IAN FLEMING

L'HOMME AU PISTOLET D'OR

JAMES BOND 007

PLON

IAN FLEMING

L’homme au Pistolet d’or

JAMES BOND
The man with the golden gun
1965

1

PUIS-JE VOUS AIDER ?

Même les officiers supérieurs du service secret ne connaissent pas tous les secrets de l'organisation pour laquelle ils travaillent. Il n'y a que « M » et son chef d'état-major qui sachent tout, le dernier nommé ayant en outre la garde du dossier ultra-secret connu sous le nom de « Livre de Guerre », grâce auquel, en cas de décès simultané des deux hommes, toutes les informations, mises à part celles qui sont confiées en particulier aux sections et aux stations, pourront être transmises à leurs successeurs.

James Bond ignorait, par exemple, le mécanisme de l'appareil administratif qui fonctionnait au quartier général et qui était chargé des relations avec le public. Ces relations pouvaient être amicales ou non, et ce public pouvait être composé de poivrots, de fous, de gens posant leur candidature pour entrer dans le service, ou déclarant qu'ils avaient des informations confidentielles à livrer, ainsi que d'agents ennemis tentant de s'infiltrer dans l'organisation, avec, dans certains cas, mission d'y perpétrer des meurtres.

C'est par un matin clair et froid de novembre que notre homme allait faire connaissance avec tous les rouages de ce département. L'opératrice de la centrale téléphonique du ministère de la Défense mit la clef de contrôle sur la position « attente » et dit à sa voisine :

— Encore un autre cinglé qui prétend qu'il est James Bond ! Il connaît même son numéro de code. Il dit qu'il veut parler personnellement à « M ».

L'autre téléphoniste haussa les épaules. La centrale avait reçu un grand nombre d'appels de ce genre depuis que, un an plus tôt, la mort de James Bond, en mission au Japon, avait été

annoncée par la presse. Il y avait même eu une abominable bonne femme qui, à chaque pleine lune, passait des messages de Bond en provenance d'Uranus, où il semblait être bloqué en attendant d'être autorisé à entrer au paradis.

— Passe-le au service liaison, Pat, dit-elle.

Le service liaison était le premier rouage de la machine. Il en était le premier tamis. L'opératrice se remit en ligne.

— Un instant, monsieur. Je vais vous mettre en rapport avec un officier qui pourra vous aider.

— Merci, dit James Bond, qui était assis au bord de son lit.

Il n'ignorait pas que l'établissement de son identité prendrait quelque temps. Il en avait d'ailleurs été averti par le charmant colonel Boris, qui s'était occupé de lui quand il avait achevé sa cure au luxueux Institut de Nevsky Prospekt, à Leningrad. Une voix d'homme se fit entendre dans le récepteur.

— Capitaine Walker, à l'appareil. En quoi puis-je vous aider ?

James Bond parla d'une voix lente et claire :

— Ici le commandant James Bond : numéro 007. Je voudrais entrer en communication avec « M » ou avec sa secrétaire, miss Money-penny, pour prendre rendez-vous.

Le capitaine Walker poussa deux boutons se trouvant à côté de son téléphone. L'un d'eux fit démarrer un magnétophone à l'usage de son département, tandis que l'autre avertissait un des officiers de garde à la chambre d'alerte du département spécial de Scotland Yard, pour qu'il écoute la conversation, détermine la provenance de l'appel et fasse immédiatement suivre le personnage qui appelait. Il fallait à présent que le capitaine Walker (qui était en fait un ancien interrogateur de prisonniers de guerre, extrêmement brillant, des services de renseignements de l'Armée) soutienne, si possible, une conversation d'au moins cinq minutes.

— Je regrette, mais je ne connais aucune de ces deux personnes. Etes-vous bien sûr d'avoir sonné le bon numéro ?

James Bond répéta patiemment le numéro de téléphone, commençant par le préfixe « Regent », qui était la ligne extérieure principale des services secrets. En réalité, il avait oublié ce numéro, comme tant d'autres choses ; mais le colonel Boris s'en était souvenu et le lui avait fait écrire entre les lignes,

en petits caractères, qui étaient imprimés sur la page de garde de son faux passeport britannique établi au nom de Frank Westmacott, directeur de société.

— Oui, dit le capitaine Walker avec un accent de sympathie, jusqu'ici tout semble parfaitement exact. Mais je ne parviens pas à situer les deux personnes à qui vous désirez parler. Qui sont-elles, exactement ? « Ce M. Emme, par exemple. » Il me semble que je n'ai jamais entendu ce nom au ministère.

— Vous tenez vraiment à ce que je vous épelle le nom en entier ? Vous rendez-vous compte que ceci est une ligne publique extérieure ?

Le capitaine Walker était assez impressionné par l'assurance avec laquelle s'exprimait son interlocuteur. Il poussa un autre bouton et, afin que Bond puisse l'entendre, il laissa résonner un moment la sonnerie du téléphone.

— Un instant, je vous prie. On m'appelle sur l'autre ligne, dit-il.

Le capitaine Walker entra en communication avec le chef de la section.

— Excusez-moi, monsieur. J'ai au bout du fil un type qui prétend être James Bond. Il veut parler à « M ». Je sais que cela ressemble à une histoire de fous. J'ai mis en marche le dispositif habituel, notamment le département spécial du Yard, mais j'aimerais que vous écoutiez un instant la conversation…

A deux heures de là, un homme harassé, qui n'était autre que le chef des services de sécurité des services secrets, fit : « Tonnerre ! » et poussa un bouton.

Un microphone émetteur-récepteur s'anima. Le chef de la sécurité ne bougea plus. Il avait grande envie de fumer une cigarette, mais son bureau était à présent « sur antenne » avec le capitaine Walker et ce fou qui prétendait être James Bond. La voix du capitaine Walker se fit entendre avec force :

— Excusez cette interruption. Revenons-en à ce M. « Emme » à qui vous désirez parler. Nous n'avons rien à craindre du point de vue sécurité. Pouvez-vous être plus précis à son sujet ?

James Bond fronça les sourcils. Il ne s'en était même pas rendu compte et il aurait été incapable d'expliquer pourquoi il

l'avait fait. Il baissa la voix et dit encore, d'une manière tout à fait inexplicable :

— Amiral sir Miles Messervy. Il dirige un département dans votre ministère. Son bureau portait le numéro douze au huitième étage. Il avait une secrétaire qui s'appelait miss Moneypenny. Une jolie jeune femme brune. Voulez-vous que je vous donne également le nom du chef d'état-major ?... Non ?... Bon ! dans ce cas, voyons autre chose. Nous sommes bien mercredi ?... Voulez-vous que je vous dise ce qu'il y a au menu de la cantine ? En principe, ce devrait être du steak et du *kidney pudding*.

Le chef de la sécurité souleva le récepteur de son téléphone direct avec le capitaine Walker. Ce dernier dit à James Bond :

— Zut ! Encore cet autre téléphone. Excusez-moi une minute.

Il se mit à l'écoute du téléphone vert.

— Oui, monsieur ?

— Ce passage à propos du steak et du *kidney pudding* ne me plaît pas. Passez-le au « Dur »... Non. Annulez cet ordre... Passez-le plutôt au « Doux ». Il y a toujours eu quelque chose d'étrange, dans la façon dont nous avons appris la mort de 007. Pas de corps. Aucune preuve tangible. De plus, tous les habitants de cette île japonaise m'ont toujours semblé jouer à cache-cache avec nous, en nous opposant un visage de marbre. Tout est possible. Tenez-moi au courant, je vous prie.

Le capitaine Walker revint à James Bond.

— Encore toutes mes excuses, mais nous avons une journée très chargée. Pour en revenir à votre demande, je crains de ne pouvoir vous être d'aucune utilité. Cela ne fait pas partie de mon département. C'est au major Townsend que vous devez vous adresser. Il devrait être en mesure de vous renseigner sur l'homme que vous voulez voir. Vous avez de quoi écrire ?... C'est au 44, Kensington Cloisters... C'est noté ?... Téléphone : Kensington 5555. Donnez-moi dix minutes, pour voir s'il est en mesure de vous aider. D'accord ?

— C'est très aimable à vous, dit James Bond d'une voix ennuyée.

Il attendit exactement dix minutes, souleva le récepteur et demanda le numéro.

James Bond était descendu au *Ritz*. C'était le colonel Boris qui lui avait conseillé cet hôtel. Le dossier de Bond au K.G.B. le décrivait comme un homme de grand standing, et c'est la raison pour laquelle il devait, dès son arrivée à Londres, se conformer à l'idée que le K.G.B. se faisait du grand standing. Bond descendit par l'ascenseur qui donnait sur l'entrée d'Arlington Street. Un homme qui se tenait près d'un marchand de journaux prit un bon profil de lui, grâce à un Minox dont l'objectif se trouvait dans une boutonnière. Au moment où Bond descendit les marches et demanda au portier de lui faire avancer un taxi, il fut de nouveau photographié, par un appareil muni d'un téléobjectif et caché dans une camionnette de livraison, appartenant à la blanchisserie des « Roses Rouges », qui était garée près de l'entrée de service de l'hôtel. Ce même véhicule suivit le taxi de Bond, tandis qu'un homme se trouvant à l'arrière de la camionnette faisait un bref rapport à la chambre d'alerte du département spécial. Le 44, Kensington Cloisters, était un sombre immeuble victorien aux briques rouges et sales. Il avait été choisi pour abriter un département parce qu'il avait été autrefois le quartier général de la *ligue de l'empire pour la lutte contre le bruit*. Une grande plaque de cuivre, à l'entrée, rappelait encore cette organisation, depuis longtemps défunte, mais dont les locaux, disséminés à travers tout le Commonwealth, avaient été loués par le service des relations extérieures, pour le compte des services secrets. On y trouvait des sous-sols d'une autre époque, transformés en cellules de détention ; et une sortie à l'arrière donnait sur une calme impasse. La camionnette de la blanchisserie des « Roses Rouges » s'immobilisa jusqu'à ce que la porte d'entrée se fût refermée sur James Bond. Elle repartit ensuite à une allure modérée jusqu'à son garage, non loin de Scotland Yard, tandis qu'à l'intérieur on s'activait à développer le film pris au téléobjectif.

— J'ai rendez-vous avec le major Townsend, dit Bond.

— Oui. Il vous attend, monsieur, voulez-vous vous débarrasser de votre imperméable ?

Le portier à l'allure puissante mit le vêtement sur un cintre, qu'il pendit à un des crochets se trouvant près de la porte. Dès que Bond pénétrerait dans le bureau du major Townsend, l'imperméable serait rapidement emporté au laboratoire du premier étage, où son origine serait établie par un examen du mode de fabrication. La poussière des poches serait, elle aussi, examinée, mais plus à loisir.

— Si vous voulez bien me suivre, monsieur.

Le visiteur suivit le portier dans un couloir étroit, aux voliges fraîchement peintes, et où il n'y avait qu'une unique fenêtre, cachant le fluoroscope qui se mit automatiquement en action, par-dessous l'affreux tapis. Le verdict des rayons X serait automatiquement transmis au laboratoire, situé exactement au-dessus du couloir. L'étroit passage se terminait par deux portes se faisant face et marquées « A » et « B ». Le portier frappa à la porte marquée « B » et s'effaça devant Bond. Celui-ci entra dans une pièce agréable, brillamment éclairée et dont le sol était recouvert d'une moquette Wilton gris souris. Aux murs crème, pendaient des gravures militaires, dans des cadres de prix. Un petit feu clair brûlait sous un manteau de cheminée, sur lequel étaient disposés quelques trophées d'argent, ainsi que deux photographies dans des cadres de cuir : la première représentait une charmante jeune femme et l'autre trois beaux enfants. Au centre, une table avec un vase rempli de fleurs. Deux confortables fauteuils avaient été placés de part et d'autre du feu ouvert. Pas de bureau, ni de classeurs, et en tout cas rien qui pût avoir une touche officielle. Un homme de grande taille, d'apparence aussi agréable que la pièce, se leva du fauteuil le plus éloigné et laissa tomber le *Times* sur la moquette, juste à côté du fauteuil. Il s'avança vers son visiteur avec un sourire engageant et lui tendit une main ferme et sèche. Cet homme était « Le Doux ».

— Entrez, entrez. Prenez place. Cigarette ?... Ce ne sont malheureusement pas celles que vous préfériez, car je m'en tiens toujours à ces bonnes vieilles Senior Service.

Le major Townsend avait soigneusement préparé cette allusion à la préférence de Bond pour les cigarettes Morland Specials, dans les paquets aux trois cercles dorés. Il nota que

Bond ne semblait rien comprendre à l'allusion. Bond prit une cigarette, que le major alluma. Les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre. Le major Townsend se mit à l'aise et croisa les jambes. Bond se tint droit dans son fauteuil.

— Alors, dit le major. En quoi puis-je vous être utile ?

De l'autre côté du couloir, dans la pièce « A », qui était une sorte de chambre des interrogatoires, dont le mobilier réduit se composait d'un chauffage au gaz émettant un sifflement ininterrompu et d'un vilain bureau, avec, de part et d'autre, une chaise de bois, le tout sous l'éclairage cru d'une lampe au néon, Bond aurait été reçu d'une façon toute différente. C'était là en effet, qu'officiait « Le Dur », *ex-superintendant* (« ex » parce qu'il avait été saqué pour brutalité, lors d'une enquête menée à Glasgow) connu sous le nom de M. Robson ; et le visiteur aurait eu droit à toute une gamme de procédés, visant à l'intimider : hurlements, menaces d'emprisonnement pour usage de fausse identité, et Dieu sait quoi encore ; peut-être même une correction s'il avait montré des signes d'hostilité ou tenté de se rebeller.

Tel était le dernier rouage qui séparait le bon grain de l'ivraie, parmi ceux qui désiraient faire partie des services secrets. Dans le même immeuble, il y avait une autre section qui s'occupait du courrier. Toutes les lettres qui étaient écrites au crayon ou avec des encres de différentes couleurs, comme celles qui contenaient une photographie, restaient sans réponse. Toutes celles qui contenaient des menaces ou des passages suspects étaient envoyées à la section spéciale. Les sérieuses aboutissaient, accompagnées d'une note de service d'un éminent graphologue, au service de liaison du quartier général, pour « développement à suivre ». Les colis étaient automatiquement et rapidement envoyés à la section des bombes, Knightsbridge Barracks. L'œil qui se trouvait à l'extrémité de l'aiguille était minuscule, mais dans l'ensemble il déterminait avec précision le contenu du colis. Il s'agissait d'une organisation fort coûteuse, mais le premier devoir des services secrets n'était-il pas de rester avant tout secret, et aussi à l'abri de tout danger ?

Il n'y avait aucune raison pour que James Bond, qui avait toujours fait partie du service opérationnel de l'organisation, fût instruit des rouages intérieurs du service ; pas plus qu'il n'aurait probablement pénétré le mystère de la plomberie ou des circuits électriques de son appartement de Chelsea, ou connu le fonctionnement de ses reins. Le colonel Boris, en revanche, était au courant de tout, jusque dans les moindres détails. Parmi toutes les grandes forces dans le monde, les services secrets sont peut-être ceux qui connaissent le mieux le vrai visage de leurs adversaires. C'est la raison pour laquelle le colonel Boris avait pu décrire à Bond tout le « traitement » qu'il aurait à subir avant d'être « dédouané » et d'être autorisé à accéder de nouveau au bureau de son ancien chef.

James réfléchit donc un instant, avant de répondre à la question du major Townsend qui lui avait demandé en quoi il pouvait lui être utile. Il examina « Le Doux », puis contempla le feu. Il se remémora la description détaillée du major Townsend, que lui avait donnée le colonel Boris, et estima que ce dernier méritait une cote de quatre-vingt-dix sur cent. Le grand visage amical, les yeux brun clair assez écartés dont les coins s'ornaient d'une infinité de rides, provoquées par les millions de sourires généreusement distribués, la moustache militaire, le monocle non cerclé, pendant à l'extrémité d'une fine cordelette noire, les cheveux blonds, clairsemés, coiffés vers l'arrière, l'immaculé complet bleu croisé, le col blanc amidonné et la cravate aux couleurs du collège, tout y était. Mais, ce que le colonel Boris avait omis de signaler, c'est que les yeux au regard amical étaient aussi froids et résolus que des canons de revolvers et que les lèvres étaient minces et savantes.

— C'est très simple, dit James Bond d'une voix patiente. Je suis celui que j'ai dit être. Je veux, par conséquent, faire ce que j'ai toujours fait, c'est-à-dire aller au rapport chez « M ».

— D'accord. Mais vous devez comprendre (sourire plein de sympathie) que vous êtes hors circuit depuis près d'un an. Vous avez été officiellement inscrit comme « manquant, présumé tué ». Votre nécrologie a été publiée dans le *Times*, Avez-vous une preuve quelconque de votre identité ?... Je reconnais que vous ressemblez fort aux photographies que nous avons de

vous, mais vous pensez bien que nous devons être absolument sûrs de notre fait avant de vous laisser monter à l'échelon supérieur.

— J'ai eu une secrétaire qui s'appelait miss Mary Goodnight. Je suis sûr qu'elle me reconnaîtrait. De même, d'ailleurs, que des milliers d'employés du quartier général.

— Miss Goodnight a été envoyée à l'étranger. Pourriez-vous me donner une courte description du Q.G. Rien que le principal.

Bond s'exécuta.

— Parfait. A présent, dites-moi qui était une certaine miss Maria Freudenstadt ?

— Etait ?

— Oui, elle est morte.

— Je m'étais toujours dit qu'elle ne ferait pas de vieux os. Elle était agent double, travaillant pour le K.G.B. On la tenait ici sous le contrôle de la Section 100. Je n'aurais droit à aucun remerciement si je vous en racontais davantage.

Le major Townsend avait tout lieu d'être satisfait de la réponse donnée à cette question, concernant un sujet ultra-secret. Bond lui avait exactement donné la réponse qu'il attendait. C'était l'argument sans réplique. Cet homme DEVAIT être James Bond.

— Eh bien, nous progressons d'une manière satisfaisante ! Il ne vous reste plus qu'à me dire d'où vous venez et où vous étiez pendant tous ces mois. Et nous en aurons terminé.

— Je regrette. Mais je n'en parlerai que personnellement à « M ».

— Je vois, dit le major Townsend d'un air songeur. Dans ce cas, il faut que je donne quelques coups de fil, pour voir ce qui peut être fait.

Il se leva et poursuivit :

— Vous avez déjà lu le *Times* de ce matin ?

Il le ramassa et le tendit à Bond. Le journal avait subi un traitement spécial, de manière à produire de bonnes empreintes digitales. Bond le prit.

— Je ne serai pas long, dit encore le major Townsend.

Il referma la porte derrière lui et se rendit dans la pièce « A », où il savait que « M. Robson » serait seul.

— Je m'excuse de te déranger, Fred. Puis-je me servir de ton téléphone ?

L'homme, qui se trouvait derrière le bureau, poussa un grognement, par l'intermédiaire de son tuyau de pipe, et poursuivit la lecture des résultats des courses dans l'édition de midi de l'*Evening Standard*. Le major Townsend souleva le récepteur du téléphone vert et fut mis en communication avec le laboratoire.

— Major Townsend, à l'appareil. Pas de nouvelles ?

Il écouta avec attention et dit :

— Merci.

Il demanda ensuite le chef de la sécurité au quartier général.

— Je crois qu'il s'agit bien de 007, monsieur, dit-il. Un peu plus mince que sur les photographies. Je vous ferai parvenir ses empreintes dès qu'il sera parti. Il porte son habituel complet bleu foncé non croisé, chemise blanche, mince cravate tricotée de soie noire, mais le tout a l'air neuf. Son imperméable vient de chez Burberry, où il l'a acheté hier. Il a parfaitement répondu à la question sur Freudenstadt, mais ne veut parler de lui-même qu'à « M » en personne. Mais, quelle que soit sa véritable identité, il y a quelque chose qui ne me plaît pas. Il n'a pas relevé l'allusion à sa marque de cigarettes favorites. Il a un regard bizarre, lointain, et le « scope » indique qu'il porte un revolver dans la poche droite de son veston. C'est un drôle d'engin ; on dirait qu'il n'a pas de crosse. J'ai l'impression de me trouver devant un homme malade. Je ne conseillerais pas à « M » de le voir. Mais, d'autre part, je ne vois pas par quel autre moyen nous pourrions le faire parler.

Il y eut une pause.

— Entendu, reprit-il. Je reste près du téléphone. Vous pouvez m'appeler au poste de M. Robson.

Il y eut un silence dans la pièce. Les deux hommes ne s'entendaient pas très bien. Le major Townsend considéra le réchaud à gaz et s'interrogea sur l'homme qui se trouvait derrière la porte « B ». La sonnerie du téléphone retentit.

— Oui, monsieur ?... Très bien, monsieur... Votre secrétaire pourrait-elle envoyer une voiture ? Merci, monsieur.

Bond, dans son fauteuil, avait toujours la même position raide et guindée. Il n'avait pas ouvert le *Times*, qu'il tenait à la main.

— Voilà, dit joyeusement le major. Tout est arrangé. J'ai reçu un message de « M » disant qu'il est heureux de vous savoir sain et sauf et qu'il sera libre d'ici une demi-heure. Une voiture viendra vous chercher dans une dizaine de minutes. Ah ! oui, j'oubliais ! Le chef d'état-major espère qu'après votre entrevue avec « M » vous accepterez de déjeuner avec lui.

Pour la première fois, un sourire éclaira le visage de James Bond. C'était un mince sourire, qui n'éclaira pas son regard.

— C'est très aimable à lui. Mais voudriez-vous avoir l'obligeance de lui faire savoir que je ne suis malheureusement pas libre ?

2

ATTENTAT

Le chef d'état-major se tenait devant le bureau de « M ». Il dit, d'une voix ferme :

— Je ne prendrais pas ce risque, monsieur. Je pourrais très bien le recevoir, ou même quelqu'un d'autre, s'il le fallait. Cette affaire ne me plaît pas du tout. Il y a quelque chose au sujet de 007, qui ne tourne pas rond. Il ne fait aucun doute que c'est bien lui. Le chef de la sécurité vient de nous confirmer que ce sont bien ses empreintes. Les photos concordent, de même que l'enregistrement de sa voix. Mais il y a encore trop d'éléments équivoques, et notamment ce faux passeport que nous avons découvert dans sa chambre du *Ritz*. Admettons qu'il désire rentrer au pays sans faire de bruit... Mais le travail est trop parfait. C'est un échantillon type du travail du K.G.B. De plus, l'homme est passé en Allemagne de l'Ouest, il y a deux jours. Pourquoi ne s'est-il pas présenté aux stations B ou W ? Les deux chefs de station sont de bons amis à lui, et plus particulièrement 016 à Berlin. Autre chose : pourquoi n'est-il pas allé jusqu'à son appartement ? Il a une femme de ménage, une Ecossaise appelée May, qui a toujours prétendu qu'il était vivant, et qui a entretenu l'appartement à ses frais. Le *Ritz* est une sorte de théâtre Bond. Et ces nouveaux vêtements ? Qu'avait-il à se soucier de ce problème mineur ? Peu importe ce qu'il portait en débarquant à Douvres. S'il avait été en haillons, la chose normale à faire, ç'aurait été de me téléphoner, il possède mon numéro privé, et de me demander de le dépanner. Nous aurions pris quelques verres, il m'aurait raconté son histoire et nous serions ensuite venus vous voir. Au lieu de cela, nous nous trouvons en présence de la plus typique tentative d'infiltration. Le service de sécurité est aux abois.

Le chef d'état-major fit une pause. Il sentait qu'il ne parvenait pas à convaincre son interlocuteur. Dès qu'il s'était mis à parler, « M », avait fait pivoter son fauteuil de côté et, tout en suçant de temps à autre le tuyau de sa pipe éteinte, il s'était plongé dans la contemplation de l'horizon dentelé de Londres. Le chef d'état-major conclut avec obstination :

— Ne pourriez-vous me laisser traiter cette affaire, monsieur ? Sir James Molony pourrait être ici en moins de temps qu'il ne faut pour le dire et il mettrait 007 en observation et en traitement au « Park ». Tout se ferait très gentiment. On aurait pour lui tous les égards dus à un V.I.P.[1] et tout ce qui s'ensuit. Je dirai que vous avez été convoqué d'urgence au cabinet ou quelque chose de ce genre. Selon le service de sécurité, 007 est légèrement amaigri. On le requinquerait. Il aurait droit à une convalescence, etc. Ce serait une bonne excuse ; et, s'il devenait violent, nous pourrions toujours lui administrer un calmant. Il est un de mes bons amis et il ne nous en tiendrait certainement pas rigueur. Si la chose est possible, nous devons essayer de le réintégrer dans le cercle.

« M » fit lentement pivoter son fauteuil. Il examina le visage fatigué et creusé de l'homme qui, depuis plus de dix ans, avait la lourde charge d'être le « Numéro Deux » du service secret. « M » sourit.

— Merci, chef. Mais je crains que ce ne soit pas aussi facile. C'est moi qui ai pris la responsabilité d'envoyer 007 en mission, pour lui faire oublier ses ennuis personnels. Vous vous souvenez certainement de la manière dont tout cela se présentait. Eh bien, j'étais loin d'imaginer que ce qui paraissait être une mission calme et pacifique se terminerait par une bataille sanglante avec Blofeld ! Pas davantage je n'aurais pu soupçonner que 007 allait disparaître de la surface de la terre pendant un an. J'estime que 007 a parfaitement raison. C'est moi qui lui ai confié cette mission, et il est normal qu'il tienne à m'en rendre compte personnellement. Je le connais bien. Il est têtu comme une mule. S'il a dit qu'il ne parlerait à personne d'autre que moi, rien ne pourra le forcer à agir autrement. Il est

[1] Very important Person : personnalité distinguée.

naturel que je veuille savoir ce qui lui est arrivé. Je brancherai les micros, et vous pourrez écouter la conversation du bureau contigu. Ayez deux hommes solides sous la main. S'il devenait méchant, saisissez-vous de lui. Quant à son revolver… « M » fit un geste vague en direction du plafond. Je m'en occuperai bien seul. Avez-vous vérifié cette fichue machinerie ?

— Oui, monsieur. Elle fonctionne parfaitement. Mais…

— Je regrette, chef, dit « M » en levant une main. C'est un ordre.

Une petite lampe s'alluma sur l'interphone.

— Ce doit être lui. Faites-le immédiatement entrer, voulez-vous.

James Bond adressait un sourire vague à miss Moneypenny. Elle avait un air égaré. Bond porta le regard vers le chef d'état-major et le gratifia d'un :

— Salut, Bill.

Il arborait toujours son sourire distant. Il ne tendait pas la main à son ami.

— Salut, James. Ça fait une paye qu'on ne s'est plus vu, dit Bill Tanner, avec une cordialité qui sonnait terriblement faux.

Au même instant, il vit du coin de l'œil que miss Moneypenny secouait la tête avec compassion. Il la regarda droit dans les yeux.

— « M » désire recevoir 007 immédiatement.

— Mais vous savez que dans cinq minutes, « M » doit assister à une réunion des chefs de services au cabinet ! mentit désespérément miss Moneypenny.

— Je sais. Et il vous demande de vous arranger pour l'excuser.

Puis, se tournant vers James Bond, le chef d'état-major ajouta :

— Okay, James. Vas-y. Dommage que tu ne sois pas libre pour déjeuner. Viens me dire quelques mots quand tu en auras terminé chez « M ».

— D'accord, dit James Bond.

Il se redressa et passa la porte, au-dessus de laquelle brûlait déjà la lumière rouge.

Miss Moneypenny se prit le visage dans les mains.

— Oh ! Bill, dit-elle d'un ton désespéré, il n'est pas dans son état normal ! J'ai peur.

— Calmez-vous, Penny, dit Bill Tanner. Je ferai de mon mieux pour éviter un drame.

Il entra rapidement dans son bureau et referma la porte. Sur sa table de travail, il pressa un bouton. La voix de « M » lui parvint :

— Bonjour, James. Ravi de vous revoir parmi nous. Prenez un siège et racontez-moi tout.

Bill Tanner décrocha son téléphone et demanda à parler au chef de la sécurité.

James prit sa place habituelle, en face de « M ».

Une foule de souvenirs tournoyèrent dans sa tête. Il avait l'impression de visionner un film mal découpé, projeté à grande vitesse. Il ferma son esprit aux souvenirs. Il devait se concentrer sur ce qu'il avait à dire et à faire et sur rien d'autre.

— J'ai encore beaucoup de trous de mémoire, monsieur. J'ai reçu un coup sur la tête (il toucha sa tempe droite) pendant que j'accomplissais la mission que vous m'aviez confiée au Japon. Il y a un blanc, jusqu'au moment où j'ai été ramassé par la police sur les quais de Vladivostok. Je n'ai aucune idée de la manière dont je suis arrivé là. Ils n'y sont pas allés de main morte, et j'ai reçu un nouveau coup sur la tête. Je me suis brusquement souvenu de mon identité et j'ai compris que je n'étais pas le pêcheur japonais que je croyais être. La police locale m'a évidemment remis entre les mains de la section locale du K.G.B., qui a ses bureaux dans un grand immeuble gris de la Morskaya Ulitsa, face au port et près de la gare des chemins de fer. Lorsque les policiers eurent envoyé à Moscou, un bélino de mes empreintes digitales il y eut, quelques heures plus tard, une grande excitation dans le service, et ils m'embarquèrent dans un avion de l'aéroport militaire, situé au nord de la ville, à Vtoraya Rechka. Ils passèrent ensuite des semaines à m'interroger, ou plutôt à essayer de m'interroger, parce que je ne me souvenais de presque rien, sauf quand ils me rappelaient quelque chose qu'ils savaient déjà et sur quoi je pouvais leur donner quelques renseignements complémentaires assez brumeux. Ils étaient très désappointés.

— Très, commenta « M » en fronçant légèrement les sourcils. Et vous leur avez dit tout ce dont vous pouviez vous souvenir ? N'était-ce pas… euh !… fort généreux de votre part ?

— Comme ils se montraient très aimables avec moi, monsieur, j'ai pensé que c'était la moindre des choses. Il y avait, par exemple, cet Institut de Leningrad. On m'y a soumis à un traitement exceptionnel. J'ai été soigné par les meilleurs spécialistes du cerveau. Ils ne semblaient pas m'en vouloir d'avoir travaillé contre eux pendant la plus grande partie de ma vie. J'ai également reçu la visite d'autres personnages, qui sont venus me parler, d'une manière très raisonnable, de la situation politique dans le monde et de toutes sortes d'autres choses de ce genre, comme, par exemple, la nécessité pour l'Est et l'Ouest de collaborer à l'édification de la paix sur la terre. Ces personnages m'ont éclairé au sujet d'une foule de choses dont je n'avais pas encore mesuré l'importance. Ils m'ont réellement convaincu.

Bond regardait avec obstination les yeux bleus qui lui faisaient face et qui lançaient à présent des éclairs de colère.

— Je ne pense pas que vous puissiez bien me comprendre, monsieur, poursuivit Bond. Vous avez passé votre vie à combattre les uns et les autres. Vous le faites d'ailleurs encore en ce moment. Et depuis que je suis adulte vous n'avez cessé de m'employer comme un outil. Heureusement, tout cela est terminé maintenant.

— Ce l'est très certainement, dit « M » d'un ton furieux. Je suppose qu'entre autres choses vous avez oublié de lire les rapports de nos prisonniers de guerre qui ont subi un lavage de cerveau chez les Chinois, pendant la guerre de Corée. Si les Russes tiennent tant à la coexistence pacifique, pourquoi ont-ils besoin du K.G.B. ?… Suivant la dernière estimation, ils employaient environ 100 000 hommes et femmes à « combattre », comme vous le disiez, notre pays et les autres. Voilà l'organisation qui s'est montrée si charmante envers vous à Leningrad. Vos interlocuteurs ont-ils, par hasard, fait mention des meurtres de Horcher et de Stutz, à Munich, le mois dernier ?

— Oh ! oui, monsieur ! dit Bond d'une voix patiente et égale. Mais ils doivent se défendre contre les services secrets de

l'Ouest. Si on démobilisait tout ceci, continua Bond en faisant un geste circulaire de la main, ils ne seraient que trop heureux de pouvoir supprimer le K.G.B. Ils étaient très ouverts à ce genre de possibilité.

— Et je suppose qu'ils seraient très heureux d'appliquer le même principe à leurs deux cents divisions, à leur flotte de sous-marins et à leurs fusées intercontinentales ? dit « M » d'une voix grinçante.

— Naturellement, monsieur.

— Eh bien, puisque vous trouviez ces gens si raisonnables et si charmants, pourquoi n'êtes-vous pas resté parmi eux ? D'autres l'ont fait avant vous. Burgess est mort, mais vous auriez pu devenir copain avec Maclean.

— Nous avons pensé qu'il était préférable que je revienne au pays et que je lutte sur place pour la paix, monsieur. Vos agents et vous-même m'avez appris à utiliser certains moyens dans la guerre secrète. On m'a expliqué comment ces mêmes moyens pourraient être utilisés pour la cause de la paix.

La main de James Bond glissa nonchalamment vers la poche droite de son veston. D'un air tout aussi indifférent, « M » recula son fauteuil. Sa main gauche trouva le bouton placé sous l'accoudoir du siège.

— Par exemple ? demanda calmement « M », sachant que la mort était entrée en scène, qu'elle l'enveloppait déjà, prête à prendre sa place dans le fauteuil.

A présent, James paraissait tendu. Le contour de ses lèvres était pâle. Les yeux gris-bleu étaient toujours fixés sur « M », presque sans le voir. Les mots résonnèrent durement, comme si une force intérieure les avait lancés :

— Nous aurons déjà fait un pas en avant si nous éliminons les fauteurs de guerre, monsieur. Ceci est destiné au numéro un de la liste.

La main, tenant un tube métallique noir, sortit de la poche, en un éclair. Mais au moment où le poison fut lancé par le revolver à courte crosse en forme de bulbe, la grande plaque de verre blindée tomba, de la fente camouflée dans le plafond, et, dans un dernier sifflement de freins hydrauliques, s'arrêta à même le sol. Le jet de liquide visqueux et brun s'écrasa au

centre de la plaque de verre, sur laquelle il dégoulina lentement, y déformant l'image du visage de « M » et du bras qu'il avait automatiquement levé devant lui, en guise de protection supplémentaire.

Le chef d'état-major fit irruption dans la pièce, suivi du chef de la sécurité. Ils se jetèrent sur Bond. Au moment où ils le saisirent par les bras, sa tête retomba sur sa poitrine ; et s'ils ne l'avaient soutenu l'homme aurait glissé du fauteuil sur le sol. Ils le remirent sur pied. Il était au bord de l'évanouissement. Le chef de la sécurité renifla.

— Du cyanure, dit-il brièvement. Nous devons tous sortir d'ici. Et vite, nom de Dieu !

(L'urgence avait balayé les manières « distinguées » du quartier général).

Le pistolet gisait sur le sol, là où il était tombé. Tanner l'écarta du pied. Il s'adressa à « M », qui avait contourné son bouclier de verre :

— Voudriez-vous rapidement quitter la pièce ? Je la ferai nettoyer pendant l'heure du déjeuner.

C'était un ordre. « M » se dirigea vers la porte ouverte. Miss Moneypenny s'y tenait, les mains plaquées sur la bouche. Elle regarda avec horreur le corps renversé de Bond, que les deux hommes traînaient hors du bureau, tandis que les talons de ses chaussures laissaient deux traces sur l'épais tapis. Ils l'emmenèrent dans le bureau du chef d'état-major.

— Fermez cette porte, miss Moneypenny, dit sèchement « M ». Appelez immédiatement le médecin de service… Allons, ma fille ! Ne restez pas là à bayer aux corneilles. Et pas un mot de tout ceci à qui que ce soit. Compris ?

Miss Moneypenny reprit conscience et évita de justesse la crise de nerfs.

— Oui, monsieur, dit-elle automatiquement.

Elle alla fermer la porte et revint décrocher le téléphone intérieur. « M » entra dans le bureau du chef d'état-major et referma la porte derrière lui. Le chef de la sécurité s'était agenouillé auprès de Bond. Il avait desserré la cravate, défait le bouton de col et il prenait le pouls. Le visage de Bond était blanc et couvert de sueur, sa respiration haletante, comme s'il avait

couru un championnat des cent mètres plat. « M » jeta un bref regard au corps allongé, puis, sans que les autres puissent voir son visage, contempla le mur, de l'autre côté du corps. Il se tourna vers le chef d'état-major.

— Eh bien, voilà ! dit-il vivement. Mon prédécesseur est mort dans ce fauteuil. Il a été tué par une balle, qui avait également été tirée par un officier fou. On ne peut juger un fou. Quoi qu'il en soit, le ministère du Travail a certainement fait du bon travail avec ce gadget. Pour en revenir à notre affaire, chef, tout cela doit rester entre nous. Appelez sir James Molony le plus rapidement possible et qu'il emmène 007 au Park. Qu'on fasse venir une ambulance et un discret service d'ordre. J'expliquerai tout à sir James cet après-midi. En résumé, comme vous avez pu l'entendre, le K.G.B. s'est emparé de lui. On lui a fait un lavage de cerveau. Il était déjà malade au moment où on l'a arrêté. Amnésique, ou quelque chose de ce genre. Plus tard, je vous en dirai davantage. Envoyez quelqu'un au *Ritz* pour prendre ses bagages et payer sa note. Préparez également un communiqué pour l'Association de la Presse. Quelque chose dans le genre de : « Le ministère de la Défense est heureux »... Non, dites plutôt : « a le grand plaisir de vous faire savoir que le commandant James Bond..., etc. qui avait été porté manquant au Japon, en novembre dernier, a pu regagner son pays, après avoir mené à bien un voyage des plus dangereux en Union Soviétique, dont il ramène des informations de grande valeur. La santé du capitaine de frégate Bond a inévitablement souffert au cours de sa mission, mais il est actuellement en convalescence, sous contrôle médical ».

« M » eut un sourire glacial.

— Ce passage, au sujet des informations de valeur, ne fera pas plaisir au camarade Semichastny et à ses troupes. Ajoutez un paragraphe « D », à l'intention des journaux : « Pour des raisons évidentes de sécurité, Messieurs les rédacteurs en chef sont instamment priés de s'en tenir au communiqué officiel et de n'y ajouter qu'un minimum de commentaires. De plus, la presse est priée de ne faire aucune tentative pour retrouver la trace du commandant Bond pendant sa convalescence ». D'accord ?

Bill Tanner n'avait cessé d'écrire furieusement, pour suivre « M ». Il releva la tête de son carnet de notes et considéra son supérieur d'un air éberlué.

— Mais, n'allez-vous pas retenir certaines charges contre lui, monsieur ? Après tout, il y a eu trahison et tentative de meurtre… Enfin, je veux dire, même pas la cour martiale ?

— Certainement pas, dit « M » d'une voix bourrue. 007 est un homme malade. Il n'est pas responsable de ses actes. Si on peut arriver à un résultat pareil grâce à un lavage de cerveau, on peut arriver au résultat inverse en lui faisant subir un « relavage de cerveau ». Et s'il y a un homme capable de réussir l'opération, c'est bien sir James Molony. Pour le moment, vous mettrez Bond en demi-solde, dans son ancienne section. Veillez aussi à ce qu'il touche son traitement plein et ses primes pour l'année passée. Si le K.G.B. a eu l'audace de dresser contre moi l'un de mes hommes, j'aurai celle de le lui renvoyer dans les jambes. 007 était un bon agent. Il n'y a aucune raison pour qu'il ne le redevienne pas. Dans une certaine mesure, du moins. Après le déjeuner, faites-moi apporter le dossier Scaramanga. Si nous parvenons à remettre Bond sur pieds, ce personnage sera exactement une cible à sa mesure.

— Mais c'est un suicide ! protesta le chef d'état-major. 007 lui-même n'est pas de taille…

— A votre avis, dit froidement « M », quel serait le prix que devrait payer 007 pour sa petite exhibition de ce matin ? Vingt ans ? Et ce serait encore un minimum, dirais-je. Il serait préférable pour lui qu'il tombe au cours d'une mission. En s'en tirant, il regagnerait ses galons et le passé serait oublié. De toute manière, telle est ma décision.

On frappa à la porte et le médecin de service entra. « M » lui souhaita un bon après-midi, pivota avec raideur sur ses talons et sortit.

Le chef d'état-major regarda le dos qui s'éloignait.

— Espèce de vieux cœur de pierre ! murmura-t-il.

Ensuite, avec sa conscience habituelle et son sens du devoir, il s'acquitta des tâches qui lui avaient été confiées. Ce n'était pas à lui de raisonner le pourquoi ni le comment.

3

« PISTOL » SCARAMANGA

Au *Blades Club* « M » mangea son habituel déjeuner maigre, composé d'une sole de Douvres grillée, suivie d'une cuillerée de fromage Stilton bien à point. Comme à l'accoutumée, il alla ensuite s'asseoir près de la fenêtre et se retrancha derrière le *Times*, dont il tournait de temps à autre une page, pour faire croire qu'il le lisait, ce qui n'était pas le cas. Porterfield, le maître d'hôtel, expliqua à la serveuse Lily, ravissant ornement du club, fort apprécié « qu'aujourd'hui quelque chose ne tournait pas rond, du côté de ce vieux client ». Ou plus exactement, que quelque chose le tracassait. Porterfield était fier de ses capacités de psychologue amateur. En tant que maître d'hôtel et principal confesseur de la plupart des membres, il savait bien des choses à leur sujet, ce qui lui permettait dans la tradition des domestiques incomparables, d'anticiper sur leurs moindres désirs et sur leur humeur. A présent, tenant compagnie à Lily derrière le plus beau buffet froid qu'il y eût au monde, il s'expliquait :

— Vous connaissez cette affreuse boisson que commande toujours sir Miles ? Ce vin algérien, que le comité ne voudrait même pas voir figurer sur la carte des vins. On n'en commande que pour faire plaisir à sir Miles. Eh bien, il m'a un jour expliqué que, dans la marine, on appelle ce vin : « l'enrageant » parce que, lorsqu'on en boit trop, on entre dans une violente colère ! Voilà plus de dix ans que j'ai le plaisir de servir sir Miles et il ne m'a jamais commandé plus d'un pichet de ce breuvage.

L'attitude douce et presque cléricale de Porterfield se transforma en une expression d'une solennité théâtrale, comme s'il avait lu quelque terrible révélation dans le marc de café.

— Et savez-vous ce qui s'est passé aujourd'hui ?

Lily joignit les mains et baissa progressivement la tête, pour ne rien perdre de ce qui allait être dit.

— Eh bien, il m'a dit : « Porterfield, une bouteille d'« enrageant » ! Vous saisissez ? Une bouteille entière !... Je n'ai évidemment pas fait de commentaire et je suis allé chercher la bouteille. Mais, notez bien ceci, Lily – il aperçut une main levée à l'extrémité de la pièce et se mit en route –, quelque chose a durement touché sir Miles ce matin. Je suis sûr de ne pas me tromper.

« M » demanda sa note. Comme toujours, quel que fût le montant de l'addition, il paya avec un billet de cinq livres, pour avoir le plaisir de recevoir en retour des nouveaux billets d'une livre, des pièces d'argent et de cuivre nouvellement frappées et brillantes, car on avait coutume au *Blades*, de rendre la monnaie avec des billets ou des pièces fraîchement émis. Porterfield retira la table et « M » se dirigea rapidement vers la porte, en répondant aux saluts par un signe de tête préoccupé ou par un bref signe de la main. La vieille Rolls Phantom noire l'emmena sans bruit et rapidement à Regent Park par Berkeley Square, Oxford Street et Wigmore Street. « M » ne regardait pas le spectacle de la rue. Assis avec raideur à l'arrière de la voiture, son chapeau melon posé droit sur la tête, il fixait sur la nuque du chauffeur des yeux aveugles et méditatifs.

Pour la centième fois depuis qu'il avait quitté son bureau, il se répétait que la décision qu'il avait prise était la bonne. Si James Bond pouvait être guéri, et « M » était certain que le grand neurologue qu'était sir James Molony était capable de le guérir, il serait ridicule d'en faire un bureaucrate de la Section double zéro. On pourrait pardonner le passé, mais non pas l'oublier, sauf à la longue. Il serait fort ennuyeux, pour ceux qui connaissaient la situation, de voir Bond aller et venir, comme si rien ne s'était passé. Il serait doublement embarrassant pour « M » de se retrouver presque quotidiennement face à face avec son subordonné, de part et d'autre du bureau. Tandis que James Bond, si on le dirigeait vers la bonne cible, – « M » pensait en termes de marine de guerre – serait une bouche à feu d'une suprême efficacité. De toute façon, la cible existait et il était d'un intérêt primordial de la détruire. Bond avait accusé « M » de se

servir de lui comme d'un outil. Naturellement ! Chaque agent du service était un outil, destiné à accomplir quelque dessein secret. Le problème actuel ne pouvait être résolu que par une exécution. James Bond n'eût pas été l'un des rares titulaires du double zéro s'il n'avait pas témoigné à de nombreuses reprises d'une grande habileté dans l'art de tuer. C'était le moment... A charge de revanche, et en expiation de son exhibition du matin, Bond allait déployer toute cette habileté. En réussissant dans son entreprise, il aurait de nouveau droit à son statut antérieur. En cas d'échec, eh bien, il serait mort en héros et aurait droit à tous les honneurs ! Qu'il soit gagnant ou perdant, ce plan permettait de résoudre une grande quantité de problèmes. « M » sortit de la voiture, prit l'ascenseur jusqu'au huitième étage et s'engagea dans le couloir, où flottait une odeur de désinfectant inconnu, odeur de plus en plus forte à mesure qu'on s'approchait du bureau. Plutôt que d'entrer par la porte marquée PRIVE, à l'extrémité du couloir, « M » tourna à droite et entra dans le bureau de miss Moneypenny. Assise à sa place habituelle, la secrétaire tapait la correspondance. Elle se leva.

— Quelle est cette affreuse odeur, miss Moneypenny ?

— Je ne connais pas le nom du produit, monsieur. Le chef de la sécurité a fait venir une équipe du Département Chimique du ministère de la Guerre. En partant, il a dit que vous pouviez disposer de votre bureau dès votre retour, mais qu'il était préférable de garder les fenêtres ouvertes quelque temps encore. C'est pourquoi j'ai mis le chauffage au maximum. Le chef d'état-major n'est pas encore rentré de son déjeuner, mais il m'a demandé de vous dire que vos instructions sont en cours d'exécution. Sir James opère jusqu'à quatre heures et il attend votre appel après cette heure. Voici le dossier que vous avez demandé, monsieur.

« M » prit la chemise brune, sur laquelle se trouvait dans le coin supérieur droit, l'étoile rouge marquée « ULTRA-SECRET ».

— Comment cela s'est-il passé avec 007 ?... Est-il revenu à lui ?

Le visage de miss Moneypenny était vide de toute expression.

— Je le suppose, monsieur. Le médecin de service lui a administré un calmant et on l'a emmené sur une civière, pendant l'heure du déjeuner. On l'avait recouvert d'une couverture. On l'a descendu au garage par l'ascenseur de service. Personne n'a posé de question.

— Parfait. Bon ! apportez-moi les dépêches, voulez-vous. Nous avons perdu assez de temps aujourd'hui avec tous ces problèmes intérieurs.

« M » entra dans son bureau, le dossier sous le bras. Miss Moneypenny lui apporta les dépêches et se tint respectueusement à côté de lui, tandis qu'il les parcourait, en dictant de temps à autre un commentaire ou en demandant une information supplémentaire. Elle regarda la tête penchée à la couronne de cheveux gris fer, avec au milieu une rondelle de crâne chauve, patinée par le port d'une succession de képis, et elle se demanda, comme elle l'avait si souvent fait au cours de ces dix dernières années, si elle aimait cet homme ou si elle le haïssait. En tout cas, il savait une chose certaine. Elle le respectait plus que tout autre homme au monde.

« M » lui tendit la chemise contenant les dépêches.

— Merci. Maintenant, donnez-moi un quart d'heure de répit et je serai prêt à recevoir tous ceux qui en émettront le désir. L'appel à sir James est évidemment prioritaire.

« M » ouvrit la chemise brune, prit sa pipe et la bourra machinalement, tout en jetant un coup d'œil sur une liste de dossiers subsidiaires, pour voir s'il n'y en avait aucun dont il pourrait avoir besoin dans l'immédiat. Il alluma ensuite sa pipe, s'adossa au fauteuil et se mit à lire :

FRANCISCO (PACO) « PISTOL »
SCARAMANGA

Et au-dessous, en plus petits caractères :

« Assassin indépendant, principalement sous le contrôle du K.G.B., par l'intermédiaire du D.S.S., de La Havane à Cuba, mais agissant souvent à titre privé pour le compte d'autres organisations, dans les Caraïbes et dans les républiques

d'Amérique centrale. A cause des pertes importantes, plus particulièrement à notre S.S., mais également au C.I.A. et à d'autres services amis, par des meurtres et des mutilations scientifiques, depuis 1959, date de l'avènement de Castro, qui semble également avoir été le signal de départ pour les opérations de Scaramanga. Est très craint et admiré dans les pays susmentionnés, où, en dépit des précautions prises par la police, il semble avoir librement accès. C'est ainsi qu'il est devenu une sorte de mythe local, connu sur « son territoire » sous le nom de « l'Homme au pistolet d'or », – par allusion à son arme favorite, un Colt 45, plaqué or, à long canon et à barillet. Il emploie des balles spéciales dont le cœur, formé d'un noyau d'or de 24 carats, est recouvert d'une enveloppe d'argent taillée en croix à la pointe, suivant le principe des balles dum-dum, pour provoquer des blessures plus graves. Fabrique lui-même ses munitions. Est responsable de la mort de 267 citoyens de la Guyane britannique, de 398 autres de La Trinité, de 943 Jamaïquains, de 768 et de 742 personnes à La Havane, ainsi que de la mutilation et de l'invalidité de 098, officier inspecteur de la région, blessures par balles aux deux genoux. (Pour complément de références, voir le fichier général des victimes de Scaramanga à La Martinique, Haïti et Panama).

Description du personnage : *Age : environ 35 ans. Taille : 1,90 mètre. Svelte, mais de bonne constitution. Yeux : brun clair. Cheveux : roux et coupés en brosse. Longues cicatrices de brûlures sur les côtés. Visage maigre et sombre, avec fine moustache brune. Oreilles très collées à la tête. Ambidextre. Mains grandes, puissantes et irréprochablement manucurées. Signes distinctifs : un troisième tétin, à environ cinq centimètres sous le sein gauche. (N.B. Dans le culte Vaudou et dans les cultes apparentés, ce troisième tétin est un signe d'invulnérabilité et de grande virilité.) Insatiable amateur de femmes, sans discrimination de race ; a invariablement des rapports sexuels peu de temps avant de tuer, car il croit que cela améliore son coup d'œil (N.B. croyance partagée par une grande quantité de professionnels du tennis, du golf, du tir, etc.).*

Origines : *Apparenté à une famille catalane du même nom, qui possède un cirque, où il a passé sa jeunesse. S'est chargé lui-même de son éducation. A l'âge de 16 ans, après l'incident décrit plus bas, est entré illégalement aux Etats-Unis, où il a vécu en perpétrant divers crimes ou forfaits, pour différents gangs, dont celui du* Splangled Mob *(la bande étoilée) dans le Nevada, sous le couvert d'un emploi de garçon de salle au casino du* Tiara Hotel, *de Las Vegas ; mais il était en fait l'exécuteur des traîtres et de tous ceux qui ne respectaient pas la loi du gang, qu'ils en fassent partie ou non. A été obligé de quitter précipitamment les U.S.A., après le fameux duel qui l'opposa à son collègue du* Purple Gang *de Detroit, un certain Ramon « la tringle » Rodriguez, un soir au clair de lune, sur le troisième parcours du* Thunderbird Golf Course *de Las Vegas. (Scaramanga plaça deux balles dans le cœur de son adversaire, avant même que ce dernier n'ait eu le temps de tirer son premier coup de feu. Distance : vingt pas.) On pense que Scaramanga a touché du* Spangled Mob *une compensation de l'ordre de 100 000 dollars. A ensuite parcouru en tous sens les Caraïbes, y faisant des placements d'argent pour le compte de différents groupes financiers de Las Vegas ; plus tard lorsque sa réputation de bon intermédiaire fut bien établie, travailla pour Trujillo de la république Dominicaine, et Batista de Cuba. En 1959, se fixa à La Havane et, voyant de quel côté soufflait le vent, s'aboucha en secret, tout en restant ostensiblement un homme de Batista, avec les partisans de Castro, dont il obtint, après la révolution, le poste influent « d'agent étranger, chargé de l'application de la loi » pour le compte du D.S.S. C'est sous ce titre pompeux qu'il se chargea, pour le compte de la police secrète cubaine, des assassinats mentionnés plus haut.*

Passeports : *Nombreux, y compris un passeport diplomatique cubain.*

Déguisements : *Aucun. Ils sont inutiles. Le culte dont cet homme est l'objet peut se comparer à celui qui entoure une*

superstar de cinéma. Comme en outre, il n'a pas de casier judiciaire, il jouit d'une complète liberté d'action et il a droit à des indemnités pour toute intervention opérée sur « son » territoire. Il a des groupes d'admirateurs et de partisans dans la plupart des îles et des républiques du continent formant « son » territoire (cf. les Rastafari, à la Jamaïque) et il dispose de puissants groupes de pression, qui lui donnent aide et protection lorsqu'il fait appel à eux. De plus, en tant qu'intermédiaire officiel des gouvernements légaux pour l'achat de terrains ou de propriétés, il circule librement d'un pays à l'autre, sur toute l'étendue de « son territoire », et bien souvent grâce au passeport diplomatique.

Ressources : *considérables, mais on n'en connaît pas le montant exact. Possède différentes cartes du* Diner's Club. *A un compte courant à L'Union des Banques de Crédit de Zurich et ne semble avoir aucune difficulté à se procurer des devises étrangères à Cuba quand il en a besoin.*

Motivation : *(Commentaires de C. C.)…*

« M » rebourra et ralluma sa pipe, qui s'était éteinte. Ce qu'il venait de lire ne constituait que de l'information courante, qui n'ajoutait rien à sa connaissance de base, concernant le personnage. Ce qui allait suivre ne manquerait pas d'être plus intéressant. Les lettres « C. C. » dissimulaient l'identité d'un ancien professeur d'histoire d'Oxford, qui menait – selon « M » – une existence choyée au quartier général, dans un petit et – de l'avis de « M » – super confortable bureau. Entre – toujours suivant « M » – quelques trop plantureux et trop longs repas, pris au *Garrick Club*, il se promenait à l'aise dans le quartier général, examinant des dossiers, comme celui qui nous intéresse en ce moment, et posait des questions, pour en arriver finalement à donner son opinion. Mais « M » malgré tous ses préjugés contre cet homme (sa coupe de cheveux, la bonne coupe de ses vêtements, ce qu'on savait de sa façon de vivre et l'apparence fantaisiste de ses méthodes), appréciait néanmoins

la sagacité, la connaissance du monde, que C. C. apportait dans la réalisation de sa tâche, et, bien souvent, l'exactitude de ses jugements. En résumé, « M » aimait toujours lire les rapports de C. C., et c'est avec plaisir qu'il reprit le dossier.

« Cet homme m'intéresse, écrivait C. C., *et j'ai fait faire une enquête plus approfondie qu'à l'ordinaire, car il n'est pas courant de se trouver en présence d'un agent secret qui est un personnage extrêmement connu et qui, en dépit de ce fait, semble réussir aussi complètement dans le dangereux métier de son choix : celui de tueur à gages. Il est agréable à cet homme de tuer ses semblables, de les tuer de sang-froid, spécialement ceux qui ne lui inspirent aucune animosité personnelle. Je crois avoir découvert l'origine de ce besoin, origine qui remonte à son enfance.*

« Le jeune garçon tenait différents rôles dans le cirque ambulant de son père, Enrico Scaramanga. Tireur remarquable, il appartenait aussi à une troupe d'acrobates réalisant la pyramide humaine, et il était le cornac, vêtu à l'indienne et coiffé d'un turban, de l'éléphant de tête d'une troupe qui en comprenait trois. Cet éléphant mâle répondait au nom de Max.

« J'ai appris avec beaucoup d'intérêt le fait, confirmé par d'éminents zoologistes, que les éléphants mâles sont en rut plusieurs fois par an. Pendant ces périodes, il se forme un dépôt muqueux derrière les oreilles de l'animal, et il convient de le faire disparaître en le grattant, pour éviter une violente irritation de la peau. Max se trouvait dans ce cas-là, lors d'une visite du cirque à Trieste ; mais, par suite d'une négligence, on ne décela pas l'état dans lequel l'animal se trouvait, et on ne lui donna pas les soins nécessaires. Le grand chapiteau du cirque avait été dressé dans les faubourgs de la ville, non loin de la ligne côtière de chemin de fer. Au cours de la soirée qui, à mon avis, devait marquer l'esprit du jeune Scaramanga et orienter sa vie, Max devint fou furieux, désarçonna le jeune homme et, tout en poussant d'affreux barrissements, fila dans le public, en blessant de nombreux spectateurs, pour ensuite charger en direction de la ligne de chemin de fer et se mettre à courir à

toute allure. (Ce devait être un spectacle fantastique, sous la lune ; car, suivant les comptes rendus des journaux de l'époque, il y avait pleine lune.) On alerta les carabiniers, qui, en voiture, se mirent à la poursuite de l'éléphant, en empruntant la route qui longeait la voie ferrée. Ils finirent par rattraper le malheureux monstre, dont la crise était passée et qui regardait calmement dans la direction d'où il était venu. Si l'on avait laissé le cornac de l'éléphant s'occuper de celui-ci, la bête aurait pu être ramenée au cirque sans difficulté. Au lieu de cela, la police ouvrit un feu rapide, à l'aide de carabines et de revolvers, et blessa superficiellement l'animal en plusieurs endroits. Rendue à nouveau furieuse, la malheureuse bête de nouveau poursuivie par la voiture de police, d'où partait toujours un feu nourri, se remit à charger le long de la voie ferrée. En arrivant à l'emplacement où était établi le cirque, l'éléphant sembla reconnaître son « foyer », le chapiteau, et revint au petit galop parmi les spectateurs, qui fuyaient en tous sens, pour finalement regagner la piste, où il voulut reprendre son numéro, malgré la faiblesse causée par ses blessures. Poussant de longs barrissements d'agonie, le pauvre Max fit effort sur effort pour se relever et tenter de se tenir sur une patte. Entre-temps, le jeune Scaramanga, qui s'apprêtait à tirer au pistolet, pour un autre numéro, essaya de jeter une couverture sur la tête de l'animal, tout en lui parlant le « langage éléphant » grâce auquel il parvenait habituellement à se faire obéir. Max sembla reconnaître le jeune homme et – ce devait être une scène des plus pitoyables – abaissa la trompe, pour permettre à son cornac de prendre sa place habituelle sur le haut de sa nuque. C'est à ce moment que les policiers firent irruption sur la piste, et que leur capitaine, à bout portant, déchargea son revolver dans l'oreille droite de l'éléphant, qui tomba mort dans la sciure. A la suite de quoi, le jeune Scaramanga, qui, suivant la presse, faisait son métier avec une grande conscience, saisit un de ses pistolets et tua le policier d'une balle dans le cœur, pour ensuite prendre la fuite et disparaître dans la foule, ce qui empêcha les policiers de tirer, car ils craignaient de blesser les spectateurs. Le jeune homme parvint donc à s'échapper et à gagner Naples, d'où,

comme il est dit plus haut, il parvint à gagner clandestinement les Etats-Unis.

« Je pense que cette effrayante mésaventure peut être une des raisons de la transformation de Scaramanga en un tueur comme on en a rarement vu au cours de ces dernières années. Je crois qu'à dater de ce fameux soir, est né en lui un désir, jamais assouvi, de vengeance envers toute l'humanité. Il est de fait que l'éléphant est devenu fou furieux, qu'il a blessé de nombreux innocents, que le grand responsable de sa crise de folie fut son soigneur et que la police n'a fait que son devoir, mais il est clair que tous ces éléments ont été oubliés ou volontairement effacés de la mémoire d'un jeune garçon au sang chaud, dont le subconscient avait été profondément blessé. La carrière postérieure, assez exceptionnelle, de Scaramanga, réclamait, je pense, quelques mots d'explication, et je ne crois pas me tromper en émettant l'avis qu'il faut, chez ce Scaramanga, établir un rapport entre les événements relatés ci-dessus et ce que nous savons de sa carrière de tueur. »

« M » frotta pensivement le fourneau de sa pipe contre l'aile de son nez. Eh bien, cela se tenait, effectivement ! Il en revint au dossier.

« J'ai également des commentaires à faire, écrivait C.C., *sur le lien qu'il y aurait entre la prétendue virilité de cet homme et sa profession. Il existe une thèse freudienne, que je suis enclin à admettre, selon laquelle le revolver, qu'il se trouve dans les mains d'un amateur ou d'un tueur professionnel, est, pour son possesseur un symbole de virilité, une sorte d'extension de l'organe du mâle, et qu'un intérêt excessif pour les revolvers (par exemple : collections, clubs) est une forme du fétichisme. Le goût de Scaramanga pour un type d'armes particulièrement voyantes, pour l'emploi de balles en or et en argent, démontre clairement, c'est du moins mon avis, qu'il est un esclave de ce fétiche ; et s'il en est réellement ainsi, j'ai des doutes quant à sa prétendue virilité ; car ce qui lui manquerait de ce côté serait soit remplacé, soit composé par son fétiche. Suite à la lecture*

d'un « profil » de cet homme dans le magazine Times*, j'ai également noté un élément qui vient à l'appui de ma thèse, selon laquelle Scaramanga serait sexuellement anormal. En énumérant ses traits distinctifs,* Times *note, sans toutefois y ajouter de commentaire, que cet homme ne sait pas siffler. Cela peut évidemment n'être qu'une légende, et cela ne repose sur aucune donnée scientifique ou médicale, mais, d'après une théorie populaire, un homme qui ne sait pas siffler aurait des tendances homosexuelles. »*

« M » n'avait plus sifflé depuis qu'il était enfant. Sa bouche se plissa inconsciemment et il émit une note claire. Il marmonna un « pah » impatient et reprit sa lecture.

« Par conséquent je ne serais pas surpris d'apprendre que Scaramanga n'est qu'un Casanova de légende. En passant aux plus larges implications de son caractère de tueur, nous entrons dans le royaume de la puissance adlérienne, dont on peut déduire que le sujet a grand besoin d'une compensation, pour contrebalancer son complexe d'infériorité ; et je citerai ici quelques phrases d'un certain M. Harold L. Peterson, dans la préface de son ouvrage remarquablement illustré : Le Livre des armes*, publié chez Paul Hamlyn. M. Peterson écrit ceci : « Parmi les nombreuses choses inventées par l'homme pour améliorer sa condition, peu l'ont autant fasciné qu'une arme à feu. Comme le disait Olivier Winchester avec une complaisance très XIX^e^ siècle, une arme à feu est une machine à envoyer des balles ! Mais son efficacité toujours grandissante, qui lui donne le pouvoir terrifiant de frapper à longue distance, lui a conféré un énorme attrait psychologique. Car la possession d'une arme à feu et la manière de s'en servir augmente énormément la puissance individuelle, comme si le bras s'allongeait prestigieusement. Et comme la force se trouve dans l'arme elle-même, l'homme qui la possède peut être faible sans que cela le désavantage. L'épée, la lance, l'arc, étaient dangereux proportionnellement à l'habileté et à la force de l'homme qui les maniait. La puissance de l'arme à feu est inhérente, et il suffit de la libérer. Il suffit d'un bon œil et de bien viser. La balle ira*

toujours dans la direction indiquée par le canon et emportera à toute vitesse vers la cible le souhait ou l'intention du tireur. L'arme à feu, peut-être plus que tout autre instrument ou appareil, aura façonné la marche des nations et la destinée des hommes. »

Commentaire de C. C. :

« Selon la thèse de Freud, la longueur du bras équivaudrait symboliquement à la longueur de son sexe. Mais il est inutile de s'appesantir sur ce point. Ma thèse initiale est corroborée pleinement par l'analyse de M. Peterson. Personnellement, j'aurais mis l'invention de l'imprimerie, dans le dernier paragraphe, aux lieu et place de l'arme à feu ; mais à part cela le sujet est bien traité. Scaramanga, à mon avis est un paranoïaque révolté contre le personnage du père (représentant l'autorité) et un fétichiste sexuel, ayant peut-être des tendances homosexuelles. Il possède évidemment d'autres traits de caractère, qui ressortent du rapport préliminaire. En conclusion et en tenant compte des pertes que cet homme a déjà causées au S.S., j'estime qu'il est impératif et urgent de mettre un terme à sa carrière. Au besoin, il faudra recourir sans hésiter aux méthodes inhumaines qu'il emploie lui-même, si, chose peu probable, il existait un agent ayant autant de courage et d'habileté que lui dans le maniement des armes. Signé C. C. » Tout en dessous et à la fin du sommaire, le chef des sections des Caraïbes et d'Amérique centrale avait écrit : « D'accord », signé C.A. et le chef d'état-major avait ajouté à l'encre rouge « Noté ». C. E. M.

« M » laissa errer son regard pendant cinq minutes. Il prit ensuite une plume et, à l'encre verte, écrivit : « Action », suivi d'un M autoritaire, en italique.

Il réfléchit encore pendant cinq bonnes minutes en se demandant s'il ne venait pas de signer l'arrêt de mort de James Bond.

4
LA PREDICTION DES ETOILES

Il y a peu d'endroits moins agréables, pour passer un chaud après-midi, que l'aéroport international de Kingston, capitale de la Jamaïque. A cette époque, tous les crédits disponibles avaient été engloutis dans l'allongement des pistes, pour permettre l'atterrissage des gros avions à réaction, et on n'avait fait qu'un minimum pour assurer un peu de confort aux passagers en transit. James Bond était arrivé une heure plus tôt, à bord d'un avion de la B.W.I.A. en provenance de la Trinité, et il avait encore deux heures de battement avant de pouvoir prendre sa correspondance pour La Havane, sur les Cuban Airways. Il avait retiré son veston, dénoué sa cravate. Assis sur une banquette dure, il regardait d'un air sombre la boutique *free-tax*, surchargée de parfums coûteux, d'alcools et de produits locaux. Comme il avait déjeuné dans l'avion, il n'était pas l'heure de boire un verre ; Kingston était trop éloigné et il faisait trop chaud pour aller faire jusqu'en ville un tour en taxi. Il s'épongea le visage et la nuque avec son mouchoir déjà trempé et jura tout bas, avec facilité.

Un employé entra en se dandinant et, avec l'exquise langueur des gens des Caraïbes, se mit à balayer çà et là quelques détritus, trempant de temps à autre une main flasque dans un seau d'eau, pour en asperger le ciment poussiéreux. Une petite brise, passant au travers de la jalousie cliquetante et empestant les marais de mangliers, rafraîchissait l'air quelques secondes, puis, disparaissait. Il n'y avait que deux autres passagers dans le salon de transit. Des Cubains, peut-être, avec leurs bagages hétéroclites. Un homme et une femme. Pressés l'un contre l'autre sur la banquette du mur opposé, ils regardaient fixement James Bond, ce qui contribuait à rendre

l'atmosphère encore plus accablante. Bond se leva, s'avança vers le kiosque à journaux, acheta le *Daily Gleaner* et regagna sa place. Grâce à une certaine inconséquence et à un choix de nouvelles souvent bizarres, le *Gleaner* était le journal préféré de Bond. Presque toute la première page de l'édition du jour était consacrée aux nouvelles lois sur la consommation, la vente et la culture du *ganja*, qui est la marijuana locale. La nouvelle que la Chine communiste avait été reconnue par de Gaulle se trouvait au bas de la page. Bond lut le journal de la première à la dernière ligne, avec le désespoir de l'homme condamné à l'inaction. Son horoscope disait : « Réjouissez-vous. Ce jour vous apportera une bonne nouvelle et verra l'accomplissement d'un de vos plus chers désirs. Mais vous devez mériter cette bonne fortune, en ne laissant pas échapper votre chance et en la saisissant à pleines mains quand elle se présentera ». Bond fit une grimace, qui voulait être un sourire. Il y avait peu de chance qu'il trouvât la trace de Scaramanga au cours de sa première soirée à La Havane. Il n'était même pas certain que Scaramanga y fût. C'était une ultime tentative. Il y avait à présent six semaines que Bond avait donné la chasse à son homme, dans les Caraïbes et en Amérique centrale. Il l'avait manqué d'un jour à la Trinité et de quelques heures à peine à Caracas. C'est à contrecœur qu'il avait pris la décision d'essayer de le harponner dans sa patrie d'adoption, un territoire particulièrement hostile à un agent britannique et que Bond connaissait à peine. Il avait néanmoins pu renforcer sa position en Guyane britannique, et il était présentement le « Courrier » Bond, porteur d'instructions écrites de Sa Majesté la Reine, lui permettant d'aller chercher à La Havane, la valise diplomatique et de la ramener. On lui avait même prêté le lévrier en argent, qui, depuis plus de trois cents ans, était l'emblème des courriers de Sa Majesté. Au cas où il réussirait à accomplir sa mission, et à prendre quelques centaines de mètres d'avance sur ses poursuivants, cet insigne lui permettrait au moins de trouver refuge à l'ambassade britannique. Ce serait ensuite à l'ambassadeur de le faire sortir du pays, d'une manière ou de l'autre, si Bond parvenait à retrouver son homme. S'il réussissait à retrouver son homme. S'il réussissait à accomplir sa mission. S'il était capable de filer

assez vite. Si… si… si… Bond entama la dernière page, qui était celle des annonces. L'une d'elles attira son regard. Elle était rédigée en « vieux » jamaïquain typique. Voici ce qu'il lut :

A VENDRE PAR ADJUDICATION
au 77, Harbour Street, Kingston,
le mercredi 28 mai à 10 h 30.
Vente forcée pour couvrir l'hypothèque de Cornelius Brown,
et ux
de la propriété sise :
au n°3 1/2 Love Lane

SAVANNAH LA MAR

La résidence et le terrain qui l'entoure sont compris entre : au nord : trois chaînes et cinq perches ; au sud : par cinq chaînes et une perche ; à l'est : par exactement deux chaînes et deux perches ; et à l'ouest : par quatre chaînes et deux perches, dont les longueurs sont semblables dans chaque cas. S'adresser à la C.D. ALEXANDER CO. LTD. 77, Harbour Street, Kingston.

Téléphone 4897.

James Bond était ravi. Il avait accompli de nombreuses missions à la Jamaïque et avait vécu de nombreuses aventures dans l'île. Cette adresse pittoresque, toutes ces histoires de perches et de chaînes, et cette précision ahurissante, à la fin de l'annonce, lui ramenaient par bouffées l'authentique parfum d'une des plus anciennes et des plus romantiques possessions britanniques. En dépit de l'indépendance toute neuve, il était prêt à parier son dernier dollar que la statue de la reine Victoria se trouvait toujours au centre de Kingston et qu'elle n'avait été ni déboulonnée, ni placée dans un coin obscur de musée, avec d'autres reliques historiques, comme cela s'était produit dans presque tous les nouveaux Etats africains. Bond jeta un coup d'œil à sa montre. Le *Gleaner* lui avait fait passer une heure. Il ramassa son veston et son porte-documents. Il n'en avait plus pour longtemps, maintenant. Après tout, la vie n'était pas aussi triste qu'on voulait bien le croire. Il fallait oublier les mauvais souvenirs et ne se rappeler que des bons. Que représentaient

deux heures d'ennui dans la chaleur des locaux de l'aéroport, en regard des souvenirs de Beau Désert et de Honeychile Wilder, et de l'évasion qui avait suivi la captivité chez ce fou de Dr No ? James Bond sourit immédiatement, tandis que des images lointaines lui revenaient à la mémoire. Il y avait combien de temps de cela ? Que lui était-il arrivé ? Honeychile ne lui avait jamais écrit. Aux dernières nouvelles, elle s'était mariée avec un médecin de Philadelphie et était mère de deux enfants. Il fit quelques pas dans le grand hall, entre les comptoirs vides de nombreuses compagnies aériennes. Des feuilles de vol et les petits drapeaux de chacune d'elles flottaient doucement sous la brise venant des mangliers.

Sur le panneau central étaient déposés les messages destinés aux passagers arrivants ou partants. Comme toujours, Bond se demanda s'il y aurait un message pour lui. De toute sa vie, il n'en avait jamais trouvé un. Ses yeux parcoururent automatiquement les enveloppes, maintenues, sous la première lettre du nom du voyageur, par un morceau de papier collant. Rien à « B » et rien non plus à « H », pour « Hazard Mark », le nom de code que Bond portait au *Transworld Consortium*, qui succédait à l'ancien *Universal Export* dont on ne se servait plus comme couverture des services secrets. Rien. Il laissa courir un regard ennuyé sur les autres enveloppes. Soudain il se sentit glacé jusqu'aux os. Le couple cubain était hors de vue. Personne d'autre aux alentours. D'un geste vif, il saisit l'enveloppe marquée : « Scaramanga B.O.A.C., passager en provenance de Lima » et l'enfouit dans son mouchoir, qu'il mit dans sa poche. Il resta encore devant le panneau quelques minutes, pour se diriger ensuite lentement vers une porte marquée « Hommes ».

Il s'enferma et s'assit. L'enveloppe n'était pas scellée. Elle contenait un formulaire pour message de la B.W.I.A., sur lequel il était écrit ceci : « Message reçu de Kingston à 12 h 15 : les échantillons seront disponibles au n°3 1/2 S.L.M. à partir de demain midi ». Il n'y avait pas de signature. Bond émit un rire bref et triomphant. S.L.M. – Savannah La Mar. Etait-ce possible ? Il avait enfin gagné le gros lot ! Que disait encore l'horoscope du *Gleaner* ? Notre homme allait saisir cette chance à pleines mains, comme on le lui conseillait dans le journal. Il

relut attentivement le message et le replaça dans l'enveloppe. Le mouchoir humide avait laissé des traces sur l'enveloppe, mais avec cette chaleur, elle sécherait en quelques minutes. Il sortit et retourna devant le panneau. Toujours personne en vue. Il remit le message à sa place, sous la lettre « S », et se dirigea vers le comptoir des Cuban Airways, pour y annuler sa réservation. Il se rendit ensuite au comptoir de la B.O.A.C., pour y consulter les horaires d'arrivées. Oui, le vol Lima, Kingston, New York, Londres, était attendu le lendemain à 13 h 15 ! Il allait avoir besoin d'aide. Se souvenant du nom du chef de la Station J., il se rendit dans une cabine téléphonique et appela les bureaux du haut-commissaire. Il demanda à parler au commander Ross. Après quelques instants, une voix de femme lui répondit :

— La secrétaire du commander Ross, à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?

Bond dressa l'oreille. La voix lui rappelait vaguement quelque chose.

— Pourrais-je parler au commander Ross ? Je suis un de ses amis de Londres.

La jeune femme prit immédiatement le ton d'une personne sur le qui-vive :

— Le commander Ross n'est pas à la Jamaïque en ce moment. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ?... Quel nom avez-vous dit ?

— Je n'ai pas dit de nom. Mais, en fait, c'est...

— N'en dites pas plus, je sais ! fit la voix, tout excitée. C'est James !

— Bon Dieu, mais c'est Goodnight ! s'écria Bond en riant. Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— A peu près le même travail que je faisais pour vous. J'ai appris que vous étiez rentré, mais je vous croyais malade. Quelle bonne surprise ! D'où appelez-vous ?

— De l'aéroport de Kingston. Maintenant, écoutez-moi, chérie. J'ai besoin d'un coup de main. Nous pourrons parler plus tard. Vous avez de quoi noter ?

— Attendez que je prenne un crayon. Prête.

— Il me faut avant tout une voiture. N'importe quel tacot fera l'affaire. Je veux ensuite le nom du gars qui commande à

Frome, vous savez, cette propriété WISCO, derrière Savannah La Mar… Une grande carte détaillée de la région et cent livres jamaïquaines. Ensuite, soyez un ange, appelez le notaire Alexander et essayez d'en apprendre le plus possible sur la vente d'une propriété, annoncée dans le *Gleaner* d'aujourd'hui. Dites que vous êtes une cliente éventuelle. La propriété est située 3 1/2, Love Lane. Vous verrez les détails dans le journal. Je voudrais également que vous veniez me rejoindre au *Morgan Harbour*, où je me rendrai dans une minute. Nous pourrons y dîner et échanger nos secrets, jusqu'à ce que l'aube se lève sur les Montagnes Bleues. Ça va ?

— Bien sûr. Mais, c'est que, des secrets, il y en a une sacrée quantité ! Comment dois-je m'habiller ?

— Quelque chose qui moule les bons endroits et qui n'ait pas trop de boutons.

— Vous venez d'établir définitivement votre identité, dit-elle en riant. Je vais m'occuper de tout ce que vous m'avez demandé. Je viendrai vous retrouver vers sept heures. Au revoir.

James Bond en quête d'un bon bol d'air sortit de l'étuve qu'était la cabine téléphonique. Il s'épongea le cou et la nuque. C'était inouï ! Mary Goodnight, sa charmante secrétaire du bon vieux temps à la Section double zéro ! Au quartier général, on s'était contenté de lui dire qu'elle était en poste à l'étranger. Il n'avait pas posé de questions. Peut-être la jeune personne avait-elle demandé son changement quand elle avait appris que Bond avait disparu. Mais, de toute façon, quelle chance et quel soulagement de la retrouver ici ! A présent, il pouvait compter sur quelqu'un de connaissance. Ce bon vieux *Gleaner*, tout de même ! Il alla reprendre ses bagages au comptoir des Cuban Airlines, sortit, héla un taxi, auquel il demanda de le conduire au *Morgan Harbour*. Il s'assit sur la banquette arrière, après avoir baissé les vitres, pour que le vent le sèche.

Du romantique petit hôtel situé au sommet des Palisadoes, on découvrait le panorama de Port-Royal. Le propriétaire, un Anglais qui avait appartenu aux services de renseignements, avait deviné quel métier Bond exerçait. Il l'accueillit avec plaisir et l'installa dans une confortable chambre équipée du

conditionnement d'air et donnant vue sur la piscine et sur le port de Kingston, pareil à un grand miroir.

— De quoi s'agit-il, cette fois ? demanda-t-il. Des Cubains ? Des trafiquants ? On s'intéresse beaucoup aux deux, ces derniers temps.

— Simplement de passage. Vous avez du homard ?

— Certainement.

— Soyez gentil et réservez-m'en deux pour le dîner. Grillés avec du beurre fondu. Je voudrais également un pot de ce foie gras ridiculement cher que vous avez. D'accord ?

— Vu. Vous fêtez quelque chose ? Je mets le champagne dans la glace ?

— Bonne idée. A présent, ce qu'il me faut, c'est une bonne douche et un peu de repos. Cet aéroport de Kingston est infernal.

James Bond, se réveillant à six heures, ne se rappela pas immédiatement où il était. Il resta étendu un moment et la mémoire lui revint. Sir James Molony lui avait dit que, pendant quelque temps, cette faculté serait encore paresseuse. Le traitement E.C.T. auquel il avait été soumis au « Park » (soi-disant « home de convalescence » dans le Kent) était en réalité un traitement de choc. On avait fait au malade vingt-quatre électrochocs en trente jours. Lorsque ce fut terminé, sir James avoua que, s'il avait pratiqué en Amérique, il n'aurait pas été autorisé à en faire plus de dix-huit. Au début, Bond avait eu grand-peur de la boîte noire et des deux électrodes qui devaient être rattachées à ses tempes. Il avait entendu dire que certains malades mentaux, subissant ce traitement, devaient être attachés, pour éviter que le corps, réagissant sous l'effet du courant électrique, ne tombe de la table d'opération. Mais il semblait que tout cela fût de l'histoire ancienne. A présent, l'électrochoc était précédé d'une piqûre de pentothal, et sir James avait assuré Bond qu'il n'aurait aucune réaction physique au moment où le courant passerait, si ce n'est quelques battements de cils accélérés. Les résultats avaient été miraculeux. Après que l'agréable et persuasif neurologue eut expliqué à l'agent secret ce qu'on lui avait fait en Russie, et qu'il eut appris avec horreur ce qu'il avait été sur le point de faire à

« M », la haine farouche que lui inspirait le K.G.B. et ses œuvres se réveilla en lui, six semaines après son entrée au « Park » son plus cher désir était de retrouver ces gens, qui s'étaient rendus maîtres de son cerveau dans des intentions criminelles. La convalescence physique avait suivi, de même que l'inexplicable entraînement, très poussé du tir au revolver, au stand de la police de Maidstone. Un jour, enfin, le chef d'état-major était venu trouver Bond, lui avait expliqué le motif de cet entraînement au revolver, et avait passé la journée à lui donner ses instructions, de même que le message de « M », écrit à l'encre verte, en lui souhaitant bonne chance. Il y avait eu ensuite l'excitant voyage jusqu'à l'aéroport de Londres, prélude à la grande traversée qu'il allait accomplir.

Bond prit une deuxième douche, s'habilla d'une chemise, d'un pantalon de toile et d'une paire de sandales, et descendit au petit bar, où il commanda un double bourbon Walker de luxe « on the rocks ». Il observa les pélicans, qui plongeaient au loin pour pêcher leur dîner. Il but un deuxième verre, qu'il tempéra d'un verre d'eau, et il songea à la propriété du 3 1/2, Love Lane, en se demandant ce que pouvaient être ces « échantillons » et comment il allait s'y prendre pour vaincre Scaramanga. C'est surtout ce dernier point qui l'ennuyait, depuis le jour où il avait reçu ses ordres. Rien de plus facile que de dire à quelqu'un : « Eliminez-moi ce type ». Mais James Bond n'avait jamais aimé tuer de sang-froid. Quant à provoquer en duel le meilleur et le plus rapide tireur du monde, cela équivalait à un suicide. Bah ! il verrait bien comment se présenterait la situation ! Première chose : faire disparaître toute trace de sa véritable identité. Il donnerait son passeport diplomatique à Goodnight. Il ne serait que Mark Hazard, du « Transworld Consortium », dont la dénomination splendidement vague pouvait cacher n'importe quelle activité. Il serait à la Jamaïque pour traiter avec la *West Indian Sugar Company* ; car, en dehors de la bauxite, le sucre est la seule substance que produisent les régions désertiques de l'ouest de l'île. Il y avait également le projet Negril, pour l'aménagement d'une des plus belles plages du monde, où serait construit le *Thunderbird Hotel*. Bond pourrait aussi se faire passer pour un homme riche à la recherche d'un bon terrain

pour construire. Si son pressentiment se révélait exact, de même que l'enfantine prédiction de son horoscope, et s'il rencontrait Scaramanga à la romantique adresse de Love Lane, il devrait agir suivant l'inspiration du moment.

Il y eut encore un bref rougeoiement du soleil couchant et la mer étale disparut progressivement dans des éclats métalliques. Un bras nu sentant le Chanel n°5 s'enroula autour du cou de Bond et une bouche chaude lui posa un baiser aux commissures des lèvres. Tandis qu'il se levait, en retenant ce bras, une voix haletante dit :

— Oh ! James, excusez-moi ! Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est tellement merveilleux, de vous retrouver !

Bond prit le menton dans le creux de la main, releva la tête et baisa les lèvres entrouvertes qui s'offraient à lui.

— Pourquoi n'avons-nous pas songé à faire ça plus tôt, Goodnight ? dit-il. Dire que nous avons passé trois ans de part et d'autre d'une porte !... A quoi pensions-nous donc ?

Elle s'écarta. Les larges ondulations de ses cheveux dorés enveloppaient gracieusement son cou. Elle n'avait pas changé. Toujours aussi peu maquillée, mais le visage était à présent doré par le soleil et les grands yeux bleus brillaient de tout leur éclat sous la lune, avec ce regard direct et provocant qui avait si souvent déconcerté Bond lorsqu'ils avaient eu des discussions sur des questions de service. Toujours la même allure saine, et le même large sourire sans timidité, attirant le regard sur les belles lèvres pleines, si excitantes... Bien entendu, la tenue était différente. Le chemisier et la jupe sévères du quartier général étaient remplacés par une robe courte, d'un rose orangé qui rappelait les nuances de l'intérieur d'une conque, et par un rang de perles. La robe moulait parfaitement la poitrine et les hanches. Se voyant détaillée de la sorte, Mary sourit.

— Les boutons sont dans le dos. Ceci est l'uniforme standard des stations tropicales.

— J'imagine très bien la Section Q créant ce chef-d'œuvre. Je suppose qu'une des perles contient un poison violent.

— Bien sûr. Le malheur, c'est que je ne sais plus laquelle. Je serai donc obligée d'avaler tout le collier. Mais pourrais-je avoir un *daiquiri* à la place, s'il vous plaît ?

Bond passa la commande.

— Je m'excuse, Goodnight. J'en oublie les bonnes manières. Mais je ne vous avais jamais vue dans cet uniforme de travail… Alors, quelles sont les nouvelles ?… Où est Ross ?… Depuis quand êtes-vous ici ?… Avez-vous réussi à vous débrouiller, au sujet de tout ce que je vous ai demandé ?

On apporta la consommation de la jeune femme, qui la but délicatement. Bond se souvint que son ex-secrétaire ne buvait que très rarement et ne fumait pas. Il se commanda un autre verre et se sentit vaguement coupable d'en être déjà à son troisième, mais se dit qu'elle n'en saurait rien, et que, quand on apporterait le bourbon, elle serait incapable de dire s'il s'agissait d'un simple ou d'un double. Il alluma une cigarette. Il essayait de ne pas dépasser les vingt par jour, mais en fumait généralement vingt-cinq. Sa cible n'était plus éloignée, à présent, et il convenait de s'en tenir aux rigides règles d'entraînement qui lui avaient été inculquées au « Park ». Le champagne n'avait aucune importance. Cela l'amusait de constater que la jeune femme lui avait fait prendre conscience de la réalité. Il en était également surpris et impressionné.

Mary Goodnight savait que c'était la réponse à la dernière question qui intéressait le plus son interlocuteur. Elle plongea la main dans un sac de paille qui pendait à une chaîne dorée, et elle tendit à Bond une mince enveloppe.

— Il y a surtout des billets d'une livre usagés. Il y a aussi quelques billets de cinq. Dois-je faire directement débiter votre compte ou envoyer une note de frais ?

— Débiter directement mon compte.

— La voiture est dehors. Vous vous souvenez de Strangways ?… Eh bien, c'est sa vieille Sunbeam Alpine ! La station l'a rachetée et c'est moi qui l'emploie. J'ai fait le plein. Elle file comme un oiseau. Le grand patron, à Frome, s'appelle Tony Hugill. C'est un ancien de la marine. Un homme charmant, qui a une femme tout aussi charmante et de non moins charmants enfants. En outre, pas mal d'ennuis, à cause des incendies des plantations de cannes à sucre et les autres petits sabotages, dont les agents principaux sont des bombes incendiaires en provenance de Cuba. Le sucre cubain est le

grand rival de celui de la Jamaïque ; or, par suite des effets désastreux de l'ouragan « Flora » et des pluies torrentielles qui se sont abattues sur Cuba, la récolte n'atteindra que trois millions de tonnes cette année (alors que, sous Batista, elle était d'environ sept millions) ; de plus, elle sera tardive.

Elle lui adressa un ravissant sourire.

— Il n'y a là aucun secret. Il suffit de lire le *Gleaner* pour être informé. Il est donc de l'intérêt de Castro d'essayer de maintenir le prix du sucre aussi élevé que possible, en endommageant autant que possible les récoltes de ses rivaux. Ainsi pourra-t-il conserver une place de choix sur le marché, pour traiter avec les Russes. Il ne dispose que de son sucre comme monnaie d'échange, et il a un grand besoin de blé, notamment. Ce blé que, par parenthèse, les Américains vendent aux Russes, reviendra à Cuba en échange de sucre, pour nourrir précisément les ouvriers agricoles qui travaillent dans les champs de cannes à sucre.

Elle eut un nouveau sourire.

— Pas mal combiné, n'est-ce pas ? Mais je ne crois pas que Castro puisse tenir le coup longtemps. Cette affaire des missiles à Cuba a coûté environ un milliard de livres aux Russes, et voilà qu'ils sont obligés de donner de l'argent, du matériel et de la nourriture aux Cubains, pour que le régime tienne debout. Je ne peux m'empêcher de croire que les Russes ne tarderont pas à laisser tomber Castro, pour le laisser se débrouiller contre Batista. Ce pays est profondément catholique et pas mal de Cubains ont considéré l'ouragan « Flora » comme une punition divine. Il est resté cinq jours immobile au-dessus de l'île, la noyant sous des trombes d'eau et la balayant de coups de vent destructeurs. Cela ne s'était jamais produit avec aucun ouragan. Les croyants n'ont pas manqué de faire remarquer qu'un tel signe émanait certainement de la justice divine, qui condamnait le régime.

— Goodnight, dit Bond avec admiration, vous êtes un trésor. On peut dire que vous avez bien appris votre leçon.

Les yeux bleus au regard direct se fixèrent sur les siens, évitant le compliment.

— Ça fait partie des habitudes dans le milieu où je vis ici. Toutes ces informations sont collationnées par la station. J'ai pensé que vous aimeriez être mis au courant de l'ambiance qui règne maintenant dans ce pays, et ce que je vous ai dit explique les incendies des champs de cannes à sucre de WISCO. C'est du moins ce que nous pensons. Il semble qu'un jeu d'échecs gigantesque se joue actuellement dans le monde, au sujet du sucre, avec cette conséquence que certains pays achètent les récoltes avant même qu'elles n'aient poussé, en acceptant d'en recevoir la livraison beaucoup plus tard. Washington essaye évidemment de maintenir des prix aussi bas que possible, pour contrer l'économie cubaine ; mais il y a, d'autre part, une plus grande demande sur le marché mondial, et une production limitée, par suite des effets dévastateurs de « Flora » et des pluies torrentielles que nous avons eues ici après l'ouragan et qui ont retardé la date de la récolte. Je n'ai pas bien saisi tout le processus, mais il est du plus grand intérêt pour Cuba d'endommager au maximum les récoltes de la Jamaïque. Cette région de Frome qui semble vous intéresser produit environ un quart de la production globale du pays.

Elle but une gorgée à son verre.

— Je pense que c'est tout, en ce qui concerne le sucre. Le grand patron à Frome est ce Hugill. Nous avons beaucoup travaillé avec lui, et il ne manquera donc pas de vous réserver un bon accueil. Ayant été dans les services de renseignements de la marine, il sait, par conséquent, à quoi s'en tenir. La voiture est peut-être un peu vieille, mais elle file encore comme le vent et vous n'aurez pas de panne à redouter. La carrosserie, un peu bosselée, n'attirera pas l'attention. J'ai placé une carte détaillée de la région dans la boîte à gants.

— Parfait. Une dernière question avant d'aller dîner et de nous raconter l'histoire de notre vie. Qu'est-il arrivé à votre patron, Ross ?

Mary Goodnight eut une expression préoccupée.

— A vous dire vrai, je n'en sais trop rien. Il est allé en mission la semaine dernière à la Trinité. Il devait essayer de repérer un homme appelé Scaramanga. Il s'agit d'une sorte de tueur à gages de l'endroit, dont je ne sais pas grand-chose. Il

semble que le Q.G. tienne beaucoup à ce qu'on retrouve la trace de cet homme.

Elle sourit mélancoliquement.

— On ne me dit jamais rien de ce qui est intéressant. Je suis tout juste bonne à faire un obscur travail de bureaucrate. De toute manière, le commander Ross devrait être rentré depuis deux jours, et je suis toujours sans nouvelles de lui. J'ai envoyé un avertissement rouge, et on m'a répondu de patienter encore pendant une semaine.

— Dans un sens, je ne suis pas mécontent qu'il soit absent, puisque j'ai eu le plaisir de voir son numéro deux. Dernière question : avez-vous pu apprendre quelque chose au sujet du 3 1/2, Love Lane ?

Mary Goodnight devint cramoisie.

— Si j'ai pu ?... Vraiment charmant à vous de me mêler à une histoire pareille ! Je n'ai rien pu apprendre chez Alexander et je me suis finalement adressée à la branche spéciale. Je n'oserai plus me présenter chez ces gens pendant des semaines, et Dieu sait ce qu'ils doivent penser de vous. Cet endroit est un... euh... – elle plissa le nez –, une célèbre maison de plaisirs de Sav' La Mar.

Bond éclata de rire en voyant cet air choqué. Il taquina gentiment Mary Goodnight :

— Vous voulez dire que c'est un bordel ?

— James ! Pour l'amour du ciel ! Faut-il absolument que vous soyez aussi grossier ?

5
LE NUMERO 3 1/2, LOVE LANE

La côte méridionale de la Jamaïque, qui n'est pas aussi belle que la côte septentrionale, forme un long ruban en dents de scie, d'environ deux cents kilomètres, menant de Kingston à Savannah La Mar par une route dont le moins qu'on puisse dire est que la surface en est variée. Mary Goodnight avait insisté pour accompagner Bond « en tant que navigatrice et pour l'aider en cas de crevaison ». Bond n'avait pas hésité.

Spanish Town, May Pen, Alligator Pound, Black River, Whitehouse Inn, où ils déjeunèrent ; et les kilomètres défilaient sous le soleil brûlant. Vers quatre heures de l'après-midi, une portion de bonne route droite les amena dans un quartier d'élégantes petites villas, ayant chacune une petite pelouse agrémentée de bougainvillées, de lis et de crotons, qui donnent une allure résidentielle à ce faubourg de la modeste petite ville côtière qu'on appelle dans le patois indigène : « Sav' La Mar ». A l'exception du vieux quartier en bordure de la mer, ce n'est pas une ville typiquement jamaïquaine et elle n'est pas très jolie. Les respectables villas, construites pour le personnel de cadre des plantations de cannes à sucre de Frome, et les petites rues droites, formaient un ensemble de style 1920. Bond s'arrêta au premier garage, fit le plein d'essence et loua une voiture, pour permettre à Mary Goodnight de rentrer à Kingston. Il ne lui avait rien dit au sujet de sa mission, et elle ne lui avait posé aucune question lorsque Bond lui avait vaguement parlé « de quelque chose en rapport avec Cuba ». L'agent secret lui dit qu'il la contacterait chaque fois qu'il en aurait l'occasion, qu'il la reverrait lorsque sa mission serait terminée ; et elle prit congé de lui d'une manière très « service, service », pour reprendre la route poussiéreuse, tandis que Bond roulait lentement vers le

bord de mer. Il identifia Love Lane, une rue étroite aux magasins délabrés et aux maisons parsemées autour de la jetée. Il fit le tour du quartier, pour bien s'imprégner de la géographie des environs, et gara la voiture dans un coin désert, près d'une pointe de sable où des canots de pêche reposaient sur des madriers dressés. Il verrouilla la voiture et revint à pied jusqu'à Love Lane. Il y avait peu de monde dans la rue ; quelques pêcheurs de modeste condition. Bond acheta un paquet de Royal Blend dans un petit magasin à rayons multiples qui sentait les épices. Il demanda où se trouvait le numéro 3 1/2 et eut droit à un coup d'œil de curiosité polie.

— Plus haut dans la rue. A une chaîne d'ici, environ. Une grande maison sur votre droite.

Bond se mit lentement en route du côté de la rue. De l'ongle du pouce, il ouvrit le paquet de cigarettes et en alluma une, pour mieux donner l'impression qu'il n'était qu'un touriste oisif visitant un vieux coin de la Jamaïque. A droite, il n'y avait qu'une seule maison importante. Il l'examina, tout en prenant son temps pour allumer la cigarette.

Peut-être cette demeure avait-elle été la résidence privée d'un négociant. Il y avait deux étages, avec des balcons courant tout autour de la façade. La construction était de bois recouvert de bardeaux argentés ; mais le croisillon pain d'épice se trouvant sous le bord du toit était brisé en de nombreux endroits et il ne restait plus un bout de peinture sur les jalousies fermant toutes les fenêtres des étages et la plupart de celles du rez-de-chaussée. Dans le coin de « jardin » en bordure de la rue erraient quelques poules au cou dégarni, dans le plus pur style vautour, et picorant des graines imaginaires, sous les yeux ternes de trois roquets squelettiques. Ils jetèrent un regard paresseux sur Bond, qui se trouvait de l'autre côté de la rue et se mirent à se gratter et à mordiller d'invisibles puces. Au fond du jardin se dressait un gaïac en pleine floraison. Bond supposa que cet arbre devait être aussi vieux que la maison et ne pas avoir loin d'une cinquantaine d'années. En tout cas, c'était la plus belle parure de la propriété. A son ombre, une jeune femme se balançait mollement dans un fauteuil à bascule en lisant un magazine. Vue d'une trentaine de mètres, elle semblait nette et

ravissante. Bond traversa la rue et s'avança, jusqu'à ce qu'un coin de la maison lui cachât la jeune femme. Il s'arrêta et examina la maison de plus près.

Un escalier de bois montait jusqu'à une porte ouverte, dont le linteau, contrairement à quelques autres maisons de la rue, s'ornait d'une plaque métallique polie, sur laquelle était peint un « 3 1/2 » en blanc sur fond bleu. Il y avait deux larges fenêtres, de part et d'autre de la porte. Celle de gauche était fermée par des volets ; par celle de droite, on apercevait, au travers d'une vitre poussiéreuse, des tables, des chaises et un comptoir. Au-dessus de la porte se balançait une enseigne sur laquelle on pouvait lire ces mots : « DREAMLAND CAFE », en lettres blanchies par le soleil. Le mur, près de la fenêtre de droite était couvert de textes publicitaires pour la bière Red Stripe, pour les cigarettes Royal Blend et Four Aces et pour Coca-Cola. Un panneau peint à la main annonçait : « Snax » et, immédiatement en dessous : « Bouillon de poule frais tous les jours ». Bond s'avança, gravit les marches et écarta le rideau de perles qui pendait dans l'entrée. Il alla au comptoir et il en examinait le contenu : un plateau de cakes secs, une pile de sachets de bananes frites et quelques pots de friandises, lorsqu'il entendit des pas rapides à l'extérieur. La jeune femme du jardin entra. Le rideau de perles tinta doucement derrière elle. Elle était quarteronne et aussi jolie que l'image à laquelle ce mot faisait rêver Bond. Des yeux bruns légèrement relevés aux coins, un regard franc, sous la frange de cheveux noirs soyeux. (La belle devait avoir un ancêtre chinois.) Elle était vêtue d'une robe courte dont la couleur rose allait bien avec son teint café au lait. Les poignets et les chevilles très fins. Elle sourit poliment et battit des cils.

— Bonsoir.

— Bonsoir. Je voudrais une Red Stripe.

— Tout de suite.

Elle passa derrière le comptoir. Au moment où elle se baissa pour ouvrir la porte du réfrigérateur, Bond eut la vision de deux seins fermes qui pointaient sous la robe. Du genou, elle referma la porte, décapsula prestement la bouteille, qu'elle déposa sur le comptoir, à côté d'un verre presque propre.

— Ça fera un et six[2].

Bond paya. Elle pointa la consommation sur la caisse enregistreuse et mit l'argent dans le tiroir-caisse. Bond prit un tabouret et s'assit devant le comptoir. Elle s'accouda au revêtement de bois et le regarda.

— De passage ?

— Plus ou moins. J'ai vu, dans le *Gleaner* d'hier que cette maison est à vendre. J'ai eu envie de venir y jeter un coup d'œil. C'est une belle et grande maison. C'est vous la propriétaire ?

Elle rit. Quelle pitié qu'une aussi jolie fille eût les dents aussi abîmées à force de mâchonner de la canne à sucre.

— Si c'était vrai ! Je ne suis qu'une sorte de… disons… gérante. Il y a le café (elle prononçait « caif ») et vous avez peut-être entendu parler de nos autres attractions.

— Quelle sorte d'attractions ? demanda Bond, en prenant un air intrigué.

— Les filles. Nous avons six chambres en haut. Toutes très propres. Le tout pour une livre. Sarah est en haut pour l'instant. Vous voulez faire sa connaissance ?

— Non, merci, pas aujourd'hui. Il fait trop chaud. Mais vous n'avez qu'une fille à la fois ?

— Il y a aussi Lindy, mais elle est occupée. C'est une grande et forte fille. Si vous aimez le genre, elle sera libre dans une demi-heure.

Elle jeta un coup d'œil derrière elle à la pendule.

— Vers six heures, reprit-elle, il fera plus frais.

— Je préfère les filles dans votre genre. Comment vous appelez-vous ?

— Moi, je ne le fais que par amour, dit-elle en gloussant. Je vous ai dit que je suis la gérante de l'endroit. On m'appelle Tiffy.

— Ce n'est pas très courant, comme nom. Comment se fait-il qu'on vous l'ait donné ?

— Ma mère a eu six filles. Elle leur a donné des noms de fleurs : Violette, Rose, Pensée, Muguet, Marguerite. Quand je suis née, ma mère n'avait aucun nom de fleur en tête et elle m'a appelée « Artificielle ».

---

[2]Un shilling et six pences.

Comme Bond ne riait pas, Tiffy poursuivit :

— Quand je suis allée à l'école tout le monde a ri de moi, en me disant que ce n'était pas un vrai nom, et on m'a appelé par le diminutif Tiffy, qui m'est resté.

— Personnellement, je trouve que c'est un nom charmant. Je m'appelle Mark.

— Vous êtes aussi un saint ? minauda-t-elle.

— Personne ne m'a jamais accusé d'en être un. J'ai effectué un petit travail à Frome. J'aime beaucoup cette partie de l'île et je me suis dit que j'y trouverais peut-être une maison à louer. Je voudrais cependant être plus près de la mer. Il faudra que j'aille encore jeter un coup d'œil dans les environs. Avez-vous des chambres pour la nuit ?

— Bien sûr, dit-elle après avoir réfléchi un instant. Pourquoi pas ? Mais cela risque d'être un peu bruyant. Il arrive qu'un client ait bu un coup de trop. Il y a aussi la plomberie qui n'est pas insonorisée.

Elle se pencha par-dessus le comptoir et baissa la voix.

— Je ne vous conseille pas en tout cas, de louer cette maison. Les bardeaux sont en très mauvais état et ça vous coûterait certainement entre cinq cents et mille livres pour faire réparer la toiture.

— C'est gentil de me prévenir ! Mais, pourquoi a-t-on mis la maison en vente ? Des ennuis avec la police ?

— Même pas. La maison est convenable. Mais vous avez certainement vu que, dans le *Gleaner*, le nom de M. Brown, qui est mon patron, était suivi de *et ux*.

— Oui.

— Eh bien, cela signifie « et son épouse » ! Mme Brown, Mme Agatha Brown, faisait partie de l'Eglise d'Angleterre, mais elle vient de se convertir au catholicisme. Il semble que les catholiques n'aiment pas les maisons comme le « 3 1/2 », même quand elles sont bien tenues. Et il y a aussi leur église en haut de la rue, qui a besoin d'un nouveau toit, tout comme cette maison-ci. Mme Brown s'est dit qu'elle allait faire d'une pierre deux coups et elle a poussé M. Brown à fermer la maison et à la vendre, pour pouvoir faire réparer le toit de l'église avec sa part.

— C'est absurde. Cet endroit me semble bien tenu. Et vous, qu'allez-vous devenir ?

— J'irai sans doute à Kingston. Je pourrai toujours m'installer chez une de mes sœurs et aller travailler dans un grand magasin, chez Issa peut-être, ou chez Nathan. Sav' La Mar est une petite ville calme, mais elle me manquera – son regard se fit triste. Les gens s'amusent bien ici et Love Lane est une belle rue. Nous sommes tous amis dans le voisinage de Love Lane. Il y règne une sorte de… de…

— D'atmosphère ?

— C'est cela. C'est bien une atmosphère de la vieille Jamaïque qu'il y a ici ! Celle qui devait régner dans le temps. Tout le monde se connaît et tout le monde est ami. Les gens s'entraident quand ils ont des ennuis. Vous seriez surpris d'apprendre combien de fois les filles le font gratis pour un brave type qui est un bon client et qui est momentanément fauché.

Les yeux bruns scrutèrent le visage de Bond, pour voir s'il saisissait bien la force de ce témoignage.

— C'est gentil de leur part. Mais cela ne doit pas faire du bien au commerce.

Elle éclata de rire.

— Mais il ne s'agit pas de commerce, monsieur Mark ! Du moins pas tant que je m'occuperai de la maison. Il s'agit d'un service public, comme l'eau ou l'électricité et…

Elle s'interrompit et jeta un coup d'œil sur la pendule qui indiquait cinq heures quarante-cinq.

— Mince ! Je parle tellement que j'en oublie Joe et May. C'est l'heure de leur dîner.

Elle alla ouvrir la fenêtre du café. Instantanément, deux oiseaux légèrement plus petits que des corbeaux s'envolèrent du gaïac et entrèrent dans le café par la fenêtre ouverte, pour aller se poser sur le comptoir, à portée de la main de Bond. Ils se dressaient et s'abaissaient sur leurs pattes d'un air impérial, tout en examinant sans crainte Bond, de leurs yeux hardis aux reflets dorés. Ils entamèrent ensuite tout un répertoire de sifflements et de trilles, qui les gonflaient presque au double de leur volume normal.

Tiffy revint derrière le comptoir, prit deux pennies dans sa bourse, les mit dans le tiroir-caisse et tira du comptoir, où ils étaient à l'abri des mouches, deux cakes au gingembre. Elle les émietta et en donna aux deux oiseaux, en servant toujours d'abord la femelle, le plus petit des deux. Ils s'emparèrent des morceaux avec avidité et les maintinrent sur le comptoir avec leurs pattes, pour en faire de plus petites parcelles, qu'ils dévorèrent avec un plaisir évident. Lorsque ce fut terminé et que Tiffy les eut grondés pour lui avoir piqué les doigts, ils déposèrent leur carte-souvenir sur le comptoir et eurent l'air très satisfaits d'eux-mêmes. Tiffy prit un chiffon et nettoya le tout.

— Nous les appelons des *kling-klings*, mais les gens savants disent que ce sont des « Grackles de la Jamaïque ». Ils sont très sociables. L'oiseau-docteur, avec sa longue queue, est considéré comme l'oiseau national de la Jamaïque, mais je préfère ceux-ci. Ils ne sont pas aussi jolis, mais ils sont beaucoup plus gentils et ils sont aussi très drôles. Ils le savent d'ailleurs parfaitement. On dirait de vilains voleurs encapuchonnés de noir.

Les *kling-klings* lorgnèrent l'endroit où se trouvaient les cakes et se plaignirent bruyamment de la frugalité de leur dîner. James Bond alla chercher une pièce de deux pennies au fond d'une poche et la tendit à la jeune femme.

— Ils sont splendides. On dirait des jouets mécaniques. Donnez-leur un deuxième service de ma part.

Tiffy prit l'argent et sortit deux nouveaux cakes.

— Ecoutez-moi bien, vous deux. Le monsieur a été très gentil pour Tiffy, et il est maintenant gentil avec vous. Alors, soyez sages, ne me piquez pas les doigts et ne me faites plus de saletés sur le comptoir, sinon, il ne reviendra peut-être plus chez nous.

Arrivée à ce point de son discours, tout en donnant des morceaux de cake aux oiseaux, elle tendit brusquement l'oreille. Au-dessus les lattes du plancher craquaient, et il y eut dans l'escalier un bruit de pas étouffé. Le visage jusque-là si animé de Tiffy, se figea et se tendit brusquement.

— C'est le client de Lindy, murmura-t-elle à Bond. Un homme important. Un bon client de la maison. Mais il ne m'aime pas parce que je ne veux pas monter avec lui. C'est pour

cela qu'il est parfois très grossier. Il n'aime pas Joe et May non plus, parce qu'ils sont trop bruyants, d'après lui.

Elle obligea les oiseaux à s'envoler en direction de la fenêtre ouverte, mais ils firent seulement mine de partir et revinrent se poser sur le comptoir où se trouvait encore un demi-cake. Tiffy supplia Bond :

— Soyez gentil et ne vous formalisez pas de ce qu'il pourra dire. Il aime choquer les gens et les mettre en colère. Et puis…

Elle s'interrompit.

— Voulez-vous un autre Red Stripe, monsieur ? demanda-t-elle.

Un rideau de perles bougea au fond de la salle sombre. Bond était assis, penché en avant, le menton posé au creux d'une main. Il adopta une autre position en posant la main sur le comptoir et en se redressant. Le Walther PPK, glissé à gauche dans la ceinture de son pantalon, se rappela à son souvenir en glissant sur sa peau. Les doigts de la main droite se replièrent légèrement, prêts à en saisir la crosse. Il souleva le pied gauche, qui était posé sur une barre du tabouret, et le posa sur le sol.

— Avec plaisir, dit-il.

Il ouvrit son veston de la main gauche et de la même main, prit son mouchoir et s'épongea le visage.

— Il y a toujours une bouffée de chaleur vers six heures, juste avant que « le vent du fossoyeur » ne se lève.

— Le fossoyeur est déjà là. Monsieur désire sentir son souffle ?

James Bond tourna lentement la tête. Une demi-obscurité était tombée dans la grande salle. Il n'aperçut qu'une grande silhouette pâle. L'homme portait une valise. Il la déposa sur le sol et s'avança. Il devait porter des chaussures à semelles de caoutchouc, car il ne faisait aucun bruit en se déplaçant. Tiffy s'agita nerveusement derrière le comptoir, et il y eut un bruit d'interrupteur. Une demi-douzaine d'ampoules électriques à bas voltage s'allumèrent sur des appliques rouillées fixées aux murs.

— Vous m'avez fait sursauter, dit Bond d'un ton dégagé.

Scaramanga s'avança et s'appuya au comptoir. La description du dossier était exacte, mais elle ne soulignait pas l'attitude féline et menaçante du géant, la largeur de ses épaules

et sa taille fine, pas plus que la froide immobilité du regard qui examinait à présent Bond, avec une expression distante et sans grande considération. L'homme portait un complet veston à une rangée de boutons, d'un brun assorti au brun et au blanc de ses chaussures. En guise de cravate, un haut col de soie blanche, retenu par une épingle d'or représentant un pistolet miniature. Il aurait dû y avoir quelque chose de théâtral dans l'attitude de cet homme, à cause de sa haute taille, mais il n'en était rien.

— Je les fais parfois danser avant de leur casser les pieds.

Il n'y avait aucune trace d'accent étranger dans cet accent américain.

— Ça me semble être une méthode assez énergique, dit Bond. Pourquoi faites-vous cela ?

— La dernière fois, c'était pour cinq mille dollars. On dirait que vous ne savez pas qui je suis. Cet iceberg ne vous a rien dit ?

Bond jeta un coup d'œil à Tiffy. Elle se tenait immobile, les bras le long du corps. Les jointures de ses doigts étaient blanches.

— Pourquoi l'aurait-elle fait ? Et pourquoi aurais-je tenu à le savoir ?

Il y eut un éclair doré. Le petit trou noir était pointé droit sur le nombril de Bond.

— A cause de ceci. Qu'est-ce que vous faites ici, étranger ? Drôle de coïncidence, de tomber sur un pékin de la ville au 3 1/2 ou à Sav' La Mar ! Vous ne seriez pas de la police, par hasard ? Ou quelque chose de ce genre ?

— Kamerad ! s'écria Bond en levant les bras d'un geste moqueur.

Il les baissa un instant plus tard et se tourna vers Tiffy.

— Quel est cet homme ? Un dictateur de la Jamaïque ? Ou un artiste de cirque sans emploi ?... Demandez-lui ce qu'il désire boire. Peu importe son identité, son numéro est bien au point.

Bond savait qu'il avait presque pressé la détente. Blesser la vanité d'un tueur !... Il eut la brève vision de son corps glissant sur le sol, sans que sa main droite ait eu la force d'atteindre son arme. Le joli visage de Tiffy n'avait plus rien de ravissant. Il était tendu au maximum. Elle écarquilla les yeux et dévisagea Bond. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais aucun

son n'en sortit. Elle l'aimait bien et elle savait qu'il était déjà un homme mort. Les *kling-klings* Joe et May sentirent également combien l'atmosphère était chargée d'électricité. Dans un vacarme de cris perçants, ils s'envolèrent vers la fenêtre ouverte, comme deux voleurs vêtus de noir qui tentent de disparaître dans la nuit.

Les explosions du Colt 45 furent assourdissantes. Les deux oiseaux semblèrent se désintégrer dans le crépuscule, tandis que des plumes et des morceaux de chair rose volaient de toutes parts comme des shrapnels dans la lumière jaune, que le café projetait vers la rue déserte.

Il y eut un instant de profond silence. James Bond ne bougea pas. Il resta à sa place, en attendant que la tension se relâchât. Elle ne se relâcha pas. Tiffy poussa un hurlement inarticulé, auquel elle mêla un mot ordurier, et prit la bouteille de Red Stripe de Bond, qu'elle projeta au loin. Il y eut au fond de la salle, un bruit de vitres brisées. Ayant accompli son misérable geste, Tiffy tomba à genoux derrière le comptoir et se mit à sangloter d'une manière hystérique. James Bond vida son verre de bière et se leva. Il se dirigea vers Scaramanga et il allait le dépasser lorsque l'homme tendit un bras paresseux et le retint au biceps. Il porta le canon de son pistolet à son nez et renifla délicatement. Il y avait dans ses yeux bruns une expression lointaine.

— Il y a quelque chose d'extraordinaire dans l'odeur de la mort, monsieur. Vous voulez la sentir ?

Il tendit le pistolet d'or comme s'il avait offert une rose. Bond ne bougea pas et resta calme.

— Ça ne vous ferait rien, de retirer votre main ?

Scaramanga leva les sourcils. Le regard lourd sembla voir Bond pour la première fois.

Il relâcha son étreinte.

James Bond contourna l'extrémité du comptoir. Lorsqu'il fut passé de l'autre côté, il vit que l'homme le regardait à présent avec une curiosité légèrement méprisante. Bond s'arrêta. Les sanglots de la fille ressemblaient aux gémissements d'un petit chien. Quelque part dans la rue, un appareil à disques se mit à braire un calypso. Bond regarda l'homme dans les yeux.

— Merci, je connais cette odeur. Je vous recommande la cuvée « Berlin 1945 ». Mais je suppose que vous étiez trop jeune pour la déguster à cette époque.

6

UN CURIEUX PISTOLET

Bond s'agenouilla près de Tiffy et lui donna deux gifles sur la joue droite. Il répéta le même geste sur la gauche. Les yeux brouillés et mouillés se fixèrent sur Bond et le regard redevint net. Elle porta la main au visage et regarda notre ami avec surprise. Il se releva, prit une serviette, l'humecta au robinet et, se penchant vers la fille, lui mit un bras autour des épaules et lui humecta délicatement le visage. Il l'aida ensuite à se remettre sur pied et lui tendit son sac, qui se trouvait sur une étagère derrière le comptoir.

— Allons, Tiffy, dit-il. Arrangez-moi ce joli visage. Le commerce ne va pas tarder à reprendre. La première dame de la maison doit être à son avantage.

Tiffy prit le sac et l'ouvrit. Elle regarda par-dessus l'épaule de Bond et, pour la première fois depuis que les coups de feu avaient été tirés, elle vit Scaramanga. Les jolies lèvres se retroussèrent en un rictus. Elle murmura d'un ton farouche, mais de manière à ce que seul Bond pût entendre ses paroles :

— Je vais lui régler son compte, à ce type. Il y a Mère Edna qui habite sur la route d'Orange Hill. Elle parle avec les esprits. J'irai la voir demain. Dans quelques jours, il sera frappé, et il ne saura même pas ce que c'est.

Elle prit un miroir et se maquilla. Bond fourra cinq billets d'une livre dans le sac resté ouvert.

— Vous feriez mieux d'oublier toute cette histoire. Voici de quoi vous acheter un gentil canari qui vous tiendra compagnie. De toute manière, un autre couple de *klings* finira bien par venir, si vous mettez un peu de nourriture bien en évidence.

Il lui tapota l'épaule et s'éloigna. Il s'arrêta à hauteur de Scaramanga.

— C'était peut-être un bon numéro de cirque, dit-il en employant une nouvelle fois, à dessein, le mot « cirque » ; mais c'est un coup dur pour la fille. Donnez-lui un peu d'argent.

— Qu'elle aille au diable ! dit Scaramanga, en laissant filtrer les mots du coin de la bouche. Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de cirque ? demanda-t-il d'un ton méfiant. Restez où vous êtes et répondez à quelques questions. Comme je vous l'ai déjà demandé, est-ce que vous êtes de la police ? Vous sentez en tout cas le flic à plein nez. Si vous n'en n'êtes pas un, qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Personne ne m'a jamais dit ce que j'avais à faire, dit Bond. C'est moi qui le dis aux autres.

Il alla au centre de la salle et s'assit à une table.

— Venez vous asseoir, dit-il. Et cessez de me scruter. Je suis du type « inscrutable ».

Scaramanga haussa les épaules. Il s'approcha, en deux longues enjambées, souleva une des chaises métalliques, la fit tourner sur elle-même, la glissa entre ses jambes et s'assit à califourchon, en laissant pendre le bras gauche contre le dossier de la chaise. Le bras droit reposait sur la cuisse, à quelques centimètres de la crosse d'ivoire au pistolet qui apparaissait au-dessus de la ceinture de son pantalon. Bond dut reconnaître que c'était une bonne position de travail pour un tueur ; le dossier métallique de la chaise servant de bouclier et protégeant tout le haut du corps. Il avait sans doute en face de lui un professionnel doué d'une grande prudence.

Bond, les deux mains bien en vue sur la table, dit joyeusement :

— Non. Je ne suis pas un policier. Je m'appelle Mark Hazard. Je travaille pour une société qui s'appelle « World Consortium ». J'ai été faire un travail à Frome, dans les plantations de cannes à sucre WISCO. Vous connaissez ?

— Bien sûr, que je connais. Et qu'est-ce que vous êtes venu faire ici ?

— Pas si vite, mon ami. Dites-moi d'abord qui vous êtes et ce que vous faites dans la vie.

— Scaramanga. Francisco Scaramanga. Agent foncier. Jamais entendu parler de moi ?

— Non, je ne peux pas dire, dit Bond en fronçant les sourcils. Aurais-je dû ?

— Certaines personnes en sont mortes.

— Il y a des tas de gens qui n'ont jamais entendu parler de moi et qui, eux aussi sont morts.

Bond se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Il croisa les jambes juste sur le genou et saisit la cheville ; une prise de joueur de golf.

— J'aimerais beaucoup, continua-t-il, que vous cessiez de parler en style western. Il y a, par exemple, sept cents millions de Chinois qui n'ont certainement jamais entendu parler ni de vous ni de moi. Vous devez être une grenouille vivant dans un très petit étang.

Scaramanga ne releva pas la raillerie.

— Ouais, dit-il d'un air songeur. Je suppose qu'on peut considérer les Caraïbes comme un petit étang. Mais on peut tout de même y faire son beurre et y établir sa réputation. Par ici, on m'appelle : « l'homme au pistolet d'or ».

— C'est un outil pratique pour résoudre les problèmes de terrains. Nous saurions sûrement utiliser vos talents à Frome.

— Vous avez des ennuis là-bas ? demanda Scaramanga d'un air ennuyé.

— Trop d'incendies dans les plantations.

— Ça se rapporte à ça, votre boulot ?

— En quelque sorte, oui. Ma société s'occupe, entre autres, d'enquêtes pour les compagnies d'assurances.

— Un travail de détective. Je suis déjà tombé sur des types dans votre genre. Je ne m'étais pas trompé en disant que vous sentiez le flic.

Scaramanga prit l'air satisfait de celui qui ne s'était pas trompé.

— Vous êtes arrivé à quelque chose ? demanda-t-il.

— J'ai ramassé quelques Rastafari. J'aurais voulu les balancer, mais ils sont allés pleurer dans le giron de leur syndicat, en disant qu'ils étaient victimes d'une discrimination à cause de leur religion, et nous avons dû arrêter les frais. C'est la raison pour laquelle nous pourrions utiliser là-bas un bon

« nettoyeur ». Je crois que c'est un autre nom par lequel on définit votre métier, ajouta-t-il avec douceur.

Pour la deuxième fois, Scaramanga ne releva pas la raillerie.

— Vous êtes armé, demanda-t-il.

— Naturellement. On ne va pas à la chasse aux Rastas sans revolver.

— Quelle marque ?

— Walther PPK 7,65 mm.

— Oui, c'est un bon garde du corps.

Scaramanga se tourna vers le comptoir.

— Hé ! iceberg ! Apporte-nous deux Red Stripe, si tu es de nouveau disposée au commerce.

Il refit face à Bond et fixa sur lui un regard dur.

— Quel est votre prochain travail ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. Je dois contacter Londres, pour savoir s'ils ont d'autres problèmes à régler dans la région. Mais je ne suis pas pressé. Je travaille pour eux plus ou moins comme indépendant. Pourquoi ? Vous avez quelque chose à me proposer ?

Le tueur ne bougea pas, tandis que Tiffy sortait de derrière son comptoir. Elle vint à la table et déposa devant Bond le mince plateau avec les bouteilles et les verres, sans accorder un regard à Scaramanga. Ce dernier éclata de rire. Il tira d'une poche intérieure, un porte-billets en croco, y prit un billet de cent dollars et le jeta sur la table.

— Sans rancune, iceberg. Tu serais la plus charmante des filles si tu ne serrais pas toujours les cuisses. Voilà de quoi t'acheter d'autres oiseaux. J'aime être entouré de gens souriants.

Tiffy ramassa le billet de banque.

— Merci, monsieur. Vous seriez étonné d'apprendre à quoi je vais dépenser cet argent.

Elle le gratifia d'un long regard dur et tourna les talons. Scaramanga haussa les épaules. Il s'empara d'une bouteille et d'un verre, et les deux hommes se servirent et burent. Scaramanga prit un étui à cigares de prix, y choisit un cigarillo aussi fin qu'un crayon et l'alluma avec une allumette. Il laissa s'échapper de ses lèvres un mince filet de fumée et l'inhala par

les narines. Il répéta la même opération plusieurs fois avec la même bouffée de fumée. Pendant tout le temps, il ne cessait de regarder Bond par-dessus la table, semblant mentalement peser le pour et le contre à quelque propos.

— Ça vous plairait, de gagner un sac… mille dollars ? dit-il finalement.

— C'est possible, dit Bond qui fit une pause et ajouta. C'est même probable.

Mais il pensait en réalité : « Avec plaisir, mon vieux, si cela me permet de rester en ta compagnie ».

Scaramanga fuma encore un instant en silence. Une voiture s'arrêta devant la maison, et deux hommes riant aux éclats gravirent rapidement les marches. Lorsqu'ils eurent passé le rideau de perles, les deux ouvriers jamaïquains cessèrent de rire et se dirigèrent vers le comptoir où ils murmurèrent quelque chose à Tiffy. Ils déposèrent tous deux un billet d'une livre devant elle et, faisant un grand détour pour éviter les hommes blancs, disparurent derrière le rideau de perles au fond de la salle. Ils recommencèrent à rire au moment où Bond les entendit monter l'escalier.

Scaramanga n'avait pas quitté des yeux Bond. Il parla d'une voix basse :

— J'ai un ennui concernant mes associés dans l'affaire d'aménagement du Négril. A l'extrémité du domaine. Un endroit appelé Bloody Bay. Vous connaissez ?

— J'ai vu ça sur la carte. Ce n'est pas loin de Green Island Harbour, je crois.

— Exact. J'ai quelques actions dans cette affaire. Nous avons donc commencé la construction d'un hôtel. Le premier étage, ainsi que les salons, le restaurant, etc., sont terminés. C'est alors que l'afflux de touristes a diminué, car les Américains, qui sont en majorité, ont peur de s'aventurer aussi près de Cuba. Les banques se sont évidemment trouvées en difficulté, et l'argent s'est mis à manquer. Vous me suivez ?

— Et vous avez sur les bras un mastodonte improductif ?

— Exact. Je suis donc arrivé ici, il y a quelques jours, et je me suis installé au Thunder quelque chose, où j'attends l'arrivée d'une demi-douzaine d'actionnaires pour discuter de la

question. Nous ferons un tour d'horizon et cogiterons, pour décider de ce qu'il convient de faire. Bon ! Maintenant, je veux que ces types se payent du bon temps et j'ai donc fait venir un bon petit orchestre de Kingston, des chanteurs de calypso, de limbo, des filles en quantité et tout le bazar. Il y a aussi moyen de nager, et l'attraction numéro un de l'endroit est un petit chemin de fer, qui était utilisé pour le transport de la canne à sucre. Il va jusqu'à Green Island Harbour, où j'ai un Chriscraft de quarante pieds du type *Vagabond*, épatant pour la pêche en haute mer. Ce sera une distraction de plus. Vous saisissez ? Il s'agit que les gars s'amusent.

— Et dans leur enthousiasme délirant, ils vous rachèteront vos parts ?

Scaramanga fronça les sourcils avec colère.

— Je ne vous paye pas un sac pour vous mettre dans la tête des idées fausses, ni même pour vous faire des idées sur quoi que ce soit dans cette affaire.

— Pourquoi, alors ?

Scaramanga fuma encore en silence quelques instants, en aspirant toujours par les narines la fumée qu'il laissait échapper par la bouche. Cela semblait le calmer. Les rides qui plissaient son front disparurent.

— Certains de ces hommes sont des durs. Le fait que nous sommes tous des actionnaires ne veut évidemment pas dire que nous sommes également des amis. Vu ? En ce qui me concerne, je voudrais faire des réunions à deux ou à trois, tâter le terrain de différents côtés. Il se peut que certains évincés à telle ou telle réunion, se mettent à faire les malins, pour essayer de savoir ce qui s'y passe. Je me suis donc dit que pour assurer la sécurité et la tranquillité de ces réunions, vous pourriez jouer le rôle du garde, vous assurer qu'il n'y a pas de micros cachés dans la salle avant une de ces petites conférences, et ensuite empêcher les autres de venir tourner autour de la salle. Quand je désire être en privé, je le suis. Vous n'avez pas besoin d'un dessin ?

Bond ne put s'empêcher de rire.

— Si je comprends bien, vous voulez m'engager comme garde du corps privé. C'est bien ça ?

Un pli barra à nouveau le front du tueur.

— Et qu'est-ce que cela a de si drôle ?... C'est du bon argent, non ? Trois ou quatre jours à passer dans un luxueux hôtel comme le *Thunderbird*, et mille dollars à la sortie ? Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans.

Scaramanga écrasa son mégot sous la table. Une gerbe d'étincelles retomba sur le sol. Il les y laissa.

Bond se gratta la nuque, comme s'il réfléchissait. Ce qu'il faisait d'ailleurs furieusement. Il savait qu'il n'avait entendu qu'une partie de l'histoire. Il savait aussi qu'il était pour le moins bizarre qu'un homme comme Scaramanga louât les services d'un garde du corps dont il ignorait jusqu'à l'existence une heure plus tôt. Le rôle pouvait se concevoir, mais c'était tout juste. Il était logique que Scaramanga ne tînt pas particulièrement à engager un indigène, du genre ex-policier peut-être, même si un tel homme pouvait se trouver dans la région. Scaramanga pourrait avoir des amis dans l'hôtellerie, qui ne manqueraient pas de s'intéresser au côté spéculatif du futur aménagement du Négril. Pour Bond, l'élément positif, dans toute cette affaire, c'est qu'il aurait en quelque sorte déjà percé la garde Scaramanga. Mais était-ce bien sûr ? Il y avait aussi une odeur de traquenard qui flottait autour de cette offre. Mais, en supposant que, par suite d'une malchance quelconque, Bond eût été vendu, il lui était malgré tout impossible de définir quelle était la nature du piège. Il était clair en tout cas, qu'il devait jouer le jeu. Même s'il n'y avait qu'une chance sur un million.

Bond alluma une cigarette.

— Je ne riais qu'à la pensée qu'un homme de votre trempe a besoin d'être protégé. Mais tout cela semble très plaisant. Je suis d'accord pour vous accompagner. Quand dois-je prendre mon service ? J'ai une voiture qui est garée au bout de la rue.

Scaramanga jeta un coup d'œil à une petite montre en or, au bracelet bicolore.

— Six heures trente-deux. Ma voiture est dehors, dit-il en se levant. Allons-y. Mais n'oubliez surtout pas une chose, monsieur « qui que vous soyez ». Je me mets vite en colère. Vu ?

— J'ai bien vu à quel point ces deux oiseaux inoffensifs vous ont ennuyé, dit Bond d'un air désinvolte, en se levant. Je ne vois pas pour quelle raison l'un de nous deux devrait se fâcher.

— Dans ce cas, okay, fit Scaramanga d'un ton indifférent.

Il alla au fond de la salle, ramassa sa valise, d'aspect neuf, mais bon marché, se dirigea vers la sortie et passa à travers le rideau de perles pour descendre l'escalier extérieur. Bond alla rapidement au comptoir.

— Au revoir, Tiffy. J'espère que nous nous reverrons un jour. Si quelqu'un me demandait, dites que je suis au *Thunderbird Hotel*, à Bloody Bay.

Tiffy tendit une main timide et toucha la manche de Bond.

— Soyez prudent là-bas, monsieur Mark. Il y a de l'argent de gangster, dans cet hôtel. Prenez bien garde à vous.

Elle fit un signe de tête en direction de la sortie et ajouta :

— C'est le plus sale type que j'aie jamais rencontré. Elle se pencha en avant et murmura. Il y a pour mille livres de *ganja* dans cette valise. C'est un Rasta qui est venu la déposer pour lui ce matin, et je suis allée la sentir.

Elle se rejeta rapidement en arrière.

— Merci, Tiffy. Arrangez-vous pour que Mère Edna lui jette un mauvais sort de derrière les fagots. J'espère que je pourrai un jour vous dire pourquoi. Au revoir.

Il sortit rapidement dans la rue, où attendait une Thunderbird décapotable rouge, dont le moteur ronronnait comme celui d'un bateau de prix. Le chauffeur, tiré à quatre épingles et coiffé d'un képi, était Jamaïquain. Un petit drapeau rouge, sur lequel on lisait en lettres dorées : « Thunderbird Hotel », flottait à l'antenne. Scaramanga était assis à côté du chauffeur.

— Montez derrière, dit-il avec impatience. Nous vous déposerons près de votre voiture et vous n'aurez qu'à nous suivre. La route est assez bonne, à quelque distance d'ici.

James Bond s'installa derrière Scaramanga et se demanda s'il ne ferait pas bien de tuer l'homme tout de suite, en lui logeant une balle dans la nuque, suivant la méthode de la Gestapo ou du K.G.B. Il se retint pour différentes raisons, au premier rang desquelles se glissait une pointe de curiosité, avec

une répugnance innée à tuer de sang-froid. Mais il y avait aussi le sentiment que ce n'était pas le moment idéal, et qu'il aurait fallu en outre tuer le chauffeur. Tout cela, combiné au fait que la nuit était douce et que l'appareil à disques jouait à présent un de ses airs favoris : *After you've gone*, à l'unisson avec le chant des cigales, lui disait : NON. Mais au moment même où la voiture filait par Love Lane, en direction de la mer argentée, James Bond se dit que non seulement il désobéissait aux ordres, mais que de plus il était un fichu idiot.

7

UNE PROPRIETE DE REVE

Lorsqu'il arrive en pleine nuit dans un endroit inconnu, situé de surcroît dans un pays étranger, ou dans une maison ou un hôtel étrange, l'homme dont l'attention est en éveil est assailli par des sensations confuses, comme le commun des touristes.

James Bond connaissait plus ou moins la géographie de la Jamaïque. Il savait que, tout le long de la route, la mer s'était toujours trouvée non loin de lui, sur sa gauche lorsqu'il suivit les deux feux rouges de la voiture de tête entre de hautes grilles de fer forgé sur une route montante, bordée de jeunes palmiers royaux, il se rendit compte que le roulement des vagues sur une plage s'était encore rapproché. Lors de la progression à l'intérieur de la propriété, il avait deviné que les champs de cannes à sucre devaient s'étendre jusqu'au pied même du haut mur d'enceinte. Il y avait également une odeur de marais de mangliers, venant de derrière les hautes collines dont il avait occasionnellement aperçu la silhouette, se découpant à droite, sous une lune du premier quartier. Mais, à part cela, il n'avait pas la moindre idée de l'endroit exact où il se trouvait et de quelle sorte d'habitation il s'approchait à présent, et cette sensation lui était particulièrement désagréable.

L'article premier du code du bon agent secret était de bien connaître la géographie des lieux, ses moyens d'accès et de sortie et de s'assurer un moyen de communiquer avec le monde extérieur. Bond avait la sensation inconfortable que, depuis une heure, il se mouvait dans un tunnel et que son seul contact avait été celui qu'il avait eu avec une tenancière de bordel, situé à quelque quarante kilomètres de là. La situation n'était pas rassurante.

A quelque huit cents mètres plus haut, quelqu'un avait dû apercevoir la lumière des phares de la voiture de tête et pousser un interrupteur, car il y eut brusquement une brillante illumination entre les arbres, et un hôtel apparut, dans la lumière qui éclairait le dernier tronçon du parcours. Cet éclairage théâtral était savamment étudié pour laisser dans l'ombre les parties encore inachevées de la construction. Un vaste portique rose pâle aux colonnades blanches donnait un air aristocratique à la façade, et lorsque Bond s'arrêta devant l'entrée, derrière l'autre voiture, il aperçut par les hautes fenêtres Régence, un dallage de marbre blanc et noir, brillant sous le feu des lustres. Un portier et son équipe de Jamaïquains, vêtus de vestes rouges et de bas noirs, descendit rapidement les escaliers et, après avoir salué Scaramanga avec beaucoup de déférence, s'empara des bagages des deux hommes. Toute la troupe entra dans le hall de réception, où Bond s'inscrivit sous le nom de Mark Hazard et donna l'adresse de World Consortium, Kensington.

Scaramanga qui s'était entretenu avec un homme qui semblait être le directeur, un jeune Américain au visage et à la mise soignés, se tourna vers Bond.

— Vous avez la chambre 24, dans l'aile ouest. Je suis près de chez vous, au n°20. Commandez tout ce qui vous plaira. Je vous verrai demain matin vers dix heures. Les types arriveront de Kingston vers midi. D'accord ?

Les yeux froids, au milieu du visage maigre, se souciaient fort peu qu'il fût d'accord ou non. Bond répondit par l'affirmative. Suivant un groom qui portait sa valise, il traversa le hall, en prenant soin de ne pas tomber sur le sol glissant. Ils passèrent ensuite sous une voûte, pour emprunter un long couloir aux murs blancs et dont le sol était couvert d'un épais tapis bleu. Cela sentait la peinture fraîche et le cèdre de la Jamaïque. Les portes numérotées et l'éclairage étaient de bon goût. La chambre de Bond se trouvait presque la dernière sur la gauche et le n°20 lui faisait face. Le groom ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Bond. Une bouffée d'air conditionné le frappa au visage. La chambre était agréable, moderne, avec un lit pour deux personnes et une salle de bains grise et blanche.

Lorsqu'il fut seul, Bond mit à zéro le thermostat du conditionnement d'air, écarta ensuite les rideaux et ouvrit les deux grandes fenêtres pour laisser pénétrer de l'air véritable. Dehors, on entendait faiblement le bruit des vagues roulant sur une plage invisible, et le clair de lune jetait sur les pelouses bien tondues les ombres des palmiers. A sa gauche, l'agent secret aperçut les lumières jaunes de l'entrée, qui éclairaient un sentier recouvert de gravier. On mettait en marche la voiture de Bond et on l'éloignait, sans doute vers un parking qui devait se trouver derrière l'hôtel, car il ne fallait pas déparer la vue de la façade. Notre homme se détourna de la fenêtre et inspecta minutieusement la chambre. Les seuls objets douteux étaient un grand tableau qui pendait au mur au-dessus du lit et le téléphone. Le tableau, représentant un marché jamaïquain, avait dû être peint par un artiste local. Bond le souleva, mais le mur était vierge. Il prit un canif, retourna le téléphone, en prenant bien soin de maintenir le récepteur sur son support, et se mit calmement à dévisser la plaque se trouvant au-dessous de l'appareil. Il eut un sourire satisfait. Il y avait un petit micro fixe à l'intérieur de la plaque et relié au câble principal. Il remit la plaque en place avec le même soin et reposa doucement l'appareil sur la table de nuit. Il connaissait ce gadget. L'appareil enregistreur devait fonctionner sur transistors et être assez puissant pour capter une conversation menée sur un ton normal, n'importe où dans la chambre. Il eut brusquement envie de dire ses prières avant de se mettre au lit. Ce serait un excellent prologue à l'intention du département central de l'enregistrement.

James Bond défit sa valise et appela le Service des Chambres. Une voix jamaïquaine lui répondit. Bond commanda une bouteille de bourbon Walker de luxe, de la glace et trois verres, et, pour neuf heures, des œufs Bénédict.

— A vot' service, monsieur, dit la voix.

Bond se déshabilla, plaça son pistolet et sa gaine sous un oreiller et sonna le valet de chambre, pour lui donner son costume afin de le faire repasser. Le temps de prendre une douche chaude suivie d'une autre glacée, d'enfiler un pantalon de coton et on vint lui apporter le bourbon.

James Bond mit quelques cubes de glace dans le verre, y versa trois doigts de bourbon et fit tourner l'alcool autour de la glace, pour le rafraîchir tout en faisant fondre la glace. Il tira un fauteuil jusque devant la fenêtre, plaça à côté une table basse et prit dans sa valise le livre de Jack Kennedy *Profiles in Courage*. Il l'ouvrit au chapitre « Edmund G. Ross » (Je regardais ma tombe ouverte), alla s'asseoir et savoura l'air embaumé par un mélange d'odeur de mer et d'arbres, qui caressait sa poitrine nue. Il vida le verre de bourbon, en deux longues gorgées, et sentit la morsure agréable de l'alcool au fond de la gorge et de l'estomac. Il se servit un nouveau verre, en y mettant toutefois plus de glace, pour rendre la boisson plus légère et s'adossa confortablement au dossier du siège en pensant à Scaramanga.

Que pouvait bien faire celui-ci en ce moment ? Téléphoner à La Havane ou aux Etats-Unis ? Organiser la journée du lendemain ? Il serait intéressant de faire la connaissance de ces actionnaires effarouchés. Bond ne pouvait se les imaginer que comme une bande d'escrocs, du genre de ceux qui étaient propriétaires d'hôtels et de casinos à La Havane du temps de Batista, ou de ceux qui détenaient la majorité des actions à Las Vegas. Mais quels fonds Scaramanga représentait-il ? Il y avait tant d'argent qui circulait dans les Caraïbes, qu'il pouvait être le délégué de n'importe quel syndicat ou du quelconque dictateur d'une république de bananes, située dans les îles ou sur le continent. Quant à l'homme lui-même… Il avait fichtrement bien tiré, pour tuer ces deux oiseaux par la fenêtre du 3 1/2 ! Par quel bout Bond allait-il le prendre ? Mû par une impulsion subite, Bond alla jusqu'au lit et prit sous l'oreiller le Walther PPK. Il en retira le chargeur et éjecta sur le lit la balle qui se trouvait dans la culasse. Il vérifia le ressort du chargeur, ainsi que le bon fonctionnement de la culasse et fit semblant de tirer rapidement sur différents objets se trouvant dans la chambre. Il constata qu'il visait environ un centimètre trop haut. Mais cela provenait sans doute du fait que l'arme était plus légère sans le chargeur. Il remit ce dernier en place et fit un nouvel essai. Oui, c'était mieux. Il replaça une balle dans la culasse, mit le cran de sûreté et glissa de nouveau le pistolet sous l'oreiller. Il reprit

place dans le fauteuil, but une gorgée, prit le livre et oublia ses ennuis en se plongeant dans la lecture des hauts faits.

On lui apporta ses œufs et il les trouva excellents. La sauce mousseline aurait tout aussi bien pu être préparée chez Maxim's. Bond fit desservir, se versa un dernier verre de bourbon et se prépara à se mettre au lit. Scaramanga devait certainement avoir un passe-partout. Dès le lendemain, Bond se taillerait un coin de bois pour bloquer la porte. Pour cette nuit, il posa sa valise debout devant la porte et y posa les trois verres. C'était un piège un peu simpliste, mais le dispositif ne manquerait pas de lui donner l'éveil. Il se déshabilla, se coucha et s'endormit aussitôt.

Il fut réveillé par un cauchemar, vers deux heures du matin. Il transpirait abondamment. Il défendait un fort. Il y avait d'autres défenseurs avec lui, mais ils se contentaient d'errer sans but en ne lui apportant aucune aide et, lorsque Bond tentait de les rallier, ils ne semblaient pas l'entendre. Au-dehors, dans la plaine, Scaramanga était assis à califourchon sur une chaise retournée, le dossier vers l'avant, à côté d'un énorme canon en or. De temps à autre, il en allumait la mèche du bout de son long cigare et il se produisait un éclair silencieux. Un boulet noir, aussi gros qu'un ballon de football, s'élevait dans les airs et venait s'écraser dans le fort avec un bruit de tonnerre, en faisant tout trembler autour de lui. Pour toute arme, Bond n'avait qu'un arc et il était même incapable de s'en servir, car, chaque fois qu'il essayait de glisser la corde de l'arc dans la rainure de la flèche, cette dernière lui glissait des mains et tombait sur le sol. Il pestait contre sa maladresse. Un des gros boulets de canon n'allait pas manquer de s'écraser d'un moment à l'autre sur la petite plate-forme où il se trouvait. Là-bas, dans la plaine, Scaramanga tendit son cigare vers la mèche. La boule noire fila dans les airs. Elle se dirigeait droit sur Bond. Elle tomba juste devant lui et roula très lentement dans sa direction, en devenant de plus en plus grosse, tandis que de la fumée et des étincelles s'échappaient d'une petite mèche. Bond leva un bras pour se protéger. Le bras s'écrasa douloureusement sur la table de nuit et Bond se réveilla.

Il se leva, prit une douche froide et but un verre d'eau. Lorsqu'il se recoucha, il avait déjà oublié son cauchemar. Il se rendormit rapidement, d'un sommeil sans le moindre rêve, jusqu'à sept heures et demie. Il enfila un slip de bain, retira la barrière qu'il avait édifiée devant sa porte et sortit dans le couloir. A sa gauche, une porte s'ouvrait sur le jardin et laissait filtrer les rayons du soleil. Il sortit et marcha en direction de la plage sur l'herbe couverte de rosée. Entendant brusquement vers la droite un bruit sourd qui l'intrigua, il se dirigea vers l'endroit d'où provenait le bruit. Scaramanga, en tenue de bain, faisait des exercices sur un trampoline, tandis qu'un jeune Noir se tenait à proximité, une robe de chambre dorée sur le bras. Le corps de Scaramanga, couvert de sueur, brillait sous le soleil, tandis qu'il rebondissait sur la toile tendue et retombait, tantôt sur les genoux, tantôt sur les fesses, parfois même sur la tête. C'était un exercice de gymnastique assez impressionnant. Le troisième tétin, bien visible au-dessus du cœur, était la cible rêvée. Bond se dirigea pensivement vers la bande de sable blanc bordée de palmiers. Il plongea dans la mer et, prenant exemple sur le tueur, nagea deux fois plus loin qu'il n'en avait eu l'intention au départ.

James Bond prit un petit déjeuner rapide et frugal dans sa chambre, enfila à contrecœur, à cause de la chaleur, son complet bleu foncé, s'arma et sortit pour se promener dans la propriété. Il eut rapidement une idée de la station. La nuit et la façade illuminée avaient caché une construction à demi terminée. L'aile est, située de l'autre côté du couloir, n'était encore que plâtre et lattis. Le bloc principal de l'hôtel, comprenant le restaurant, le night-club et les salons, formant l'extrémité de l'immeuble en forme de T, n'étaient en sorte qu'un décor de théâtre hâtivement planté pour une générale et comprenant le mobilier essentiel : tapis, éclairage, meubles divers, mais sentant la peinture fraîche et le bois nouvellement raboté. Il y avait environ une cinquantaine d'hommes et de femmes au travail : ils pendaient des rideaux, nettoyaient des tapis à l'aspirateur, plaçaient l'électricité, mais aucun d'entre eux ne s'occupait du matériel de construction, tel que bétonnières, foreuses, coffrages pour couler le béton armé, qui

se trouvaient derrière l'hôtel, comme des jouets abandonnés par un géant. A première vue, il semblait qu'il faudrait encore une année de travail et cinq millions de dollars pour réaliser ce qui avait été prévu par le plan. Bond comprit quel était le souci de Scaramanga. Certains associés ne manqueraient pas de se plaindre de cet état de chose. D'autres voudraient se retirer de l'affaire. D'autres enfin seraient prêts à acheter des parts à bas prix, en vue d'obtenir un dégrèvement fiscal qui leur profiterait dans d'autres entreprises plus rémunératrices. Il était préférable d'investir un capital et de profiter des larges concessions fiscales accordées par la Jamaïque, plutôt que de verser cet argent dans l'escarcelle d'Oncle Sam, d'Oncle Fidel, d'Oncle Trujillo ou d'Oncle Leoni du Venezuela. Le travail de Scaramanga consisterait donc à endormir ses invités, en les noyant dans les plaisirs, et à les renvoyer, la tête brumeuse, auprès de leurs syndicats respectifs. Ce plan avait-il quelque chance de réussir ? Bond connaissait ce genre de personnages et en doutait. Ils iraient peut-être se coucher ivre mort, en compagnie d'une ravissante fille de couleur, mais seraient dessoûlés le lendemain matin ; sans quoi on ne leur confierait pas la représentation d'intérêts aussi importants, et ils ne seraient pas délégués en ces lieux avec leurs discrets porte-documents. Bond s'enfonça plus profondément dans la propriété. Il tenait à repérer l'endroit où l'on avait garé sa voiture. Il la trouva dans un coin désert, derrière l'aile ouest. Elle risquait d'être exposée au soleil pendant une grande partie de la journée, aussi, alla-t-il la placer à l'ombre d'un grand arbre. Il vérifia le niveau d'essence et empocha la clef de contact. On ne se montrait jamais assez prudent. De ce côté, l'odeur des marais était très forte. Il décida de pousser plus loin, tant qu'il faisait encore relativement frais. Il arriva bientôt au bout du domaine. De l'autre côté, ce n'était que désolation, un vaste espace marécageux dans lequel serpentaient de petits cours d'eau dont on avait asséché une partie pour construire l'hôtel. Des hérons à aigrettes, des hérons roses, y pataugeaient paresseusement, et on entendait d'étranges bruits d'insectes ainsi que les appels des grenouilles. Sur ce qui constituait vraisemblablement la limite de la propriété, coulait en direction de la mer, un cours d'eau

sinueux, plus important que les autres, et dont les rives boueuses étaient percées de trous, par les crabes des sables et par les rats d'eau. Au moment où Bond s'approcha, il y eut un bruit de plongeon dans l'eau, et un alligator, ayant approximativement la taille d'un homme, émergea un instant pour replonger aussitôt. Bond sourit. Pas de doute ! Si l'hôtel voyait officiellement le jour, cette vaste plaine marécageuse jouerait un rôle actif. On attirerait des pêcheurs indiens Arawak. Avec leurs embarcations, rendues plus confortables, on aménagerait un ponton, sur lequel les clients pourraient partir à la découverte de « la jungle tropicale », pour un supplément de dix dollars.

Bond jeta un coup d'œil à sa montre. Il revint sur ses pas. A gauche, se trouvaient les cuisines, la buanderie, les logements du personnel et tout ce que compte habituellement la face arrière d'un grand hôtel ; ces communs n'étaient pas encore masqués par les jeunes lauriers-roses et par les crotons, fraîchement plantés à cet effet. Il entendit un air de calypso venant de cette direction et se dit que c'était sûrement les musiciens de Kingston qui répétaient. Bond fit le tour du bâtiment et prit le couloir principal. Scaramanga, au comptoir de la réception, parlait au directeur. En entendant les pas de Bond, qui retentissaient sur le sol de marbre, il se retourna et lui adressa un bref salut. Il portait le même costume que la veille et sa cravate blanche s'harmonisait parfaitement avec l'élégance du hall.

— Eh bien, c'est parfait ! dit-il au directeur. Puis, se tournant vers Bond. Allons jeter un coup d'œil sur la salle de réunion.

Bond le suivit à travers le restaurant. Ils passèrent une porte à droite, qui donnait dans un couloir dont les murs n'étaient qu'une immense vitrine abritant les verres et la vaisselle du buffet. Une autre porte s'ouvrait sur une pièce qui deviendrait peut-être un jour une salle de lecture ou de jeux, mais qui n'était encore meublée que d'une table ronde, placée au centre d'un tapis lie-de-vin, de sept petits fauteuils de cuir, devant lesquels étaient disposés autant de blocs-notes et de crayons. Il y avait sur la table un téléphone blanc, devant un fauteuil qui faisait

face à la porte et qui était vraisemblablement réservé à Scaramanga.

Bond fit le tour de la pièce, examina les fenêtres, les tentures, ainsi que les appliques qui supportaient les lampes.

— On pourrait facilement cacher un micro derrière ces appliques, dit-il. Il y a aussi le téléphone. Vous voulez que je l'examine ?

Scaramanga jeta sur Bond un regard froid.

— Inutile, dit-il. Il y a des micros. C'est moi qui les ai fait placer. Je dois garder une trace de ce qui aura été dit.

— Très bien. Où dois-je me tenir ?

— Dehors, à proximité de la porte. Vous prendrez un siège et vous pourrez vous occuper en lisant un magazine. Il y aura une assemblée générale cet après-midi vers quatre heures. Demain, il y aura peut-être une ou deux réunions restreintes, voire privées, entre un des types et moi. Je désire n'être dérangé sous aucun prétexte. Vu ?

— Ça me paraît simple. Mais ne serait-il pas temps que vous me communiquiez l'identité de vos invités, que vous me disiez plus ou moins qui ils représentent, et que vous m'indiquiez ceux qui risquent de faire des histoires ?

— Asseyez-vous et prenez de quoi écrire, dit Scaramanga en arpentant la pièce de long en large. Il y a d'abord, M. Hendriks, un Hollandais. Il représente les fonds européens, en majorité suisses. Vous n'avez pas besoin de vous en faire à son sujet, ce n'est pas le type à chercher la bagarre. Ensuite, il y a Sam Binion, de Detroit.

— Le Purple Gang ?

Scaramanga arrêta ses allées et venues et eut un regard dur.

— Tous nos invités sont des types respectables, monsieur Ha… quelque chose.

— M. Hazard. C'est mon nom.

— D'accord pour Hazard. Tous des types respectables, c'est bien compris ?… N'allez surtout pas vous mettre en tête que vous allez assister à une réunion de truands. Tous ces hommes sont de gros brasseurs d'affaires. Vu ?… Prenons Sam Binion, par exemple. Il a pignon sur rue. Il représente vingt millions de dollars. Vous voyez ce que je veux dire ?… Il y a également Leroy

Gengerella, de Miami. Il est à la tête des *Gengerella Enterprises*. C'est un caïd du monde du spectacle. Il se peut qu'il montre les dents. Dans son métier, on a l'habitude des bénéfices rapides, de même que des retournements de veste tout aussi rapides. Nous aurons aussi Ruby Rotkopf, l'homme des hôtels de Las Vegas. On peut s'attendre que ce soit lui qui pose les questions les plus embarrassantes, parce qu'il a l'expérience de ce genre d'entreprises. Hal Garfinkel, de Chicago, est un représentant dans mon genre. Il est délégué du syndicat des routiers. Nous ne devrions pas avoir d'ennuis avec lui. Ces syndicats ont tant de fric qu'ils ne savent plus quoi en faire. Ça nous en donne six. Pour finir, il y a encore Louie Paradise, de Phœnix, Arizona. Le propriétaire des machines à sous Paradise ; le type le plus important dans les machines pour manchots. Il a aussi des intérêts dans divers casinos. Je ne sais pas comment il va se comporter. C'est tout.

— Et vous, quels fonds représentez-vous, monsieur Scaramanga ?

— Les fonds des Caraïbes.

— Castro ou Batista ?

Le pli barra de nouveau le front du tueur, tandis que la main droite se fermait.

— Je vous ai dit de ne pas m'irriter. Alors ne mettez pas votre nez dans mes affaires, si vous tenez à ce qu'il ne vous arrive rien. Et tenez-le-vous pour dit.

Comme s'il ne pouvait pas se contenir plus longtemps, le grand escogriffe tourna les talons et sortit en coup de vent. James Bond sourit. Il revint à la liste qu'il avait devant lui. Une forte odeur de gangstérisme de haute volée s'élevait de la feuille de papier. Le personnage qui l'intéressait cependant le plus était ce M. Hendriks, qui représentait les fonds européens. Si c'était là son vrai nom, il devait être Hollandais, en effet ; James Bond se dit qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il ne le fût pas. Il arracha trois feuilles de papier marquées par le crayon et sortit. Un gros homme s'approchait du comptoir de la réception. Il transpirait abondamment dans son costume hors saison. Il aurait à la fois pu être diamantaire anversois, dentiste allemand ou directeur de banque suisse. Le visage pâle aux joues carrées

était des plus anonymes. L'inconnu déposa un lourd porte-documents sur le comptoir et dit, avec un fort accent d'Europe centrale :

— Je suis M. Hendriks. Je crois que vous avez une chambre réservée pour moi, n'est-ce pas ?

8

LE TOUR DES BANQUETTES

Les voitures commencèrent à arriver. Scaramanga se tenait bien en évidence devant l'entrée. Un sourire prudent apparaissait et disparaissait au fur et à mesure qu'il accueillait les nouveaux arrivants. Il n'y eut aucune poignée de main. On saluait l'hôte en disant simplement :

— « Pistol », ou, « M. Scaramanga ». A l'exception de M. Hendriks, qui ne dit rien.

Bond se tenait à portée de voix près de la réception, pour reconnaître chaque personnage quand il déclinait son identité. Leur apparence extérieure était à peu près la même. Visages sombres, rasés de près ; environ 1,70 mètre ; le regard dur, par-dessus une bouche, ébauchant un mince sourire et parlant d'un ton sec au directeur. Ils tenaient tous fermement leurs porte-documents, lorsque les grooms tentaient de s'en emparer pour les emporter avec les autres bagages. Ils se dispersèrent vers leurs chambres, situées dans l'aile est. Bond sortit sa liste et ajouta quelques précisions devant chaque nom, sauf en regard de celui d'Hendriks, qui était déjà parfaitement défini dans son esprit. Gengerella devint : « Origine italienne, esprit étroit et mesquin, bouche pincée ». Rotkopf : « Gros cou, complètement chauve. Juif ». Binion : « Grandes oreilles, cicatrice au bas de la joue gauche. Mou ». Garfinkel : « Le plus dur de tous. Mauvaises dents, revolver sous l'aisselle droite ». Et finalement, Paradise : « Type du comédien, prétentieux, faux sourire, bague de diamants ».

Scaramanga s'approcha.

— Qu'est-ce que vous écrivez là ?

— Quelques notes, pour mieux me souvenir d'eux.

— Montrez, dit Scaramanga en tendant la main.

Bond lui donna la liste.

Scaramanga la parcourut des yeux et la rendit.

— Ça peut aller. Mais il était inutile de noter le seul revolver que vous avez remarqué. Ils sont tous accompagnés de leurs gardes du corps. Sauf Hendriks, je pense. Ces types sont assez nerveux quand ils se déplacent.

— A cause de qui ou de quoi ?

— Des indigènes, peut-être, dit Scaramanga en haussant les épaules.

— Les derniers à s'être souciés des indigènes furent les habits-rouges, il y a plus de cent cinquante ans.

— Quelle importance cela a-t-il ? Je vous verrai vers onze heures. Je vous présenterai comme mon assistant personnel.

— Très bien.

Les sourcils de Scaramanga se rapprochèrent au point de se toucher. Bond s'éloigna lentement en direction de sa chambre. Il avait l'intention de taquiner cet homme et de continuer à le piquer au vif, jusqu'à ce que la bagarre éclate. Pour l'instant, Scaramanga supporterait sans doute les flèches de Bond parce qu'il avait besoin de lui. Mais un jour viendrait où, en présence de témoins, il se sentirait blessé dans sa vanité. Alors il dégainerait. Bond ne disposerait plus alors que d'une petite chance. La tactique était assez grossière, mais il n'en voyait pas d'autre qui pût être appliquée. Il constata que, pendant la matinée, sa chambre avait été fouillée par un spécialiste. Il utilisait un rasoir de sécurité Hoffritz, conçu suivant l'ancien modèle, aux larges dentelures, de Gillette. Son ami américain, Felix Leiter, lui avait un jour acheté un de ces rasoirs à New York, pour lui prouver qu'ils étaient les meilleurs, et Bond ne s'en était plus séparé. Le manche d'un rasoir de sécurité constitue une cachette raisonnablement sûre pour le petit attirail de l'espionnage, tels que les codes, le cyanure et autres pilules. Ce matin-là, Bond avait gravé un petit « Z » à l'extrémité de la partie du manche qui se dévissait, et l'avait soigneusement aligné avec le « Z » du nom du fabricant, gravé sur le manche. La petite entaille se trouvait à présent à un millimètre environ du « Z ». On n'avait touché à aucun des autres petits pièges : mouchoirs aux points marqués de façon

indélébile à certains endroits et rangés dans un ordre déterminé ; valise qui faisait un angle déterminé avec le mur du placard, pochette sortant de la poche de poitrine, au veston du costume de rechange, plis symétriques sur le tube de dentifrice Maclean. Ces objets auraient pu être touchés par un domestique méticuleux ou par un valet de chambre bien entraîné. Mais le personnel jamaïquain, malgré toute sa bonne volonté et sa gentillesse, n'était pas de taille. Non, entre neuf et dix heures, pendant que Bond faisait son tour dans la propriété et était assez éloigné de l'hôtel, sa chambre avait été soigneusement fouillée par quelqu'un qui connaissait le métier.

Bond était satisfait. Il était bon de savoir que le combat était réellement engagé. S'il avait l'occasion d'aller fouiner au n°20, il espérait faire mieux. Il prit une douche. Plus tard, tandis qu'il se brossait les cheveux, il s'examina attentivement dans le miroir. Il se sentait en grande forme, mais se souvenait du regard terne et morne que lui avait renvoyé le miroir, lorsque, pour la première fois, il s'était rasé après être entré au « Park », il revit l'expression tendue et préoccupée de son visage. Aujourd'hui, les yeux gris-bleu que lui renvoyait l'image de son visage bronzé brillaient d'excitation contenue et avaient retrouvé l'éclat des jours passés. Il adressa un sourire ironique à cet examen rigoureux, que tant de personnes font d'elles-mêmes avant une course, un concours ou un événement quelconque. Il n'avait aucune excuse. Il était prêt à prendre le départ. Le bar se trouvait derrière une porte recouverte de cuir, fixé à l'aide de clous de cuivre, et qui faisait face au couloir conduisant à la salle de conférences. C'était en quelque sorte l'imitation d'un *pub* anglais, mais avec des accessoires de luxe. Les fauteuils et les banquettes de bois étaient rembourrés par de la mousse recouverte de cuir rouge. Derrière le bar, les pots à bière étaient en argent ou en imitation, au lieu d'être en étain. Les gravures de chasse, les cors de chasse cuivrés, les mousquets et les poires à poudre pendus aux murs, auraient pu venir de la « Parker Gallery » de Londres. Sur les tables, les pots à bière étaient remplacés par des bouteilles de champagne, enfouies dans de vieux seaux à glace. Les « collègues » se tenaient autour, vêtus de ce qui semblait être un « équipement tropical » de chez les

« Brooks Brothers » et buvaient délicatement leurs coupes, tandis que « l'Hôte », accoudé au bar, faisait tourner son pistolet autour de l'index de la main droite, comme dans un mauvais western. Au moment où la porte se referma derrière Bond, dans le soupir du frein à tambour, le revolver cessa de tournoyer et resta pointé sur l'estomac de l'arrivant.

— Les gars, dit Scaramanga de son ton le plus moqueur, je vous présente mon assistant personnel, M. Mark Hazard, de Londres, Grande-Bretagne. Il est ici pour veiller à ce que tout se passe bien pendant le week-end. Venez par ici, Mark, et faites le tour des banquettes pour vous présenter à ces messieurs.

Il abaissa son arme et la glissa dans sa ceinture. Bond arbora un sourire d'assistant personnel et se dirigea vers le bar. Il eut droit à des poignées de main, peut-être parce qu'il était Anglais. Le barman en veste rouge lui demanda ce qu'il désirait boire.

— Gin et bitter lemon… Du Beefeater, répondit-il.

Il y avait quelque chose d'assez déplacé, de parler des mérites relatifs des gins, alors que les autres invités buvaient du champagne, à l'exception de M. Hendriks qui savourait un Schweppes bitter lemon. Bond circula parmi l'assistance, parla des conditions dans lesquelles s'étaient déroulés les vols, du temps aux Etats-Unis ou des beautés de la Jamaïque. Il tenait à accorder les voix avec les noms. Il se dirigea vers M. Hendriks.

— Il semble que nous soyons les deux seuls Européens présents ici. Je suppose que vous êtes Hollandais. J'ai souvent traversé votre pays, mais je n'y ai jamais séjourné. Pour le peu que j'ai pu en voir, c'est un beau pays.

Les yeux bleu pâle considérèrent Bond sans enthousiasme.

— Merrrci.

— De quelle partie de la Hollande êtes-vous ?

— La Haye.

— Vous y avez vécu longtemps ?

— De trrrès longues années.

— C'est une belle ville.

— Merrrci.

— Est-ce votre première visite à la Jamaïque ?

— Non.

— Comment trouvez-vous le pays ?

— Il est trrrès beau.

Bond faillit dire « Merrrci ». Il adressa un sourire engageant à M. Hendriks, comme pour lui dire : « Jusqu'à présent, c'est moi qui ai mené la conversation. A vous, maintenant. »

Le regard de M. Hendriks était sur un point indéterminé, par-dessus l'épaule droite de Bond. Le silence devenait embarrassant. M. Hendriks déplaça le poids de son corps d'un pied sur l'autre et rompit finalement le silence, après avoir regardé Bond d'un air pensif.

— Et vous ? Vous êtes de Londres, je crrrois ?

— Oui. Vous connaissez la ville ?

— J'y ai séjourrrné, oui.

— Où descendez-vous habituellement ?

Il y eut un moment d'hésitation chez Hendriks.

— Chez des amis.

— C'est bien facile.

— Parrrdon ?

— Je veux dire qu'il est agréable d'avoir des amis dans une ville étrangère. Les hôtels se ressemblent tous, en fin de compte.

— Je ne trouve pas. Excusez, s'il vous plaît.

M. Hendriks prit congé de Bond en lui adressant un salut de tête germanique, qui marquait sans rémission la fin de la conversation, et se dirigea vers Scaramanga, qui trônait toujours au bar, en solitaire. M. Hendriks lui dit quelque chose. Ces paroles semblèrent être comprises comme un ordre. Scaramanga se leva et suivit M. Hendriks dans un coin éloigné de la pièce. Il écouta avec déférence ce que M. Hendriks dit rapidement à voix basse. Bond se joignit aux autres invités, tout en observant attentivement les deux hommes. Il était à peu près certain qu'aucun des autres « délégués » n'aurait pu retenir Scaramanga avec autant d'autorité. Il surprit plusieurs regards fugitifs, en direction du couple isolé. Hendriks devait représenter les fonds de la Mafia, ou du K.G.B. Les cinq autres n'en savaient probablement pas plus que Bond à ce sujet, mais ils n'avaient certainement pas manqué de reconnaître l'odeur secrète de la « Machine », que M. Hendriks exsudait par tous les pores.

On annonça le déjeuner. Le maître d'hôtel jamaïquain allait et venait entre deux tables richement parées. Un carton indiquait la place de chacun. Bond découvrit qu'alors que Scaramanga présidait une des deux tables, il présidait lui-même la deuxième, entre M. Paradise et M. Rotkopf. Comme il s'y attendait, M. Paradise était le plus sociable des deux. Tandis qu'ils dégustaient le menu conventionnel, composé du cocktail de crevettes, du steak, et de la salade de fruits, que servent les hôtels américanisés, Bond se trouva engagé dans une discussion sur les chances qu'on avait de gagner à la roulette quand il y avait un ou deux zéros. La seule intervention de M. Rotkopf fut pour dire, tout en mâchant un morceau de viande et des pommes de terre frites, qu'il avait un jour essayé de jouer les trois zéros à Miami, au casino du Chat Noir, mais qu'il avait échoué dans sa tentative. M. Paradise répondit qu'il n'y avait là rien que de très normal.

— Note qu'il faut laisser les clients gagner de temps en temps, Ruby, sans quoi ils ne reviennent plus. Il est normal de les plumer, mais il faut tout de même leur laisser quelques illusions. C'est comme avec mes machines à sous. Je dis toujours à mes clients qu'ils ne doivent pas être trop exigeants. Je ne règle pas le mécanisme sur un bénéfice de 30 pour cent, je me contente de 20. As-tu jamais entendu dire que J. B. Morgan réalise un bénéfice net de 20 pour cent ? Non, n'est-ce pas ?... Alors, pourquoi essayer d'être plus malin qu'un type comme ça ?

— Il faut faire de gros bénéfices, pour faire face à un gouffre comme celui-ci, dit M. Rotkopf d'un ton amer, et en agitant la main. Si tu veux mon avis, ajouta-t-il en pointant sa fourchette, sur laquelle se trouvait un morceau de viande, tu es en train de manger le seul argent qui sortira de cette affaire.

M. Paradise se pencha par-dessus la table et dit à voix basse :

— Tu sais quelque chose ?

— Aux commanditaires que je représente, j'ai toujours dit que ce serait finalement la végétation qui envahirait de nouveau cet endroit. Ces idiots n'ont pas voulu m'écouter. Et voyez où nous en sommes, après trois ans ! La seconde hypothèque vient

presque à échéance et nous sommes toujours au premier étage. Moi, je prétends…

La conversation se poursuivit dans les sphères de la haute finance. Il n'y avait pas autant d'animation à la table voisine. Scaramanga était peu loquace. Il lui manquait manifestement un meneur de jeu. M. Hendriks, qui était assis en face de lui, se complaisait dans un silence aussi épais qu'un fromage de Gouda. Les trois autres convives émettaient de temps à autre une vérité première, à l'intention de celui qui voulait bien écouter. James Bond se demanda comment Scaramanga allait s'y prendre pour animer cette atmosphère et faire en sorte que ses invités « aient du bon temps ».

Le déjeuner terminé, l'assistance se dispersa et regagna les chambres. James Bond sortit et fit le tour par l'arrière de l'hôtel, où il trouva un bardeau, jeté sur un tas de détritus. Il faisait très chaud au soleil, mais le « vent du Docteur » soufflait de la mer. Malgré le confort et le conditionnement de l'air, il y avait quelque chose de désagréable dans cette chambre à coucher impersonnelle, grise et blanche. Bond arpenta la plage, retira sa cravate et son veston. Il alla s'asseoir à l'ombre d'un petit arbuste et observa le travail des petits crabes des sables, tout en taillant deux encoches sur le tronc de l'arbre. Il ferma ensuite les yeux et pensa à Mary Goodnight. Elle devait être en train de faire la sieste dans une villa des environs de Kingston, villa qui devait être située assez haut dans les Blue Mountains, pour la fraîcheur. Bond imaginait la jeune femme couchée sur un lit, sous une moustiquaire. A cause de la chaleur, elle devait être nue et, à travers le fin filet, on n'apercevait qu'une forme dorée. Mais quelques petites gouttes de sueur devaient perler au-dessus de sa lèvre supérieure et ses seins, le bout de ses cheveux était humide. Bond se déshabilla, souleva un coin de la moustiquaire et essaya de ne pas réveiller la dormeuse, avant que les deux corps ne fussent collés l'un contre l'autre. Mais elle se retourna, dans son sommeil, et lui dit, en lui tendant les bras :

— James…

A quelque deux cents kilomètres de la scène du rêve et à l'ombre d'un arbuste, James Bond se réveilla en sursaut. Il jeta

un coup d'œil coupable à sa montre. Trois heures trente. Il regagna sa chambre, prit une douche froide, s'assura que les deux morceaux de bois qu'il avait prélevés sur l'arbre de la plage feraient l'affaire et descendit. Dans le hall d'entrée, le directeur, au visage et à la mine soignés, sortit de derrière le comptoir.

— Euh… ! M. Hazard.

— Oui.

— Je crois que vous n'avez pas encore fait la connaissance de mon assistant, M. Travis.

— Non, je ne crois pas.

— Voudriez-vous passer un instant dans le bureau, pour que je vous le présente ?

— Plus tard, peut-être. Il y a une réunion dans quelques minutes.

L'homme à la mise soignée s'approcha d'un pas.

— Il tient beaucoup à vous voir, M… euh !… Bond ! dit-il.

Bond jura tout bas. Ça lui arrivait toujours au mauvais moment. Vous courez derrière un scarabée aux ailes dorées. Vos yeux sont fixés sur l'insecte qui grimpe le long d'un tronc d'arbre. Du coup, vous ne remarquez pas la phalène multicolore qui se trouve un peu plus haut sur le même tronc d'arbre et qui est une pièce tout aussi importante pour le collectionneur. Votre champ de vision s'est rétréci. Vous êtes trop concentré. Vous utilisez une loupe 1 x 100, grossissant exagérément votre sujet, alors que celle du calibre 1/10 vous aurait également permis de discerner ce qui l'entourait. Bond adressa à l'homme un regard de reconnaissance, comme celui qu'échangent deux escrocs, deux homosexuels ou deux agents secrets. C'était le regard des hommes liés par le secret, par le trouble commun.

— D'accord, mais faisons vite, dit-il.

L'homme à la mise soignée, passa derrière le comptoir et ouvrit une porte. Bond entra et l'homme referma la porte derrière lui. Un grand homme mince se tenait près d'un classeur. Il se retourna. Il avait un visage maigre de Texan bronzé, sous une mèche de cheveux raides et blonds indisciplinés. A la place de sa main droite, il y avait un crochet d'acier. Bond s'immobilisa. Un large sourire, comme il n'en avait plus eu depuis très longtemps, illumina son visage.

— Espèce de sacré vieux filou ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Il s'approcha de l'homme et lui donna un coup de poing sec sur le biceps du bras gauche.

Le sourire était un peu plus accentué que jadis, mais toujours aussi amical et ironique.

M. Travis s'adressa enfin à lui :

— Leiter. Je m'appelle Felix Leiter. Je suis l'expert-comptable temporaire, délégué par la Morgan Guarantee Trust auprès de l'hôtel *Thunderbird*. Nous ne faisons que vérifier votre solvabilité, monsieur Hazard. Voudriez-vous, dans votre langage châtié, me donner une preuve formelle de votre identité ?

9

LES MINUTES DE LA CONFERENCE

James Bond se sentait le cœur léger, en prenant quelques prospectus de voyage sur le comptoir.

— Salut, dit-il à M. Gengerella, qui ne lui répondit pas, et qu'il suivit dans le couloir menant à la salle de conférences.

Ils étaient les derniers arrivants. Scaramanga se tenait à côté de la porte ouverte et regardait sa montre.

— Okay, mon vieux, dit-il à Bond. Fermez cette porte dès que nous serons tous installés et ne laissez entrer personne, même si l'hôtel prend feu.

Il se tourna vers le barman, qui se tenait derrière un buffet surchargé.

— Tu peux filer, Joe. Je t'appellerai plus tard.

Puis, s'adressant à l'assistance :

— Bon ! Nous y sommes. On peut commencer.

Il entra le premier dans la salle de conférences et les six hommes le suivirent. Bond resta près de la table et nota mentalement l'ordre dans lequel ils s'asseyaient autour. Il sortit, ferma la porte qui donnait sur le couloir. Il prit ensuite une coupe à champagne, traîna une chaise et s'installa contre la porte de la salle de conférences. Il plaça la coupe aussi près que possible des gonds de la porte et tout en le tenant par le pied, colla son oreille contre la base du verre. Grâce à cet amplificateur rudimentaire, il entendit d'abord un bourdonnement de voix, qui se précisa pour devenir la voix de M. Hendriks, disant :

— ... et c'est ce que je vais vous communiquer de la part de mes supérieurs en Europe...

Il y eut un moment de silence, et Bond entendit gémir un fauteuil. En un éclair, il éloigna sa chaise de quelques centimètres, ouvrit sur ses genoux un des prospectus de voyage et porta la coupe à ses lèvres. La porte s'ouvrit brusquement et Scaramanga apparut, faisant tournoyer son passe-partout à l'extrémité de la chaîne. Il considéra l'innocente créature assise sur la chaise.

— Okay, mon vieux, dit-il. Simple vérification.

Et il referma la porte d'un coup de talon. Bond la verrouilla bruyamment et reprit place contre le battant.

— J'ai un message de la plus haute importance pour notre président. Je tiens cette information de source sûre. Il y a un homme, appelé James Bond, qui est à sa recherche sur ce territoire. Cet homme appartient au service secret britannique. Je ne possède pas d'autres informations ni aucune description de ce Bond, mais il semble qu'il soit très estimé de ses supérieurs. Avez-vous déjà entendu parler de lui, monsieur Scaramanga ?

— Enfer, non ! grogna Scaramanga. Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Je mange de temps en temps un de leurs agents à mon petit déjeuner. Tenez, il y a à peine dix jours que je me suis débarrassé de l'un d'eux qui me tournait autour. Un type appelé Ross. Son corps repose au fond d'un lac de goudron, à l'est de la Trinité… un endroit qui s'appelle La Brea. Les ouvriers de la *Lake Asphalt* de la Trinité feront une découverte intéressante un de ces prochains jours. Question suivante, s'il vous plaît, monsieur Hendriks.

— Ensuite, je voudrais connaître la politique du Groupe en matière de sabotage des exploitations de cannes à sucre. Lors de notre dernière réunion à La Havane, il y a six mois, il a été décidé, contre mon vote minoritaire, mais en échange de certaines faveurs, de venir en aide à Fidel Castro et de faire en sorte de maintenir et même de faire monter le prix du sucre sur le marché mondial, pour pallier les dévastations causées par l'ouragan « Flora ». Depuis cette époque, il y a eu de très nombreux incendies de champs de cannes à sucre de la Jamaïque et de la Trinité. A ce sujet, mes supérieurs ont été informés que certains membres du Groupe et plus

particulièrement..., il y eut un bruissement de feuilles de papier, MM. Gengerella, Rotkopf et Binion, ainsi que notre président, ont pris d'importantes options sur les futures récoltes de juillet, dans le dessein de faire des bénéfices privés...

Un murmure mécontent s'éleva tout autour de la table.

— Pourquoi ne le ferions-nous pas ?... Pourquoi se gêneraient-ils ?...

La voix de Gengerella dominait celle des autres.

— Qui a jamais dit que nous ne pouvions faire des affaires ? cria-t-il. N'est-ce pas un des buts que s'est fixés le Groupe ? Je vous repose la question, monsieur Hendriks, comme je vous l'ai déjà posée il y a six mois : Qui, parmi vos « prétendus » supérieurs, souhaite à ce point qu'on maintienne aussi bas le prix du sucre ? En ce qui me concerne, je ne vois que la Russie soviétique qui ait intérêt à jouer ce jeu. Elle vend du matériel à Cuba, et permettez-moi de préciser que ce matériel comprend une cargaison de missiles, destinés à être expédiés sur mon pays, et tout cela en échange de cannes à sucre. Tout le monde sait que les Russes sont de bons commerçants. Avec leur procédé des échanges, et même lorsque cela se pratique avec un allié ou un ami, ils veulent toujours recevoir une plus grande quantité de sucre contre une moindre quantité de matériel. Je suppose que nous sommes bien d'accord ? Mais, dites-moi, monsieur Hendriks, poursuivit-il d'une voix grinçante, un de vos supérieurs ne siégerait-il pas par hasard au Kremlin ?

La voix de Scaramanga domina le tumulte qui suivit.

— Messieurs, messieurs...

L'assistance se tut à contrecœur.

— Lorsque nous avons formé cette coopérative, nous avions pour but principal de coopérer les uns avec les autres. Bon ! Alors, laissez-moi éclairer votre lanterne, monsieur Hendriks. En ce qui concerne l'état général de nos finances, la situation se présente bien. En tant que Groupe d'investissement, nous faisons de bons et de moins bons placements. Le sucre est un bon placement, et nous devrions enfourcher ce cheval, même si certains membres du Groupe ne tiennent pas à le monter avec nous. Vu ?... Alors, écoutez bien ce qui va suivre. Il y a actuellement six bateaux, contrôlés par le Groupe, qui sont à

l'ancre au large de New York et d'autres ports U.S. Ces bateaux sont chargés de cannes à sucre. Ces bateaux, monsieur Hendriks, n'accosteront et ne déchargeront leurs cargaisons que lorsque les récoltes de juillet feront dix cents de plus. Le département de l'Agriculture de Washington et les syndicats sont au courant de cette situation. Ils savent que nous tenons le bon bout. Pendant ce temps, le syndicat des liqueurs fait pression sur eux, à l'exception de la Russie. Le prix de la mélasse monte avec celui du sucre, et les barons du rhum font un foin du tonnerre pour que nos bateaux accostent avant qu'il n'y ait une véritable pénurie et que les prix ne crèvent les plafonds. Mais il y a encore un autre élément à considérer. Nous devons payer nos équipages, nos affrètements, etc., et des bateaux à l'ancre sont des bateaux morts, des pertes sèches. Nous sommes donc obligés de nous débrouiller. Dans le métier, la situation que nous avons créée s'appelle l'Opération des Récoltes flottantes, étant donné que nos récoltes flottent à quelques encablures des côtes américaines en faisant la nique au gouvernement U.S. Bon ! Nous sommes donc quatre à risquer de gagner ou de perdre environ dix millions de dollars… nous et nos commanditaires. De plus, nous avons cette affaire du *Thunderbird* sur la page rouge de notre grand livre. Alors, qu'est-ce que vous croyez, monsieur Hendriks ? Bien sûr, nous brûlons les récoltes quand la chose est possible. Pour y arriver, je me suis mis en cheville avec les Rastafaris. Il s'agit d'une secte qui se laisse pousser la barbe, qui fume du *ganja* et qui vit principalement sur un bout de territoire en dehors de Kingston, région qu'on appelle le Dungle ou le Dunghill. Les hommes de cette secte croient qu'ils doivent obéissance et fidélité à un certain roi d'Ethiopie, le roi Zog ou quelque chose dans ce genre-là, et que l'Ethiopie est leur patrie. J'ai un homme à moi parmi eux et je lui fournis du *ganja* en quantité, en échange d'incendies et de sabotages divers dans les plantations. Voilà la situation, monsieur Hendriks. Vous direz à vos supérieurs que ce qui monte doit un jour finir par redescendre et cela s'applique au sucre comme à n'importe quoi d'autre. D'accord ?

— Je rapporterai fidèlement vos paroles, monsieur Scaramanga, dit Hendriks. Mais je crains qu'elles ne soient pas

fort appréciées. Il y a également cette affaire de l'hôtel. Quelle est la situation actuelle, s'il vous plaît ? Je crois que nous souhaitons tous savoir exactement où nous en sommes, n'est-ce pas ?

Il y eut un murmure d'assentiment.

M. Scaramanga se lança dans une longue dissertation qui n'avait que peu d'intérêt pour Bond. De toute façon Felix Leiter devait être en train d'enregistrer tout ce qui se disait à la réunion. Il avait rassuré Bond à ce sujet. L'Américain à la mise soignée, selon Leiter, était en réalité un certain M. Nick Nicholson, du C.I.A. L'homme qui l'intéressait était M. Hendriks, qui comme Bond s'en était douté, était un des chefs du K.G.B. Cette organisation avait un goût prononcé pour les contrôles obliques ; par exemple un chef des opérations pour l'Italie résidait à Genève ; M. Hendriks, tout en habitant à La Haye, supervisait les activités des Caraïbes. Leiter travaillait toujours pour l'agence Pinkerton, mais faisait également partie de la réserve du C.I.A., qui l'avait choisi pour cette mission, en raison de sa connaissance qu'il avait en grande partie acquise en travaillant sur ce territoire avec James Bond. Sa mission consistait à tenter de démanteler le Groupe et d'apprendre quelle était exactement la nature des affaires en cours. Tous les membres du Groupe étaient des gangsters notoires et leur cas relevait normalement du F.B.I., mais Gengerella était un Capo Mafiosi, et c'était la première fois que la Mafia s'associait au K.G.B. Cette association particulièrement inquiétante devait être, à tout prix, rapidement brisée, même, au besoin par élimination physique. Nick Nicholson, dont le nom d'emprunt était M. Stanley Jones, était expert en électronique. Il avait repéré sous le plancher le système de raccordement à l'enregistreur de Scaramanga et y avait branché son propre appareil, qui se trouvait dans le classeur du bureau. Bond n'avait donc aucun souci à se faire de ce côté. Il écoutait uniquement pour satisfaire sa curiosité et pour éventuellement entendre quelque chose qui aurait été murmuré hors de portée du micro. Bond avait expliqué à Leiter la raison de sa présence. L'agent américain avait émis un long sifflement, pour manifester sa crainte respectueuse. Bond avait été d'accord pour

se tenir à l'écart des deux autres hommes et pour mener sa propre barque à sa guise, mais ils étaient néanmoins convenus de se retrouver en cas d'urgence, dans le lavatory « hors d'usage ». Nicholson avait donné à Bond des passe-partout ouvrant toutes les portes de l'hôtel, et notre homme grandement soulagé à l'idée qu'il avait deux alliés dans la place s'était ensuite dépêché de gagner la salle de conférences. Il avait déjà travaillé avec Leiter, au cours de certaines de ses hasardeuses missions. L'Américain n'avait pas son pareil pour retourner une situation compromise. Bien qu'ayant un crochet d'acier en guise de main droite – un souvenir d'une de ces missions – il était un des meilleurs gauchers des Etats-Unis au revolver ; et le crochet lui-même devenait une arme dévastatrice dans le corps à corps. Scaramanga terminait son exposé :

— En résumé, messieurs, il nous faut dix millions de dollars. Les intérêts que je représente, et qui sont majoritaires, proposent que cette somme soit réunie par les différents associés, en échange d'un bon de caisse portant un intérêt de 10 pour cent et remboursable dans dix ans, étant entendu que le remboursement de cette avance aura priorité absolue sur toutes les autres.

— Allez au diable ! s'écria M. Rotkopf. Pas un cent, mon vieux ! Et que deviennent les 7 pour cent d'intérêt de la deuxième hypothèque avancée par mes amis et moi-même il y a à peine un an ? Vous croyez sans doute qu'on va me tresser des couronnes de lauriers quand je rentrerai à Vegas pour annoncer une chose pareille ? Toujours la même histoire, qui doit être toujours la dernière ! Et je suis optimiste en disant cela.

— Nous n'avons pas le choix, Ruby. Nous investissons ou nous fermons. Qu'est-ce que vous en dites, vous autres ?

— 10 pour cent avec priorité, c'est une bonne affaire, dit M. Hendriks. Mes amis et moi-même nous inscrivons pour un million de dollars. Mais il va de soi que… comment dirais-je… que les conditions de remboursement doivent être plus réelles et moins sujettes aux malentendus que celles qui concernaient la seconde hypothèque de M. Rotkopf et ses amis.

— Mais naturellement ! dit Scaramanga d'un ton convaincu. Mes amis et moi-même, nous inscrivons d'ailleurs également pour un million. Sam ?

— D'accord, d'accord, dit à contrecœur M. Binion. Inscris-moi pour la même somme. Mais c'est bien la dernière fois que je les lâche.

— Monsieur Gengerella ?

— Il me semble que ça vaut le coup. Je verserai le solde.

M. Garfinkel et M. Paradise s'interposèrent avec véhémence.

— Pas de ça ! Je m'inscris également pour un million, dit Garfinkel.

— Et moi aussi, cria Paradise. On doit partager équitablement le gâteau. Mais soyons tout de même juste avec Ruby. Ruby, tu es en première main. Pour combien en veux-tu ?

— Je ne prendrai pas un cent de votre saloperie d'argent. C'est du vent. Dès que je serai rentré, j'irai voir les meilleurs avocats du pays… je les verrai tous. Si vous vous imaginez que vous pouvez effacer une hypothèque d'un coup d'éponge, je vous promets que vous y repenserez encore souvent.

Il y eut un moment de silence. La voix de Scaramanga était douce, mais menaçante.

— Tu commets une grosse erreur, Ruby. Tu as une excellente occasion d'alléger le chiffre de tes intérêts à Vegas. De plus, n'oublie pas que, lorsque nous avons formé ce Groupe, nous avons tous fait un serment. Aucun de nous ne devait jamais travailler contre les intérêts de la communauté. Est-ce ton dernier mot ?

— Et comment !

— Est-ce que ceci t'aiderait à changer d'avis ? Les Cubains ont un excellent slogan pour cet objet : *Rapido, Seguro, Económico*. Voici comment ça fonctionne.

Le cri de terreur et la déflagration furent simultanés. Un fauteuil s'écrasa sur le sol et il y eut un moment de silence. Quelqu'un toussa nerveusement.

— Je crois que, dans ce conflit d'intérêts, c'est la solution qui s'imposait, dit calmement M. Gengerella. Les amis de Ruby à Vegas n'aiment pas les histoires. Je doute même qu'ils protestent. En fin de compte, il vaut mieux posséder une

reconnaissance de dette orale venant d'un vivant, qu'une deuxième hypothèque, venant d'un mort. Inscris-les pour un million, Pistol. J'estime que tu as agi avec tact et rapidité. Est-ce qu'on ne pourrait pas nous débarrasser de ça ?

— Bien sûr, bien sûr, dit Scaramanga d'une voix détendue et heureuse. Ruby nous a quittés pour rentrer à Vegas, et nous n'avons plus entendu parler de lui. Nous ne savons rien de rien. J'ai quelques bouches affamées à nourrir dans la rivière. Elles lui assureront un transport gratuit à l'endroit où il se rend, de même que ses bagages… s'ils sont en bon cuir. J'aurai besoin d'un petit coup de main ce soir. Qu'est-ce que tu en dis, Sam ?… Et toi, Louie ?

— Ne compte pas sur moi, Pistol, dit M. Paradise d'une voix suppliante. Je suis bon catholique.

— Je prendrai sa place, dit M. Hendriks. Je ne suis pas catholique, moi.

— Voilà qui est réglé, dit Scaramanga. Avez-vous d'autres questions à régler, messieurs ? Eh bien, levons la séance et allons boire un verre !

— Une minute, Pistol, dit nerveusement Hal Garfinkel. Que comptes-tu faire de l'Anglais qui est devant la porte ? Que va-t-il dire du feu d'artifice ?

M. Scaramanga gloussa comme une poule :

— Mets ta petite tête à l'aise au sujet de l'Anglais, Hal. On s'occupera de lui après le week-end. Je l'ai ramassé dans un bordel d'un village voisin. C'est là que je vais chercher ma came. Le personnel n'a été engagé qu'à titre temporaire, pour vous recevoir et faire en sorte que vous passiez un week-end agréable. L'Anglais est le plus temporaire de tous. Les charmantes bestioles de la rivière ont bon appétit. Ruby leur servira de plat de consistance, mais elles seront contentes de recevoir un dessert. Je me charge de tout. Pour moi, il peut même être ce James Bond dont a parlé M. Hendriks. Je m'en fous. De toute façon, je n'aime pas les Anglais. Un bon Yankee a dit un jour : « Mon cœur chante chaque fois qu'un Anglais meurt ». Vous ne vous souvenez pas ?… Il a dit ça à l'époque de Disraeli. Je partage ce point de vue. Tous des salauds, raides comme la justice et vêtus de chemises amidonnées… Le moment

venu, je le raidirai pour de bon. Je me charge personnellement de lui. Ou plutôt, c'est ceci qui se chargera de lui.

Un léger sourire éclaira le visage de Bond. Il imagina le pistolet d'or qui tournoyait autour de l'index de la main droite, pour être ensuite replacé dans la ceinture. Il se leva, écarta la chaise de la porte, se versa du champagne dans la coupe, si utile, et s'appuya au bar en se plongeant dans la lecture du plus récent guide édité par l'Office de Tourisme jamaïquain.

Le passe de Scaramanga tourna dans la serrure. De la porte, le géant examina Bond, en lissant du doigt sa fine moustache.

— Ça va, mon vieux. Je crois que vous avez assez profité du champagne de la maison. Allez chez le directeur et dites-lui que M. Rotkopf nous quitte ce soir. Je réglerai moi-même les détails. Dites aussi qu'un fusible a sauté pendant la réunion et que je condamne cette salle, en attendant d'avoir trouvé la raison pour laquelle nous avons ici une aussi mauvaise main-d'œuvre spécialisée. D'ac' ?... Ensuite, apéritif, dîner, et faites avancer les danseuses. Pas besoin d'un dessin ?

James Bond dit que non. Il fit un bref signe de tête et se dirigea vers la porte donnant sur le couloir qu'il déverrouilla.

« S.E.O.O. », sauf erreur ou omissions, comme disait le prospectus. En effet, il n'avait pas besoin d'un dessin, à présent ! Le dessin était bien clairement imprimé, en noir et blanc, dans son esprit.

10

FIESTA ET COMPAGNIE

Dans le bureau du fond, James Bond écouta rapidement les passages principaux de l'enregistrement de la réunion. Nick Nicholson et Felix Leiter déclarèrent qu'outre le témoignage de Bond, ils en avaient assez sur la bande magnétique pour envoyer Scaramanga à la chaise électrique. Au cours de la soirée, l'un d'entre eux irait faire le guet, tandis que les truands se débarrasseraient du corps de Rotkopf, et les agents secrets essayeraient de réunir assez de preuves pour faire condamner Garfinkel, et surtout Hendriks, comme complices. En revanche, la tournure que prenaient les événements autour de James Bond ne leur plaisait pas du tout.

— Ne te déplace plus d'un centimètre sans ton fidèle Walther. Nous ne tenons pas à nous taper une deuxième lecture de ton éloge funèbre dans le *Times*. Toutes ces balivernes, pour expliquer aux gens quel type sensationnel tu étais, ont bien failli me faire sortir de mes gonds quand j'ai vu l'article qui a paru dans les journaux américains. J'ai été sur le point d'envoyer un poulet au *Tribune* pour ramener tes mérites à leur juste mesure.

Bond éclata de rire.

— Vous parlez d'un ami ! dit-il. Quand je pense à tout le mal que je me suis donné pour lui donner le bon exemple pendant tant d'années !...

Il regagna sa chambre, avala deux grandes gorgées de bourbon, prit une douche froide, s'allongea sur son lit et contempla le plafond jusqu'à 8 h 30, l'heure du dîner. Le repas ne fut pas aussi copieux que le déjeuner. Chacun semblait satisfait de la manière dont les affaires avaient été traitées, et tous les convives, à l'exception toutefois de Scaramanga et de M. Hendriks, avaient manifestement un peu trop levé le coude.

Bond constata qu'il était exclu des joyeuses parlotes. Les regards l'évitaient, et on ne répondait que par monosyllabes à ses tentatives pour engager la conversation. Il était devenu « persona non grata ». Il figurait sur la liste noire du président et il était certainement le dernier homme avec qui il était recommandé de faire « ami-ami ». Tandis que le dîner se traînait – toujours le menu conventionnel, servi au cours des croisières de luxe, saumon fumé, timbale de caviar petits grains noirs, filets d'un poisson local inconnu, sauce crème, « poulet suprême »[3], qui n'était qu'un poulet mal rôti, marinant dans un jus épais, et « bombe surprise » – la salle fut décorée en « jungle tropicale » à l'aide de plantes vertes, de piles d'oranges et de noix de coco, ainsi que de quelques régimes de bananes décorant l'estrade, sur laquelle avaient pris place les musiciens en chemises à volants, qui, après avoir accordé leurs instruments, attaquèrent beaucoup trop bruyamment *Lindstead Market*. Ce morceau terminé, une fille fortement charpentée, mais néanmoins acceptable, se mit à chanter *Belly-Lick*. Elle portait sur la tête un faux ananas. Bond se dit qu'ils allaient avoir droit à une soirée de « croisière ». Il décida qu'il était ou trop vieux ou trop jeune pour supporter la pire des tortures, qu'est l'ennui. Il se leva et alla vers la tête de la table, où Scaramanga présidait.

— J'ai la migraine, dit-il. Je vais me coucher.

M. Scaramanga leva sur lui un regard de lézard.

— Non. Si vous estimez que la soirée est trop terne, arrangez-vous pour mettre un peu d'ambiance. C'est pour ça que je vous paye. Vous m'avez laissé entendre que vous connaissiez bien la Jamaïque. Eh bien, arrangez-vous pour que ces artistes sortent de leur torpeur !

Il y avait de nombreuses années que James Bond n'avait plus relevé un « chiche ». Il sentit les regards du Groupe braqués sur lui. Ce qu'il avait déjà bu, l'avait rendu indifférent et peut-être désireux de se mettre en vedette ; comme l'invité qui, au cours d'une soirée dansante, tient absolument à jouer de la batterie. Il voulait tout à coup, stupidement, affirmer sa personnalité

[3]En français dans le texte.

devant cette bande de durs, qui le considéraient comme un type insignifiant. Il ne songea même pas que c'était là la pire des tactiques et qu'il aurait été préférable de s'attacher à rester l'inutile Anglais.

— D'accord, monsieur Scaramanga, dit-il. Donnez-moi un billet de cent dollars et votre revolver.

Scaramanga ne bougea pas. Il regarda Bond avec surprise et avec une incertitude contrôlée.

— Allons, Pistol ! cria Louie Paradise d'une voix pâteuse. Un peu d'action ne nous fera pas de mal. Le gars sait peut-être se débrouiller.

Scaramanga prit son porte-billets dans la poche arrière de son pantalon et en tira un billet de cent dollars. Il porta ensuite lentement la main à la ceinture et prit le revolver. La lumière du projecteur, qui éclairait la fille, fit briller l'or de l'arme. Il déposa les deux objets côte à côte sur la table. James Bond, qui tournait le dos à la piste, ramassa le revolver et le soupesa. Du pouce, il releva le chien et s'assura que l'arme était chargée. Il tournoya brusquement sur lui-même, en se laissant tomber sur un genou, de manière telle, que sa cible se trouvait au-dessus des musiciens qui occupaient l'arrière-plan, et, le bras tendu, pressa la détente. La détonation fut assourdissante. La musique s'éteignit. Il régna pendant quelques instants un silence tendu. Les débris du faux ananas tombèrent sur le sol avec un bruit mou, en dehors du cercle lumineux. La fille, qui se trouvait toujours sous le feu du projecteur, porta les mains au visage et glissa mollement sur la piste de danse, comme si elle avait dansé un gracieux extrait du *Lac des cygnes*. Le maître d'hôtel surgit de l'ombre en courant.

Comme la conversation reprenait dans le Groupe, James Bond prit le billet de cent dollars et pénétra dans le cercle lumineux. Il se baissa, souleva la fille en la prenant sous les aisselles et poussa le billet dans son corsage.

— Nous avons fait un bon numéro ensemble, chérie, dit-il. Ne t'en fais pas, surtout ! Tu n'as jamais été en danger. J'ai visé la partie supérieure de l'ananas. Maintenant, file et prépare-toi pour la suite du programme.

Il la fit pivoter sur elle-même et la renvoya en coulisses en lui administrant une claque sur les fesses. Elle lui lança un regard horrifié et disparut rapidement dans l'ombre. Bond se tourna vers l'orchestre.

— Qui est le chef, ici ? Qui dirige ce programme ?

Le guitariste, un grand Noir maigre, se leva lentement. On ne voyait presque que le blanc de ses yeux. Il loucha vers le pistolet d'or que Bond tenait encore à la main.

Il répondit d'un ton incertain, comme s'il avait signé son propre arrêt de mort.

— Moi, m'sieur.

— Comment t'appelles-tu ?

— King Tiger, m'sieur.

— Bon ! Alors, écoute-moi bien, King. Ceci n'est pas un repas de charité de l'Armée du Salut. Les amis de Scaramanga aimeraient qu'il y ait de l'ambiance, et que ça chauffe. Je vais vous faire envoyer tout le rhum que vous voudrez, ça vous facilitera les choses. Fumez du *ganja* si vous en avez envie. C'est une soirée privée et ça ne sortira pas d'ici. Va dire à ta jolie chanteuse noire de revenir nous chanter *Belly-Lick* en s'approchant davantage de la table et en articulant mieux les paroles. Dis-lui aussi qu'elle peut retirer la moitié de ses vêtements. Tu t'arrangeras aussi pour qu'à la fin du spectacle les filles viennent se présenter nues. Compris ?... Arrange tout ça en vitesse, sinon la soirée sera terminée et pour les pourboires, vous repasserez... Au trot !

Un rire nerveux parcourut l'orchestre et quelques voix encouragèrent timidement King Tiger. Le chef d'orchestre eut un large sourire.

— Okay, *Captain*, dit-il. Puis se tournant vers ses hommes. Jouez-leur *lron Bar*, mais que ça chauffe. Je vais aller dire à Daisy et à ses amies de se remuer un peu.

Il sortit par la porte de service, et l'orchestre attaqua furieusement le morceau annoncé.

Bond retourna à la table et déposa le revolver devant Scaramanga, qui l'enveloppa d'un regard chargé de curiosité, tandis qu'il glissait le pistolet dans sa ceinture.

— Il faudra que nous fassions un concours de tir, un de ces quatre matins, laissa-t-il tomber. Qu'est-ce que vous en dites ? Vingt pas et pas de blessure ?

— Merci, dit Bond, mais ma mère ne serait pas d'accord. Voulez-vous faire envoyer du rhum à l'orchestre ? Ces gens sont incapables de jouer convenablement à sec.

Il regagna sa place. On ne lui prêta aucune attention. Les cinq hommes, ou plutôt les quatre, car M. Hendriks était toujours aussi impassible, tendaient l'oreille pour ne rien perdre des paroles osées de la version d'*Iron Bar* que le soliste débitait aussi clairement que possible. Quatre filles bien en chair et aux poitrines rebondies, vêtues uniquement d'un deux-pièces, firent leur apparition et s'approchèrent des spectateurs, en esquissant une danse du ventre enthousiaste, qui fit perler quelques gouttes de sueur aux tempes de Louie Paradise et de Hal Garfinkel. Le numéro se termina sous un tonnerre d'applaudissements, et les filles disparurent en courant, tandis qu'on éteignait les lumières, ne laissant allumé que le projecteur central. Le batteur prit son tam-tam pour calypso et se mit à le marteler sur un rythme accéléré. La porte de service s'ouvrit et se referma, et un curieux objet fut poussé au milieu du cercle de lumière. C'était une énorme main, mesurant près de deux mètres de haut et recouverte d'une gaine de cuir noir. Elle était à moitié ouverte et les doigts semblaient vouloir se saisir de quelque chose. Le batteur accéléra le rythme. La porte de service fit entendre un bruit ressemblant à un léger soupir. Une silhouette brillante se glissa dans la salle et, après avoir attendu un moment, se glissa, en ondulant des hanches, dans le cercle de lumière, pour faire le tour de la grande main. La fille devait avoir du sang chinois dans les veines et son corps, complètement nu et luisant d'huile de palme, semblait presque blanc, à côté de la main noire. Tandis qu'elle dansait autour en ondulant de la croupe, elle en caressait les doigts, pour ensuite se glisser dans la paume et exécuter avec chacun des doigts une danse érotique et suggestive. Le spectacle de l'énorme main noire, à présent toute luisante d'huile, qui semblait vouloir se saisir du corps nu virevoltant entre les doigts, était d'un incroyable érotisme. Bond lui-même se réveilla pour constater

que Scaramanga suivait le numéro avec une attention soutenue, par les deux fentes de ses yeux à demi fermés. Le batteur avait à présent entamé son crescendo. La fille, simulant à la perfection l'extase, se mit à califourchon sur le pouce et se pâma lentement, pour ensuite se laisser glisser sur le sol, d'un dernier roulement de hanches, et disparaître par la porte de service. Le numéro était terminé. La lumière revint et toute l'assistance applaudit, y compris les musiciens. Les hommes sortirent de leurs transes animales individuelles. Scaramanga claqua des mains, à l'intention du chef d'orchestre, auquel il donna un billet de banque, en lui disant quelque chose à voix basse. Bond supposa que le « Président » avait choisi sa compagne pour la nuit.

Après ce numéro d'une obscénité échevelée pour sous-développés, la suite du spectacle eut beaucoup moins de sel. Une des autres filles, à laquelle le chef d'orchestre avait fait sauter le soutien-gorge en en coupant les bretelles avec un couteau, se glissa sous un bambou, posé sur deux bouteilles de bière. La première chanteuse, celle qui avait été la partenaire involontaire de Bond dans son numéro de Guillaume Tell, revint et présenta un acceptable numéro de strip-tease, sur *Belly-Lick*, ce qui eut de nouveau pour effet de faire dresser l'oreille à l'assistance. Toute l'équipe de filles, à l'exception toutefois de la Chinoise, revint ensuite parmi l'assistance, pour inviter ces messieurs à danser. Scaramanga et Hendriks refusèrent avec une égale politesse. Bond, versant une coupe de champagne aux deux laissées pour compte, apprit qu'elles se prénommaient Mabel et Pearl. Tout en s'entretenant avec elles, il observait du coin de l'œil les autres danseuses, qui étaient littéralement pliées en deux par leurs gracieux cavaliers, « cha-chatant » gauchement autour de la piste au son d'une musique discordante, débitée par un orchestre à présent aux trois quarts soûl. L'ambiance de ce qui n'allait pas tarder à dégénérer en orgie montait progressivement. Bond dit aux deux filles qu'il devait se retirer, et il s'esquiva, pendant que Scaramanga regardait ailleurs ; mais, au moment où notre homme se mit en marche, il remarqua que le regard froid et indifférent de M. Hendriks était rivé sur lui.

Il était minuit lorsque Bond regagna sa chambre. On avait fermé les fenêtres et le conditionnement d'air fonctionnait. Il l'arrêta, rouvrit à moitié les fenêtres et prit une douche, avant de se glisser avec soulagement dans son lit. Il regretta un moment d'avoir fait cette démonstration avec le pistolet de Scaramanga, mais c'était un acte de folie à présent irréparable. Il s'endormit en rêvant de trois hommes drapés dans des capes noires, qui transportaient un paquet informe en direction des eaux glauques où brillaient des yeux rouges. Le bruit des maxillaires et le craquement des os devinrent peu à peu un grattement qui le réveilla. Il jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre, qui indiquait 3 h 30. Le grattement se transforma en de légers coups frappés derrière les rideaux. James Bond se glissa silencieusement hors du lit, prit son pistolet sous l'oreiller et se faufila le long du mur, jusqu'aux rideaux. Il les écarta d'un geste sec. Les cheveux blonds, sous la lune, semblaient d'argent.

— Vite, James !... Aidez-moi, murmura Mary Goodnight.

Bond jura tout bas. Que diable cela pouvait-il bien signifier ? Il déposa son pistolet sur le tapis, saisit les bras tendus et, tirant et poussant la jeune femme, parvint à la faire basculer à l'intérieur. Au dernier moment, le talon accrocha le loquet, et la fenêtre se referma avec un bruit sec qui ressemblait à un coup de pistolet. Bond jura une nouvelle fois, mais toujours à voix basse.

— Je suis vraiment désolée, James, murmura Mary Goodnight d'une voix contrite.

Bond lui fit signe de se taire. Il ramassa son pistolet, le replaça sous l'oreiller et conduisit Mary à la salle de bains. Il alluma et, à titre de précaution, fit fonctionner la douche. Alors il s'aperçut brusquement, entendant un cri étouffé, qu'il était complètement nu.

— Excusez-moi, Goodnight, dit-il en prenant une serviette qu'il se noua autour de la taille, avant de s'asseoir sur le bord de la baignoire.

Il fit signe à la jeune femme de s'installer sur le w.-c. dont le couvercle était rabattu.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, Mary ? demanda-t-il d'une voix glaciale qu'il essayait de contrôler.

— Il fallait que je vienne ! dit-elle d'une voix où perçait le désespoir. Il fallait que je vous retrouve. J'ai été mise sur votre piste par une fille de cette… euh !… horrible maison ! J'ai abandonné la voiture dans les arbres, au bas de l'allée, et je me suis glissée jusqu'ici. Il y avait de la lumière dans plusieurs chambres, j'ai écouté et… euh !… – elle devint cramoisie –, je me suis dit que vous ne pouviez être dans aucune de ces chambres ! C'est alors que j'ai remarqué que les fenêtres de celle-ci étaient ouvertes. J'ai tout de suite pensé que vous deviez être le seul à dormir fenêtres ouvertes. C'est ainsi que j'ai risqué le coup.

— Il faudra que je vous fasse sortir d'ici aussi vite que possible. Mais, de toute façon, que se passe-t-il ?

— J'ai reçu ce soir un message « URGENT » avec le triple X. Enfin, je veux dire, hier soir… Ce message devait absolument vous être remis. Le Q.G. croit que vous êtes à La Havane en ce moment. Il paraît qu'un des chefs du K.G.B., voyageant sous le nom de Hendriks, se trouve dans la région, et qu'il est attendu dans cet hôtel. On vous demande de vous tenir à l'écart de cet homme. Le message ajoute, « de source officieuse, mais sûre » (Bond sourit au vieil euphémisme, qui tendait à éviter toute indiscrétion, au cas où le code serait déchiffré), qu'un des objectifs du personnage est de vous trouver et de vous… euh !… tuer ! J'ai donc fait le point de la situation et, sachant que vous vous trouviez dans le coin et, me souvenant des questions que vous m'aviez posées, je me suis dit que vous étiez probablement sur la piste, mais que vous risquiez peut-être de tomber dans un piège quelconque, puisque, en principe, vous ne deviez pas savoir que cet Hendriks est à votre recherche.

Elle tendit une main, comme pour quêter une approbation. Bond prit la main et la tapota d'un air absent, tandis que son cerveau digérait cette nouvelle complication.

— Le type est ici, en effet, dit-il. Il y a aussi un tueur nommé Scaramanga. Autant que je vous le dise, Mary ; ce Scaramanga a tué Ross à la Trinité.

Elle étouffa un cri, en portant une main à la bouche.

— Vous pouvez annoncer la nouvelle de ma part au Q.G., poursuivit Bond. A condition que je parvienne à vous faire sortir

d'ici, s'entend ! Quant à Hendriks, c'est bien lui qui est ici, mais il ne semble pas encore m'avoir identifié en toute certitude. Est-ce que le Q.G. vous a dit si cet homme possède mon signalement ?

— Vous lui avez été simplement indiqué comme le « célèbre agent secret James Bond ». Mais cela n'a pas eu l'air de beaucoup impressionner Hendriks, parce qu'il a demandé plus de précisions à votre sujet il y a deux jours. D'un instant à l'autre, il peut les recevoir par télégramme ou par téléphone. Vous comprenez, à présent, pourquoi il fallait absolument que je vienne, James ?

— Mais bien sûr et merci, Mary. Il faut maintenant que je vous fasse sortir d'ici, après quoi, vous devrez vous débrouiller toute seule. Ne vous en faites pas pour moi. Je crois que je peux très bien me tirer d'affaire, car je ne vous ai pas encore dit que j'ai trouvé du renfort ici.

Il lui parla de Leiter et de Nicholson et poursuivit :

— Dites au Q.G. que vous avez pu me remettre le message et que je suis ici avec deux agents du C.I.A. Le Q.G. aura des renseignements directement de Washington. D'accord ?

Il se leva. Elle l'imita et le regarda en relevant la tête.

— Vous serez prudent ? supplia-t-elle.

— Mais oui, mais oui, répondit-il en lui tapotant l'épaule.

Il ferma le robinet de la douche et ouvrit la porte de la salle de bains.

— Maintenant, venez. Espérons que nous aurons un brin de réussite.

Une voix douce s'éleva dans le noir, de l'autre côté du lit.

— On dirait que le ciel vous abandonne aujourd'hui, mon vieux ! Avancez tous les deux les mains à la nuque.

11

SUR LA CORDE RAIDE ET SANS FILET

Scaramanga alla jusqu'à la porte et alluma la lumière. Il était quasi nu, en short, avec une gaine de revolver sous le bras gauche. Le pistolet d'or resta braqué sur Bond pendant son déplacement. D'un air incrédule, Bond regarda le personnage, puis le tapis, près de la porte. Les coins de bois étaient toujours là. Scaramanga n'avait certainement pas pu entrer sans aide par une des fenêtres. A ce moment, Bond vit que le placard était ouvert et, qu'entre ses vêtements, passait un filet de lumière, venant de la chambre contiguë. C'était la plus simple des portes secrètes, formée par le panneau du fond du placard ; ouverture qu'il était impossible de détecter de ce côté ; dans l'autre chambre, il devait y avoir une porte fermée au verrou et camouflée en paravent.

Scaramanga revint au centre de la chambre à coucher et les examina tous deux. Ses yeux et sa bouche prirent une expression railleuse.

— Je n'ai pas remarqué cette poupée, dans le lot. Où l'aviez-vous cachée, mon gars ? Et pourquoi êtes-vous allés vous cacher dans la salle de bains ?... Vous aimez faire ça sous la douche ?

— Nous sommes fiancés, dit Bond. Elle travaille chez le haut-commissaire britannique, à Kingston. Elle est employée au service du code. Elle a retrouvé ma trace, là où nous nous sommes rencontrés, et elle est venue me dire que ma mère, à Londres, est gravement malade et qu'on a dû la transporter en clinique. Elle a fait une vilaine chute. Ma fiancée s'appelle Mary Goodnight. Je me demande ce qu'il y a de mal à ça ? Et que signifie ce numéro, consistant à faire irruption en pleine nuit

dans ma chambre en gesticulant avec un revolver ? De plus, je vous demanderai de surveiller votre langage.

Bond, qui n'était pas mécontent de sa sortie, décida de poursuivre, pour tenter d'obtenir la liberté de Mary Goodnight. Il abaissa les bras et se tourna vers la jeune femme.

— Tu peux baisser les bras, Mary, dit-il. M. Scaramanga a dû croire qu'il y avait des voleurs, en entendant le claquement de la fenêtre qui se refermait. Je vais passer quelque chose et te reconduire jusqu'à ta voiture. Kingston n'est pas à côté de la porte… Es-tu sûre de ne pas vouloir rester ici pour la nuit ?… Je suis certain que M. Scaramanga pourrait te trouver une chambre inoccupée.

Il se tourna vers Scaramanga et ajouta :

— Ne vous en faites pas, monsieur Scaramanga, je payerai.

Mary Goodnight entra dans le jeu. Elle baissa les bras, ramassa son petit sac à main, qu'elle avait jeté sur le lit, l'ouvrit et s'activa avec coquetterie à remettre un peu d'ordre dans ses cheveux. Elle se mit à babiller, en adoptant le même ton bien britannique que Bond :

— Sincèrement non, chéri. Je crois que je ferais mieux de partir. Je risquerais d'avoir des ennuis si demain matin je n'étais pas à l'heure au bureau et à la réunion chez le Premier ministre, sir Alexander Bustamante. C'est demain que nous fêtons ses quatre-vingts ans, et tu sais combien Son Excellence tient à ce que ce soit moi qui m'occupe de la décoration florale et de la disposition des cartons d'invitations.

Elle se tourna d'une manière charmante vers Scaramanga et continua :

— Vous savez, c'est un grand jour pour moi ! Il devait y avoir treize personnes à table, et Son Excellence m'a priée d'être la quatorzième convive. N'est-ce pas merveilleux ?… Mais Dieu sait de quoi j'aurai l'air, après une nuit comme celle-ci !… Les routes sont vraiment terribles, par endroits, vous ne trouvez pas, M… euh !… Scramble ? Mais enfin, on n'y peut rien !… Et croyez bien que je suis désolée d'avoir troublé votre sommeil.

Elle s'avança vers lui, d'une démarche qui faisait penser à la reine mère inaugurant un bazar, et lui tendit la main.

— Retournez vite vous coucher. Et mon fiancé (elle n'avait pas dit James, Dieu merci, la fine mouche était inspirée) me raccompagnera jusqu'à ma voiture. Au revoir, monsieur… euh… ?

James Bond était fier d'elle. Une véritable Sarah Bernard ! Mais Scaramanga risquait de ne pas se laisser prendre à cette comédie, si bien jouée fût-elle. Elle était presque parvenue à faire écran et à dissimuler Bond aux yeux de Scaramanga. Ce dernier fit rapidement un pas de côté.

— Une minute, ma belle ! dit-il. Quant à vous, restez où vous êtes…

Mary Goodnight laissa retomber la main le long du corps. Elle jeta un regard interrogateur à Scaramanga, comme à quelqu'un qui rejette le sandwich qu'on lui offre. Vraiment, ces Américains tout de même !… Un pistolet, fût-il en or, était réellement déplacé dans une conversation mondaine. L'arme restait pointée entre eux, sans bouger d'un centimètre.

— Ça va, dit Scaramanga en s'adressant à Bond. Je marche. Faites-la repasser par la fenêtre. J'aurai ensuite quelques mots à vous dire.

Il agita son pistolet en direction de la fille.

— Okay, poulette, en route ! Et ne vous avisez plus de revenir piétiner mes plates-bandes… Compris ?… Et expliquez un peu à Son Excellence comment il doit placer ses cartes, en lui faisant bien comprendre que son mandat ne s'étend pas au territoire du *Thunderbird*, qui est de mon ressort. Vu ?… Ne faites pas craquer votre corset en passant par la fenêtre.

— Très bien, monsieur… euh… ! dit Mary Goodnight d'une voix glaciale. Je ne manquerai pas de transmettre votre message à Son Excellence. Je suis certaine qu'il notera avec le plus grand intérêt votre présence dans l'île. De même, d'ailleurs, que le gouvernement jamaïquain.

Bond la prit par le bras. Elle était sur le point d'aller trop loin.

— Viens, Mary, dit-il. Tu diras à maman que d'ici un jour ou deux j'aurai terminé mon travail ici et que je lui téléphonerai de Kingston.

Il l'aida à enjamber la fenêtre et la poussa presque dehors. Elle lui adressa un petit signe de la main et s'éloigna en courant sur la pelouse. Bond en fut extrêmement soulagé. Il n'avait pas espéré se tirer aussi facilement de ce mauvais pas.

Il alla s'asseoir sur le lit, en s'arrangeant pour prendre place sur le coussin. Il fut rassuré en sentant contre sa cuisse la forme dure de son pistolet. Il regarda Scaramanga. L'homme avait replacé dans sa gaine son pistolet. Il s'avança vers le placard et passa un doigt sur la fine ligne noire de sa moustache.

— Les bureaux du haut-commissaire ? dit-il d'un air pensif... C'est là que se trouvent également les bureaux du représentant local de votre fameux service secret. Je suppose, monsieur Hazard, que votre véritable nom n'est pas James Bond ?... Vous vous êtes montré très adroit, ce soir, au cours de votre numéro de tir. Il me semble avoir lu quelque part que ce Bond maniait la quincaillerie avec dextérité. J'ai également appris qu'il se trouvait actuellement dans les Caraïbes et qu'il était à ma recherche. Drôle de coïncidence, pas vrai ?

— Je croyais que les services secrets avaient émigré depuis la fin de la guerre, dit Bond en riant doucement. De toute manière, je regrette de ne pouvoir changer d'identité pour vous faire plaisir. Il vous suffira de téléphoner dès demain matin à Rome, et de demander M. Tony Hugill, qui est le patron, et de vérifier mes déclarations. Ce que je voudrais savoir, c'est comment ce Bond aurait pu retrouver votre trace dans un bordel de Sav' La Mar ? De toute façon, qu'est-ce qu'il vous veut ?

Scaramanga le regarda un instant en silence.

— Il se pourrait qu'il veuille prendre une leçon de tir, dit-il. Je serais heureux de la lui donner. Mais vous avez peut-être raison, en ce qui concerne le 3 1/2 de Love Lane. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je n'ai pas hésité à vous engager pour ce travail. Mais les coïncidences sont parfois plus extraordinaires qu'on ne se l'imagine. J'aurais peut-être dû réfléchir à deux fois avant de vous embaucher. Je vous ai dit dès le début que vous sentiez le flic. Cette fille est peut-être votre fiancée, ou elle ne l'est pas, mais le coup de la douche me semble pour le moins bizarre. C'est un vieux truc de truand, et il doit également

figurer au répertoire des services secrets. A moins, évidemment, que vous n'ayez été en train de la baiser.

Il leva un sourcil.

— C'est en effet ce que je faisais, dit Bond. C'est interdit ?... Et vous, qu'est-ce que vous avez fait avec votre Chinoise ?... Joué au ma-jong ?

Bond se leva. Une expression à la fois impatiente et outragée se peignit sur son visage.

— Ecoutez, monsieur Scaramanga. Je commence à en avoir assez. Cessez de me suspecter de tout et de rien. Vous êtes toujours là à brandir votre pistolet, comme si vous étiez Dieu tout-puissant, et vous insinuez un tas de bobards sur les services secrets. Qu'est-ce que vous espérez ?... Que je me prosterne devant vous et que je vous lèche les bottes ?... Dans ce cas, je vous signale que vous vous êtes trompé d'adresse. Si vous n'êtes pas satisfait de la manière dont je m'acquitte de mon boulot, donnez-moi les mille dollars et je partirai sur l'heure. Pour qui vous prenez-vous, à la fin ?

Un mince sourire cruel éclaira le visage de Scaramanga.

— Vous l'apprendrez peut-être plus tôt que vous ne le pensez, espèce de toquard.

Il haussa les épaules et reprit :

— C'est bon, c'est bon, restons-en là. Mais souvenez-vous bien de ceci. Si je découvre que vous vous cachez sous une fausse identité, je vous mets en morceaux. Vous voyez ce que je veux dire ?... Je commencerai par les plus petites parties de votre corps, pour terminer par les plus grosses, de manière à faire durer le plaisir pendant un bon bout de temps. Vu ?... A présent, vous feriez bien de dormir un peu. J'ai une réunion avec M. Hendriks demain matin à dix heures, dans la salle de conférences. Je ne tiens évidemment pas à être dérangé. Après quoi, nous emmenons nos invités faire une excursion dans le petit train dont je vous ai parlé. C'est vous qui veillerez à ce que tout soit bien organisé. Voyez avant tout le directeur. Compris ?... Bon ! eh bien, à demain !

Scaramanga entra dans le placard, écarta un costume de Bond et disparut. Il y eut un déclic sec dans l'autre chambre. Bond se leva. Il poussa un soupir silencieux et se dirigea vers la

salle de bains pour y rincer sous la douche les sueurs des deux dernières heures.

Il fut réveillé à 6 h 30, grâce à ce sixième sens que certains possèdent et qui semble à tout moment leur donner l'heure exacte. Il enfila son slip de bain, se rendit sur la plage et nagea une nouvelle fois, plus loin que prévu au départ. Lorsqu'à 7 h 15 il vit apparaître Scaramanga, qui sortait de l'aile est, suivi du boy qui portait une serviette, il regagna la plage.

Il écouta pendant un moment les coups sourds du corps qui rebondissait sur le trampoline, puis, prenant bien soin de ne pas se faire voir, il rentra dans l'hôtel par la porte principale et s'engouffra dans le couloir menant à sa chambre. Il écouta à la fenêtre, pour s'assurer que l'homme était encore en train de faire ses exercices, prit ensuite le passe-partout que lui avait donné Nicholson, sortit dans le couloir et se glissa prestement dans la chambre n°20. Il laissa la porte contre. Ce qu'il cherchait se trouvait, bien en vue, sur la coiffeuse. Il traversa la chambre, s'empara du pistolet et retira du barillet la balle qui devait être tirée la première. Il redéposa l'arme dans la même position et à l'endroit précis où il l'avait trouvée, revint jusqu'à la porte, écouta et se glissa dans le couloir, pour rentrer dans sa chambre. Il alla une nouvelle fois jusqu'à la fenêtre et prêta l'oreille. Parfait ! Scaramanga s'exerçait encore… C'était évidemment un tour d'amateur que Bond avait exécuté ; mais un instant qui lui permettrait peut-être de gagner la fraction de seconde dont il sentait, au plus profond de lui, qu'elle serait décisive pour lui, au cours des vingt-quatre heures suivantes. Il sentait que le voile qui le protégeait se levait déjà lentement aux quatre coins. M. Mark Hazard, du *Transworld Consortium*, pouvait, à tout moment, se retrouver à nu, face à six tueurs, avec pour seul bouclier la qualité de ses réflexes et son Walther PPK. Par conséquent, chaque élément, si insignifiant fût-il, qu'il pouvait mettre dans son jeu, était-il le bienvenu. Sans s'effrayer de cette perspective, mais en fait plutôt excité par elle, il commanda un copieux petit déjeuner, qu'il mangea avec appétit et alla ensuite déconnecter la « chasse » dans la salle de bains, avant de se rendre chez le directeur.

Felix Leiter, qui était de service, eut son sourire le plus commercial.

— Bonjour, monsieur Hazard, dit-il. Qu'y a-t-il pour votre service ?

Le regard de Leiter passa au-dessus de l'épaule droite de Bond.

M. Hendriks arriva au comptoir avant que Bond eût le temps de répondre.

— Bonjour, dit Bond.

M. Hendriks lui répondit par un petit salut germanique.

— Le téléphoniste m'a dit qu'il attendait une communication de mes bureaux de La Havane, dit-il, s'adressant à Leiter. Je voudrais recevoir cette communication dans un endroit discret, s'il vous plaît.

— Pourquoi pas dans votre chambre, monsieur ?

— Ce n'est pas assez discret.

Bond supposa que, lui aussi, avait découvert le microphone placé dans le téléphone.

Leiter prit son air le plus serviable et sortit de derrière le comptoir.

— Dans ce cas, par ici, monsieur. Vous avez le téléphone du couloir. La cabine est insonorisée.

— Et l'appareil ? Il est également insonorisé ? dit M. Hendriks, lui lançant un regard froid.

Leiter eut une expression d'étonnement poli.

— Je ne comprends pas, monsieur. L'appareil est directement relié au central.

— Aucune importance. Montrez-moi le chemin, s'il vous plaît.

M. Hendriks suivit Leiter à l'autre bout du couloir et pénétra dans la cabine. Il referma soigneusement la porte, prit le récepteur et se mit à parler. Il s'interrompit et attendit, tout en observant Leiter, qui revenait vers Bond et qui s'adressait à lui avec déférence.

— Vous disiez, monsieur ?

— C'est au sujet de la chasse de ma salle de bains. Elle ne fonctionne plus. Y a-t-il un autre lavatory ?

— Certainement, monsieur. Je vais demander au plombier d'aller y jeter un coup d'œil. Vous avez la toilette du bar. La décoration n'en est pas encore complètement terminée, mais elle est en parfait état de marche.

Il baissa la voix et poursuivit :

— Et il y a une porte communicante avec mon bureau. Donne-moi dix minutes, pour que je puisse enregistrer ce que cette crapule raconte. J'ai entendu que la communication allait être établie dans un instant. Ça ne me plaît pas du tout. Ça ne m'étonnerait pas qu'on parle de toi.

Il s'inclina légèrement et, de la main, invita Bond à prendre place dans un des fauteuils du hall.

— Si vous voulez bien patienter quelques minutes, monsieur. Je vais m'occuper de vous.

Bond le remercia d'un signe de tête et s'éloigna. Dans la cabine, Hendriks parlait. Son regard était fixé sur Bond avec une terrifiante intensité. Bond sentit son estomac se serrer. Plus de doute, il était bel et bien brûlé ! Il s'assit et prit un vieux *Wall Street Journal*. Il fit subrepticement un petit trou au milieu de la première page.

Hendriks, qui ne quittait pas des yeux le journal, parlait, puis écoutait. Il raccrocha brusquement et sortit de la cabine. Son visage ruisselait de sueur. Avec un mouchoir blanc il s'épongea le visage et la nuque et se dirigea rapidement vers le couloir qui menait à sa chambre. Nick Nicholson, toujours aussi éloigné, arriva et, après avoir salué fort courtoisement Bond, d'un sourire et d'une inclinaison de tête, prit place derrière le comptoir. Il était 8 h 30. Felix Leiter sortit du bureau cinq minutes plus tard. Il dit quelques mots à Nicholson et vint vers Bond. Son sourire était forcé.

Il conduisit Bond au lavatory réservé aux hommes et en déverrouilla la porte. Bond le suivit, et Leiter referma la porte à clef derrière eux. Ils se tenaient au milieu de travaux de menuiserie et de plomberie inachevés.

— Je crois que tu es brûlé, James, dit Leiter d'une voix tendue. Ils parlaient en russe, mais ton nom et ton numéro ont été prononcés plusieurs fois. Je crois que tu ferais mieux de filer d'ici, aussi vite que te le permettra ta vieille cage à poule.

Bond eut un mince sourire.

— Un homme prévenu en vaut deux, Felix. Je savais déjà que Hendriks était à ma recherche pour me régler mon compte. Notre vieil ami Semichastny, du Q.G. du K.G.B., s'est juré de m'avoir. Un de ces jours je t'expliquerai pourquoi.

Il lui raconta l'intermède Mary Goodnight. Leiter l'écouta d'un air sombre.

— Il n'y a donc aucune raison pour que maintenant je quitte la partie, conclut-il. Cette réunion qui doit avoir lieu à 10 heures va nous permettre d'apprendre ce qu'ils ont derrière la tête et ce qu'ils comptent faire. Ensuite il y aura cette excursion. Je crois fermement que c'est au cours de la promenade qu'aura lieu le concours de tir. En principe, cela devait se passer en pleine campagne, là où il n'y aura pas de témoins. Maintenant, si Nick et toi pouviez faire une manœuvre de diversion pendant la promenade, je pourrais me charger d'y mettre la touche finale.

Leiter était pensif. Son visage n'était plus aussi sombre.

— Je connais les plans pour cet après-midi, dit-il. Départ par le train miniature, à travers les champs de cannes à sucre. Pique-nique. Puis, embarquement sur le bateau à Green Island Harbour, pour une partie de pêche en haute mer. Et tout ce qui s'ensuit.

Du pouce gauche, il tapota pensivement l'extrémité du crochet d'acier.

— Mmmoui. Cela signifie qu'il faudra agir vite et que nous aurons besoin d'une bonne dose de chance. Je vais aller à Frome, pour obtenir du matériel de ton copain Hugill. Acceptera-t-il de me donner des armes sur un mot de toi ?... Oui ?... Alors viens dans mon bureau et écris-lui quelques lignes. Il n'y a qu'une demi-heure de route jusque-là, et Nick se débrouillera bien à la réception pendant mon absence. Viens.

Ouvrant une porte latérale, il entra dans son bureau, fit signe à Bond de le suivre et de refermer la porte derrière lui.

Bond écrivit un message destiné au directeur de WISCO, sous la dictée de Leiter. Après quoi, il regagna sa chambre. Il but une large rasade de bourbon sec, s'assit au bord du lit et regarda sans voir le panorama qu'il découvrait au-delà de la fenêtre. Il était un peu comme un chien qui rêve qu'il

pourchasse un lapin, ou comme le spectateur qui assiste à une réunion d'athlétisme et lève la jambe pour accompagner l'effort du sauteur en hauteur, car, de temps à autre, sa main droite se contractait involontairement. Il dégainait en imagination, en essayant de se représenter les différentes circonstances qui l'obligeraient à faire ce geste.

Le temps passa et James Bond resta assis à la même place, fumant de temps en temps une demi-Royal Blend et l'éteignant d'un air distrait dans le cendrier posé sur la table de nuit.

Un observateur aurait été incapable de dire à quoi il pensait. La veine de la tempe droite battait un peu plus rapidement. Il y avait une certaine tension dans cette attitude, mais elle était peut-être uniquement due à l'effort de concentration auquel Bond se contraignait, et elle ne se remarquait qu'au pincement des lèvres, car, le regard méditatif des yeux bleu-gris semblait ne rien voir ; très détendu, au contraire, presque endormi. Il aurait été impossible à quiconque de deviner que James Bond envisageait la possibilité de sa mort, dans cette même journée, et qu'il imaginait les balles pénétrant dans ses chairs, qu'il voyait son corps tomber sur le sol et sa bouche pousser des cris de souffrance. Telles étaient certainement ses pensées. Mais, tout au long du déroulement du film qu'il imaginait, sa main droite n'avait cessé de se crisper, pour prouver qu'il ne manquerait pas de répondre au feu des ennemis et qu'il le préviendrait peut-être. James Bond poussa un profond soupir de soulagement. Ses yeux redevinrent clairs. Il consulta sa montre. Elle indiquait 9 h 50. Il se leva, se passa les mains sur le visage et sortit dans le couloir, pour se diriger vers la salle de conférences.

12

UN SOMBRE AVENIR… DANS UN VERRE

Le décor était le même. La littérature de voyage se trouvait au même endroit où Bond l'avait abandonnée. Il entra dans la salle de conférences, qui n'avait été remise en ordre que superficiellement. Scaramanga avait vraisemblablement interdit au personnel de pénétrer dans la pièce. Les fauteuils étaient vaguement en position, mais les cendriers n'avaient pas été vidés. Il n'y avait aucune tache sur le tapis et rien ne pouvait laisser supposer qu'il avait été nettoyé. La balle avait dû atteindre Rotkopf en plein cœur. Etant donné la façon dont Scaramanga modifiait la tête de ses balles, les dégâts intérieurs avaient dû être dévastateurs, mais les fragments de la balle étaient certainement restés accrochés dans les chairs sans qu'il y eût d'hémorragie. Bond fit le tour de la table et plaça ostensiblement les fauteuils à leur place. Il identifia celui que Rotkopf avait dû occuper en face de Scaramanga, car un des pieds était brisé. Il examina soigneusement les fenêtres et regarda derrière les rideaux, pour faire son travail avec zèle. Scaramanga entra dans la pièce, suivi de M. Hendriks.

— C'est bien, monsieur Hazard, dit rudement Scaramanga. Fermez les deux portes, comme hier. Que personne n'entre. Compris ?

— Oui.

Passant à hauteur de M. Hendriks, Bond lui dit d'un air joyeux :

— Bonjour, monsieur Hendriks. Bien amusé, hier soir ?

M. Hendriks fit son habituel petit salut, sans prononcer une parole. Ses yeux ressemblaient à deux boules de granit. Bond

sortit, ferma les portes et reprit sa faction, avec ses brochures et son verre de champagne. Hendriks se mit immédiatement à parler avec vivacité et sur un ton pressant :

— Monsieur S., j'ai de mauvaises nouvelles à vous donner. Ce matin, j'ai eu au bout du fil ma Centrale de La Havane. On y avait reçu des informations de Moscou. Cet homme – il fit un geste de la main en direction de la porte – cet homme est bien l'agent secret anglais Bond. Il ne nous est plus permis d'en douter. J'ai eu de lui une description très précise. Ce matin, je l'ai observé à l'aide de jumelles, quand il est allé sur la plage. J'ai clairement vu sur son corps les cicatrices qu'on m'a signalées. Et celle qu'il porte au côté droit du visage nous permet de l'identifier en toute certitude, ainsi que son numéro de tir d'hier soir. Cette espèce d'idiot est fier de son adresse. Je voudrais bien voir un membre de mon organisation se comporter d'une manière aussi stupide. Je vous garantis que je le ferais fusiller séance tenante.

Il y eut une pause. Le ton de l'homme devint plus âpre et même légèrement menaçant. C'est à Scaramanga qu'il s'en prenait à présent.

— Mais, enfin, monsieur S., comment une chose pareille a-t-elle pu se produire ?... Ma Centrale est abasourdie devant une telle erreur. Cet homme aurait pu nous causer le plus grand tort si mes supérieurs ne s'étaient montrés aussi vigilants. Il me faut une explication, monsieur S. Je dois présenter un rapport complet sur cette affaire. Comment avez-vous fait la connaissance de cet homme ? Comment se fait-il que vous soyez allé jusqu'à l'introduire au centre de notre Groupe ? Il me faut des détails, s'il vous plaît, monsieur S. Toute l'histoire ! Mes supérieurs ne manqueront pas de critiquer sévèrement ce manque de vigilance devant l'ennemi.

Bond entendit le craquement d'une allumette sur une boîte. Il imaginait fort bien Scaramanga s'adossant au dossier de son fauteuil et allumant un de ses fins cigarillos. Lorsqu'il parla, sa voix était ferme et décidée :

— Monsieur Hendriks, je comprends parfaitement le souci que cause cette affaire à vos collègues et je les félicite pour la valeur de leurs informations. Mais vous pouvez leur dire ceci :

c'est tout à fait accidentellement que j'ai rencontré cet homme. Du moins, je le pensais à l'époque, et il est à présent inutile de se faire du souci sur la manière dont la rencontre s'est produite. L'organisation de cette conférence n'a pas été une chose facile et j'ai eu besoin d'aide. J'ai dû faire venir en vitesse deux directeurs de New York, pour qu'ils s'occupent de la clientèle de l'hôtel. Je crois qu'on peut dire qu'ils ont fait du bon travail. D'accord ?... Quant au personnel, je l'ai engagé à Kingston. Mais, ce dont j'avais le plus grand besoin, c'était d'une sorte de secrétaire privé, qui s'assurerait que tout se passe bien. Il m'était impossible de m'occuper personnellement de tous ces détails. Quand ce type m'est tombé des nues, il m'a semblé fait sur mesure pour ce genre de boulot. Mais, comme je ne suis pas complètement idiot, je savais aussi que j'aurais à me débarrasser du gars dès que la conférence serait terminée ; ceci, au cas où il aurait surpris certains de nos secrets. Et voilà que vous m'annoncez qu'il est un agent secret ! Je vous ai déjà dit, au début de la conférence, que j'en mange de temps en temps un au petit déjeuner, quand l'envie m'en prend. Ce que vous venez de m'apprendre ne modifiera mon plan que sur un point : il mourra aujourd'hui, au lieu de mourir demain. Et voici comment cela se passera.

Scaramanga baissa la voix et Bond ne put plus saisir que des bribes de ce qu'il disait. La sueur dégoulinait le long de l'oreille que notre homme pressait contre le pied de la coupe de champagne.

— ... notre voyage... le petit train... les rats dans les champs de cannes à sucre... un malheureux accident... avant que je ne le fasse... un choc terrible pour lui... j'ai moi-même réglé les détails... vous promets une bonne partie de rigolade.

Scaramanga avait dû reprendre une position moins penchée. Sa voix redevint normale.

— Vous pouvez donc dormir en paix. Il ne restera rien de notre homme quand j'en aurai terminé avec lui. Okay ?... Je pourrais en finir tout de suite, en ouvrant la porte, mais si deux « fusibles » sautaient ici en deux jours, on pourrait jaser. De plus, cela nous promet un fameux divertissement pendant notre pique-nique.

La voix de M. Hendriks était plate et les détails ne semblaient que fort peu l'intéresser. Il avait transmis les ordres et on allait passer à l'action… une action définitive. En haut lieu, on ne pourrait pas se plaindre du retard apporté à exécuter les ordres.

— Oui, dit-il, votre solution est très satisfaisante. Je suivrai le déroulement des opérations avec beaucoup d'amusement. Passons maintenant à une autre affaire. Le Plan Orange. Mes supérieurs désirent savoir si tout est en ordre.

— Oui. Tout est en ordre chez *Reynolds Metal*, *Kaiser Bauxite*, et *Alumine* de la Jamaïque. Mais votre marchandise est… comment dit-on ?… volatile. Il faut la remplacer tous les cinq ans dans les chambres de démolition. Je n'ai pas pu m'empêcher de rigoler – il y eut un gloussement – lorsque j'ai vu que les modes d'emploi étaient rédigés non seulement en anglais, mais aussi dans certaines langues africaines. On se prépare au grand mouvement d'émancipation des Noirs, hein ? Vous feriez bien de me dire quel sera le jour J. J'ai pas mal d'actions à Wall Street.

— Dans ce cas, vous perdrez pas mal d'argent, dit M. Hendriks de sa voix indifférente. Moi-même, je ne connais pas la date. De toute manière, je m'en fiche, car je n'ai pas d'actions. En tout cas, je vous conseille de réaliser vos valeurs ; en or, en diamants ou en timbres rares. Bon ! Passons à la question suivante. Mes supérieurs s'intéressent beaucoup à la drogue et seraient prêts à en acheter de grandes quantités. Vous disposez d'une bonne source d'approvisionnement de *ganja*, ou de marijuana, comme nous l'appelons. Vous vous approvisionnez actuellement par dizaines de kilos. J'aimerais savoir si vous pourriez stimuler vos sources, de manière à vous procurer la drogue par centaines de kilos. On vous propose ensuite de convoyer la marchandise jusqu'à Pedro Cays, où mes amis pourront en prendre livraison.

Il y eut un court silence, pendant lequel Scaramanga devait tirer pensivement sur son fin cigarillo.

— Ouais, dit-il. Je crois que ça peut se faire. Mais la loi sur le *ganja* vient d'être modifiée et aggravée. De sévères peines de prison sont prévues. Les prix ont évidemment monté en flèche.

Le prix courant est de 16 livres l'once[4]. Une livraison de cent kilos vous coûterait des milliers de livres. De plus, c'est drôlement encombrant en si grosses quantités. Mon bateau ne pourrait probablement prendre que cent kilos à la fois. Quelle est la destination envisagée ? Vous aurez de la chance si vous parvenez à débarquer des quantités pareilles. Ce n'est pas facile par dix kilos à la fois.

— On ne m'a pas indiqué la destination. Mais je suppose que c'est l'Amérique. Les Américains sont les plus grands consommateurs. Des arrangements ont déjà été pris pour la réception de la marchandise au large des côtes de Géorgie. On m'a dit que cette côte fourmille de petites îles et de marais, et que c'est un endroit fort prisé des fraudeurs. La question d'argent n'a aucune importance. J'ai mandat de vous passer une commande initiale d'un million de dollars, à condition que le prix soit raisonnable. Vous recevrez vos 10 pour cent habituels. Est-ce que cette affaire vous intéresse ?

— Une affaire de cent mille dollars m'intéresse toujours… Je devrai d'abord prendre contact avec mes fournisseurs. Leurs plantations sont situées dans la région de Maroon, au centre du pays. Cela va me prendre un peu de temps. Je pourrai vous faire une proposition dans une quinzaine de jours, pour cent kilos de came F.O.B. à Pedro Cays. D'accord ?

— Il me faut aussi une date. Le pays est très plat à Pedro Cays, et il vaut mieux ne pas y laisser traîner la marchandise trop longtemps.

— Bien sûr, bien sûr ! Bon !… Rien d'autre ?… Dans ce cas, je voudrais également vous parler de quelque chose. Il s'agit de cette histoire de casino. La question revient au premier plan de l'actualité et le Gouvernement est assez tenté. Il pense que ce serait un bon stimulant pour le tourisme. Mais les caïds, ceux qui ont été foutus à la porte de La Havane, ceux des machines à sous de Vegas, ces messieurs de Miami et de Chicago, enfin, toute la bande, quoi, n'ont pas cru bon, au départ, de s'intéresser à notre affaire. Ils ont englouti des capitaux énormes dans les machines à sous, mettant ainsi tous leurs œufs

[4]Environ 30 gr.

dans le même panier. Ils auraient été bien inspirés en utilisant les services d'un *public relation*. Il faut dire que la Jamaïque ne représente pas grand-chose sur une carte. Les Syndicats ont dû se dire qu'ils n'auraient aucune difficulté à répéter la bonne petite opération de Nassau. Mais ils ont compté sans le parti de l'opposition, sans l'Eglise, et sans les vieilles femmes. Le bruit a circulé que la Mafia allait mettre la main sur la Jamaïque, sur la vieille « Cosa Nostra » et tout ce qui s'ensuit ; et l'opération a échoué. Vous vous souviendrez qu'il y a quelques années, on nous a offert une « entrée ». C'était à l'époque où les autorités se sont rendu compte de leur erreur et où elles auraient voulu que le Groupe investisse quelques millions de dollars, pour un peu les soulager. Nous avions refusé. Aujourd'hui les choses se présentent d'une manière différente. Il y a un autre parti au pouvoir. De plus, la saison touristique n'a pas été bonne l'année dernière et un certain ministre a pris contact avec moi. Il m'a dit qu'à présent le climat est changé. L'indépendance, et le fait que le pays est sorti des jupes de la vieille tante Angleterre, ne sont pas étrangères à ce changement. On veut montrer que la Jamaïque existe. Cet ami est donc prêt à favoriser les entreprises de jeux dans le pays. Dans le temps, je vous avais conseillé de vous tenir à l'écart de ce genre d'affaires. Aujourd'hui je vous dis : « Participez. » Cela coûtera évidemment un paquet d'argent. Chaque actionnaire devra commencer par verser cent mille dollars, pour établir un fonds de roulement destiné à couvrir les premiers frais de ceux qui, sur place, organiseront l'affaire. Miami s'occupera des questions de franchises. On nous propose 5 pour cent, mais sur le chiffre brut. Vous me suivez ?... D'après les prévisions, qui ne sont pas forcées, nous devrions être rentrés dans notre mise de fonds en dix-huit mois. Après quoi, ce sera du bénéfice net. Vous avez saisi ?... Mais je crois que vos... euh !... amis et vous n'êtes pas très chauds pour ce genre d'entreprises capitalistes ! Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce qu'ils marcheront ?... A propos, cela me fait penser que depuis hier il nous manque un actionnaire. Qui allons-nous prendre, comme numéro six ? Il nous manque un joueur.

James Bond, avec son mouchoir, s'essuya l'oreille et essuya le pied de la coupe. Cette tension était presque insupportable. Il avait entendu sa condamnation à mort, découvert les agissements du K.G.B. dans les Caraïbes, avec Scaramanga, et surpris des secrets mineurs, comme la question du sabotage de l'industrie de la bauxite, le trafic de la drogue sur une grande échelle vers les Etats-Unis et l'immixtion de la politique dans les affaires de jeux. Il venait de recevoir la balle sur une passe en or. Vivrait-il assez longtemps pour marquer le but ? Bon Dieu ! que ne donnerait-il pas pour boire un verre ! Il recolla son oreille contre le pied de la coupe.

Il y eut dans la salle, un moment de silence. Lorsque Hendriks prit la parole, ce fut d'une voix prudente et indécise. Il aurait manifestement voulu dire : « Je m'abstiendrai de répondre jusqu'à ce que j'aie pu consulter ma Centrale ». Au lieu de quoi, il déclara :

— Monsieur S., ce sont là des affaires difficiles à traiter. Mes supérieurs ne dédaignent pas les investissements de bon rapport, mais, comme vous le savez sans doute, ils s'intéressent surtout aux affaires qui ont un but politique. C'est sur cette base qu'ils m'ont chargé de m'associer au Groupe. Comme je vous l'ai déjà dit, pour nous, la question d'argent ne se pose pas. Mais comment pourrais-je expliquer à mes mandants que c'est dans un dessein politique qu'on veut ouvrir des casinos à la Jamaïque ? Je ne vois vraiment pas comment.

— Cela ne manquera de provoquer des troubles. Les indigènes aiment le jeu et sont des flambeurs terribles. Il y aura certainement des incidents. On en arrivera à interdire l'entrée des casinos aux gens de couleur. Le parti de l'opposition ne ratera pas une si belle occasion de faire entendre sa voix. Comme il y aura beaucoup d'argent en circulation, les syndicats exigeront une hausse des salaires, et tout ça finira par faire un beau gâchis. Ce coin du monde est beaucoup trop calme, et nous disposons d'un moyen économique d'y provoquer la pagaille. Je crois que c'est bien le but visé par vos supérieurs, non ?... Mettre toutes les îles en ébullition, les unes après les autres ?

Il y eut un nouveau silence, manifestement le projet ne tentait pas M. Hendriks. Il le fit comprendre à Scaramanga, mais d'une manière détournée.

— Tout cela est très intéressant, monsieur S. Mais cette pagaille, comme vous dites, ne risque-t-elle pas de compromettre nos investissements ? En tout cas, je ferai part de votre proposition à mes supérieurs et je vous donnerai leur réponse dans le plus bref délai. Il se peut que votre offre soit accueillie favorablement. Qui sait ?... Il nous reste encore à régler la question du nouveau numéro six. Avez-vous quelqu'un en vue ?

— Je crois que nous avons un Sud-Américain qui fera parfaitement l'affaire. Nous avons besoin d'un type pour superviser nos opérations en Guinée britannique. Nous devons reprendre en main le Venezuela. Il y a beaucoup à faire avec les compagnies pétrolières. Et si l'affaire de la drogue prend de l'importance, nous ne pourrons pas nous passer de Mexico. Que diriez-vous de M. Arosio, de Mexico City ?

— Je n'ai pas l'honneur de connaître ce monsieur.

— Rosy ?... Oh ! c'est un type formidable ! Il est à la tête du *Green Light Transportation System*. Il introduit des filles et de la drogue à Los Angeles. N'a encore jamais été pris. C'est un associé de confiance, complètement indépendant. Vos gens doivent certainement le connaître. Pourquoi ne pas voir la question avec eux et en parler ensuite aux autres ? De toute façon, ils nous suivront.

— D'accord... Maintenant, monsieur S., n'avez-vous rien à me communiquer de la part de votre employeur ?... Lors de sa récente visite à Moscou, il nous a dit qu'il était extrêmement satisfait du résultat de vos efforts dans cette partie du monde. Il est bon que nous collaborions étroitement, pour entretenir la subversion. Nos chefs respectifs espèrent beaucoup de notre association avec la Mafia. Je suis personnellement plus réticent. M. Gengerella est indubitablement un associé de valeur, mais j'ai l'impression que ses mandants ne s'intéressent qu'à l'argent. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— A peu près la même chose que vous, monsieur Hendriks. Mon patron pense également que, la seule chose qui intéresse la

Mafia, c'est la Mafia elle-même. Il en a toujours été ainsi et il n'y a aucune raison pour que cela change. Mon Monsieur C. n'attend pas des résultats sensationnels des Etats-Unis. La Mafia elle-même est incapable d'influencer les procastristes. Il pense en revanche, qu'ils pourraient nous être très utiles dans les Caraïbes et qu'on pourrait les charger de diverses besognes. Ils peuvent être très efficaces. Vous apporteriez certainement de l'eau au moulin en utilisant la Mafia comme pipe-line pour la drogue. Ils vous transformeront un million de dollars en dix millions, comme rien du tout. Il va de soi qu'ils en prélèveront une bonne partie, mais ça vous laissera finalement un beau bénéfice. De plus, ce sera une manière de les lier à vous. Pensez-vous pouvoir arranger ça ?... Leroy G. aurait de bonnes nouvelles à rapporter chez lui. Quant à Monsieur C., « Flora » a été un coup dur, mais, grâce à l'attitude des Américains, il a pu maintenir l'unité du pays. Si les Américains changeaient de politique et faisaient, disons, un geste amical ou deux, notre homme ne serait plus constamment sous pression. Notez, que je ne le vois pas souvent. Il me fiche la paix. J'ai l'impression qu'il ne veut pas se salir les mains. Mais je peux compter sur l'appui du D.S.S... D'accord ?... Bon ! dans ce cas, allons voir si les autres sont prêts à partir ! Il est déjà 11 h 30, et le départ du *Bloody Bay Belle* est prévu pour midi. Je crois que nous allons bien nous amuser. Dommage que nos chefs ne soient pas de la partie, pour voir notre espion anglais se faire régler son compte !

— Ha ! fit M. Hendriks d'un ton neutre.

James Bond s'éloigna de la porte. Scaramanga introduisait son passe-partout dans la serrure. L'agent secret releva la tête et bâilla. M. Scaramanga et M. Hendriks l'examinèrent un instant, d'un air à la fois intéressé et pensif. Bond se faisait l'effet d'être un bifteck dont ils se demandaient s'ils allaient le manger saignant ou à point.

13

ET J'ENTENDS SIFFLER LE TRAIN…

Ils se rassemblèrent tous à midi dans le hall. Scaramanga s'était coiffé d'un stetson blanc à larges bords et portait un costume tropical immaculé. Il ressemblait à un riche planteur du Sud. M. Hendriks n'avait pas jugé bon de se changer et portait toujours un costume de gros drap, mais il était coiffé d'un homburg gris. Bond se dit qu'il ne lui manquait que les gants de suède et un parapluie. Les quatre gangsters avaient passé des chemises bariolées par-dessus leurs pantalons de toile. Cette tenue légère satisfaisait pleinement Bond. S'ils avaient glissé un revolver dans la ceinture de leur pantalon, la chemise les empêcherait de dégainer avec rapidité. On amena les voitures. La Thunderbird de Scaramanga se trouvait en tête du cortège. Scaramanga se dirigea vers le comptoir. Nick Nicholson le regardait s'approcher en se lavant les mains dans une invisible savonnée et en prenant son air le plus serviable.

— Tout est prêt ?… Tout a bien été chargé sur le train ? Green Harbour est prévenu ? Tout va bien… Où est votre assistant, le dénommé Travis ? Je ne l'ai pas encore vu dans les parages, aujourd'hui.

— Il souffre d'un abcès dentaire, monsieur, répondit Nicholson avec le plus grand sérieux. Je l'ai envoyé à Sav' La Mar pour se la faire extraire. Il sera remis cet après-midi.

— Quelle guigne ! Vous lui déduirez une demi-journée de salaire. Il n'y a pas de place pour les dormeurs dans cette équipe. Nous sommes déjà à court de personnel. Il n'avait qu'à faire soigner ses dents avant d'accepter cet emploi. Okay ?

— Très bien, monsieur Scaramanga. Je le lui dirai.

M. Scaramanga se tourna vers le groupe, qui attendait.

— Alors, voici le programme des festivités, les gars. Nous allons nous rendre en voiture à la petite gare qui se trouve à deux kilomètres d'ici. Là nous embarquons dans le petit train, dont je vous ai parlé, et qui est assez sensationnel. C'est un gars du nom de Lucius Beebe qui l'a réalisé, en le copiant sur celui qui faisait la ligne Denver-South Park-Pacifique. Ce train miniature nous conduira jusqu'à Green Island Harbour, qui se trouve à une trentaine de kilomètres d'ici, par la vieille ligne qu'utilisaient les exploitations de cannes à sucre de la région. Vous verrez des tas d'oiseaux, des rats et des crocodiles. Nous pourrons même un peu chasser, si ça vous chante. Histoire de voir si notre quincaillerie n'est pas rouillée. Vous avez tous vos armes ?... Bien. Bien... Nous déjeunerons au champagne à Green Harbour. Les filles et l'orchestre seront là pour nous divertir. Après quoi, nous embarquerons à bord du gros chriscraft *Thunder Girl*, pour aller jusqu'à Lucea, qui est une petite ville plus bas sur la côte et, en cours de route, nous essayerons de pêcher notre dîner. Ceux que la pêche n'intéresse pas pourront jouer. D'accord ?... Ensuite retour pour l'apéritif. Okay ?... Tout le monde est satisfait du programme ?... Pas de suggestions ?... Alors en route !

On dit à Bond de prendre place sur la banquette arrière de la voiture qui démarra. Et cette nuque qui s'offrait une nouvelle fois à lui ! Il serait fou de rater une occasion pareille. Mais ils roulaient en terrain à découvert, et il y avait quatre types armés qui suivaient dans la deuxième voiture. Les circonstances n'étaient pas assez favorables. Comment et quand les gangsters avaient-ils décidé de le liquider ? Sans doute pendant la partie de « chasse ». James Bond sourit intérieurement. Il se sentait heureux. Il aurait cependant été incapable d'expliquer ce sentiment. Il avait l'impression d'être remonté à bloc. C'était un peu comme le moment où, après avoir dû passer vingt fois, on a enfin un jeu valable, permettant de suivre le coup, sans d'ailleurs être sûr de gagner. Il y avait à présent plus de six semaines qu'il pourchassait Scaramanga. C'était ce jour-là, peut-être même ce matin-là, qu'il allait exécuter les ordres reçus. Ce serait lui ou l'autre. Ses chances ?... Le pressentiment

jouait en sa faveur. Pour contrecarrer les plans de ses ennemis, il était mieux armé qu'ils ne le croyaient. Mais l'ennemi disposait de forces supérieures en nombre. Rien que chez Scaramanga, il y avait peut-être aussi plus d'adresse. Les armes ?... Scaramanga à lui seul avait encore une fois l'avantage. Le long Colt 45 marquerait peut-être une hésitation au premier coup de feu, mais son canon long lui donnerait plus de précision que le Walther automatique. La puissance de feu ?... Le Walther devait avoir l'avantage, et la première chambre vide dans le barillet de Scaramanga, devrait constituer pour Bond un avantage supplémentaire. Il n'aurait qu'à éjecter son chargeur vide, et à le remplacer par un plein, tandis que Scaramanga serait obligé de recharger son pistolet balle par balle. La sûreté de la main ?... Le sang-froid ?... Le désir de tuer ?... Dans quelle mesure tous ces éléments allaient-ils jouer un rôle ? Il n'y avait pas grand-chose à attendre des deux premiers. Bond savait se montrer à la hauteur, en cas de nécessité. Ce qu'il devait surveiller avant tout, c'était l'excitation qui le gagnait. Rester froid comme du marbre. Pour ce qui était du désir de tuer, il était probablement le plus fort. C'était évident. Il se battait pour sa vie, lui ; tandis que l'autre avait uniquement l'intention de s'amuser, de faire du spectacle pour ses amis, de se mettre en vedette. C'était un point important qui pouvait être décisif. Bond se dit qu'il avait tout intérêt à entretenir et même à tenter d'augmenter le sentiment de sécurité de son adversaire, qui se figurait avoir la situation bien en main, pour qu'il se décontracte au maximum et soit moins sur ses gardes. Notre agent secret paraîtrait une caricature de l'Anglais type, afin de donner l'impression qu'il serait aisé de le duper. Un flux d'adrénaline courut dans les veines de Bond. Son pouls qu'il tâta au poignet, se mit à battre un rien plus vite. Il prit une profonde aspiration, constata qu'il était tendu et penché vers l'avant. Il se laissa aller en arrière, contre le dossier du siège et essaya de se détendre. Tout le corps lui obéit, sauf la main droite. Cette dernière n'était plus contrôlable. Elle reposait sur la cuisse droite et se contractait de temps en temps, comme la patte d'un chien qui rêve qu'il poursuit un lapin. Il enfouit cette main dans la poche droite de son veston et observa un rapace qui tournoyait dans

l'air, à quelque trois cents mètres au-dessus d'eux. Un instant, Bond se mit dans la peau de l'oiseau de proie qui essayait de repérer un crapaud ou un rat. L'oiseau finit par découvrir sa victime. Il se mit à descendre, en décrivant dans l'air de larges cercles. Bond lui souhaita « Bon appétit »[5]. Il sourit en songeant à la comparaison qu'on pouvait établir entre lui et cet oiseau carnassier. Ils étaient tous deux sur la trace d'une proie. Mais, la grande différence, c'était que l'oiseau ne courait pas le risque qu'on lui tirât dessus au moment où il amorcerait le plongeon final. Tandis que Bond s'amusait de ces pensées, sa main droite sortit automatiquement de la poche et alluma une cigarette. Elle ne se crispait plus comme la patte du chien qui chassait un lapin en rêve. La gare était une remarquable imitation des stations de l'époque du Colorado, sur les chemins de fer à voie étroite, c'est-à-dire, une construction faite de voliges et décorée sous le toit, de placards ressemblant à du pain d'épice. Les mots *Arrêt du Thunderbird* étaient inscrits au fronton en lettres décoratives. Sur des panneaux publicitaires on pouvait lire ceci : *Chiquez la fine coupe de Roseleaf, le tabac le plus fin de Virginie. Les trains s'arrêtent pour tous les repas. On n'accepte pas les chèques*. La locomotive, un véritable bijou, toute brillante de vernis noir et jaune et de cuivres polis haletait doucement sous le soleil, tandis qu'un filet de fumée noire s'échappait de la haute cheminée, derrière le gros phare cerclé de cuivre. Le nom de la machine *La Belle*, s'étalait sur une plaque de cuivre, fixée sur le cylindre noir, et son numéro, « N°1 », était gravé sur une plaque semblable sous le phare. Il n'y avait qu'un seul wagon, une voiture ouverte, avec des sièges rembourrés par de la mousse et un toit formé d'une grosse toile à franges, pour protéger du soleil les voyageurs. Derrière ce wagon se trouvait une sorte de petit fourgon à bagages, surmonté d'une plateforme sur laquelle était fixée la roue servant à actionner les freins, avec derrière celle-ci, un resplendissant fauteuil aux accoudoirs dorés. C'était un magnifique jouet jusques et y compris le vieux sifflet, qui émit soudain un bref appel.

Scaramanga se sentait dans une forme olympique.

---

[5]En français dans le texte.

— Notre train nous appelle, les gars ! Tout le monde en voiture.

Au grand désappointement de Bond, il prit son pistolet d'or, le pointa vers le ciel et pressa la détente. Il n'hésita qu'un instant et refit le même geste. Le bruit de la détonation se répercuta sur la façade de la gare, et le chef de gare, resplendissant dans son uniforme d'époque, s'agita nerveusement. Il remit dans son gousset la grosse montre argentée et attendit, d'un air obséquieux, en abaissant le petit drapeau vert qu'il tenait à la main. Scaramanga examina son arme. Il regarda Bond d'un air pensif et dit :

— Parfait, mon ami. Allez prendre place sur la locomotive, près du mécanicien.

— Merci, dit Bond en lui adressant un sourire heureux. Depuis mon enfance j'ai toujours rêvé de voyager sur une locomotive. Quelle fête !

— Vous ne pouvez pas mieux dire, grommela Scaramanga. Puis, se tournant vers les autres : Et vous, monsieur Hendriks, sur le premier siège, juste derrière le tender, s'il vous plaît. Ensuite Sam et Leroy. Puis, Hal et Louie. Moi, je vais m'installer sur la plate-forme du fourgon. C'est une bonne place pour surveiller les opérations. Okay ?

Chacun gagna sa place. Le chef de gare avait retrouvé son calme et avait ressorti sa montre, tout en tenant le drapeau levé. La locomotive poussa un soupir lent, suivi de plusieurs autres plus brefs et plus rapides ; et le convoi s'ébranla sur l'étroite voie ferrée, qui s'élançait, aussi droite qu'une flèche, vers le miroitement argenté de l'horizon. Bond regarda l'indicateur de vitesse. Il marquait trente kilomètres à l'heure. Pour la première fois notre homme remarqua le mécanicien, un Rastafari à mine patibulaire, vêtu d'une salopette kaki crasseuse, un mouchoir noué autour de la tête. Une cigarette pendait entre sa fine moustache et sa barbe irrégulière. Il sentait affreusement mauvais.

— Je m'appelle Mark Hazard. Et vous ?

— *Rass*, mon vieux. J'parle pas avec un *buckra*.

En jamaïquain, l'expression *rass* signifiait « du balai ». Quant au mot *buckra* il désigne l'homme blanc.

— Tiens ! fit Bond, je croyais que votre religion vous enseignait d'aimer votre prochain !

Le Rasta tira longuement sur le manche actionnant le sifflet. Lorsque le sifflement se fut éteint, il dit simplement :

— Merde.

Il ouvrit ensuite la porte de la chaudière et se mit à pelleter du charbon. Bond jeta subrepticement un coup d'œil sur la cabine. Oui, il était bien là, le long coutelas jamaïquain très effilé ! Il était posé sur la tablette, à portée de l'homme. Etait-ce avec cette arme qu'on allait se débarrasser de lui ?... Bond en doutait. Scaramanga se chargerait de l'exécuter personnellement, avec une mise en scène qui lui donnerait en même temps un bon alibi. Le bourreau en second serait Hendriks. Bond jeta un coup d'œil par-dessus le tender, qui était assez bas. Son regard croisa celui de Hendriks, froid et indifférent. Bond l'interpella en haussant la voix, pour se faire entendre à travers le bruit de la machine :

— C'est amusant, non ?

Les yeux de Hendriks se détournèrent, puis se fixèrent de nouveau sur Bond. Celui-ci se baissa, de manière à pouvoir voir sous le toit de toile du wagon. Les quatre autres aussi le regardaient d'un air indifférent. Bond leur fit un signe amical. Il ne reçut aucune réponse. On leur avait donc dit que Bond était un espion qui était parvenu à se faufiler parmi eux et qui faisait sa dernière promenade. Suivant l'expression utilisée par les gangs : « Il allait lui arriver un accident ». C'était vraiment une sensation désagréable, de sentir ces dix yeux fixés sur soi, comme autant de canons de revolvers. Bond se ressaisit. La moitié supérieure de son corps apparaissait maintenant au-dessus du toit de toile, comme la cible dans les stands de tir. Il regardait en direction de Scaramanga, qui trônait sur sa plate-forme à une dizaine de mètres de distance, le corps bien en vue. Le regard du géant se posa également sur Bond et il avait l'air d'être le dernier membre de la famille suivant le convoi funèbre de l'agent secret. Celui-ci lui fit aussi un joyeux signe de la main et se retourna. Il ouvrit son veston et fut immédiatement rassuré en sentant la froide crosse de son revolver. Il passa une main sur sa poche revolver. Les magazines... Une bonne chose !

Il en avait emporté le plus possible. Il se laissa glisser sur le siège de l'aide-mécanicien. Il était inutile de s'offrir en cible, tant que cela n'était pas nécessaire. Le Rasta jeta son mégot de cigarette et en alluma une autre. La locomotive poursuivait sa route sans qu'on eût à s'occuper d'elle. Bond s'appuya contre la paroi de la cabine et regarda dans le vide.

Il avait bien appris sa leçon en étudiant en détail la carte que Mary lui avait procurée et il connaissait par cœur la route qu'empruntait le petit train. Il y aurait d'abord un parcours de huit kilomètres, au milieu des champs de cannes à sucre, qu'ils étaient précisément en train de traverser. Ils arriveraient ensuite à la Middle River, suivie d'une vaste étendue de marécages, qu'on commençait tout doucement à assécher, mais qui figuraient encore sur la carte sous le nom du « Grand Marais ». Puis, ce serait Orange River, qui conduisait à Orange Bay, pour retrouver de nouveaux champs de cannes à sucre, de petites entreprises agricoles nichées au milieu de petites forêts, jusqu'au hameau de Green Island et à l'excellent mouillage de Green Island Harbour.

Devant le convoi, un oiseau de proie s'éleva à une centaine de mètres et, après avoir exécuté quelques lourds battements d'ailes, prit un courant ascendant et se laissa porter. Le pistolet d'or de Scaramanga claqua. Quelques plumes se détachèrent de l'aile droite du rapace, qui tournoya plus rapidement et s'éleva encore plus haut. Il y eut un second coup de feu. L'oiseau eut un soubresaut et se mit à tomber d'une manière désordonnée. Il fit une dernière tentative pour retrouver son équilibre ; une troisième balle le frappa au moment où il allait s'écraser dans le champ de cannes à sucre. Il y eut sous la toile, une salve d'applaudissements. Bond se pencha et appela Scaramanga :

— Ça risque de vous coûter cinq livres, à moins que vous ne graissiez la patte au Rasta. C'est l'amende pour ceux qui tuent une de ces bestioles.

Une balle siffla aux oreilles de Bond. Scaramanga éclata de rire.

— Désolé. J'avais cru voir un rat. Allons monsieur Hazard, faites-nous une démonstration de tir au revolver. Il y a du bétail

dans les champs. Voyons si vous êtes capable de toucher une vache à dix pas.

Les truands s'esclaffèrent. La tête de Bond émergea une nouvelle fois. Le pistolet de Scaramanga était posé sur ses genoux. Du coin de l'œil, Bond s'aperçut que M. Hendriks plongeait la main droite dans la poche de son veston.

— Je ne tue que ce que je peux manger, cria Bond. Mais si vous êtes capable de manger une vache entière, je serais heureux de vous en tuer une.

Bond n'eut que le temps de se rejeter en arrière, à l'abri du tender, au moment où claqua la détonation.

— Mesurez vos paroles, l'Engliche, ou je vous la coupe pour de bon.

Les truands eurent un nouvel accès d'hilarité.

Le Rasta qui se trouvait à côté de Bond jura. Il fit longuement fonctionner le sifflet du train. Bond jeta un coup d'œil sur la voie. Au loin, il semblait qu'il y eût quelque chose de rose en travers des rails. Sans cesser d'actionner le sifflet, le mécanicien tira sur un levier. Un jet de vapeur s'échappa de la locomotive, qui se mit à ralentir. Deux coups de feu claquèrent et les balles ricochèrent sur le petit toit métallique de la machine.

— Garde la pression, nom de Dieu ! cria Scaramanga en colère.

Le Rasta repoussa le levier en position, et le train reprit de la vitesse, pour atteindre de nouveau ses trente kilomètres-heure de croisière. Il se contenta de hausser les épaules.

— Y a quèque chose de blanc sur la voie. C'est pt'êt' un ami du patron.

Bond regarda fixement la voie. Oui. C'était un corps nu, couronné de cheveux blonds. Un corps de femme…

La voix de Scaramanga se fit entendre contre le vent :

— Les amis, une petite surprise pour vous tous. Il y a une fille qui est liée sur la voie devant nous. Un peu comme dans les bons vieux westerns. Allez-y, jetez un coup d'œil. Et vous savez qui c'est ?… La petite amie d'un type dont nous avons déjà entendu parler et qui s'appelle Goodnight. Mary Goodnight… Cette fois, c'est définitivement *Goodnight* pour elle ! Si ce Bond

était parmi nous, je parie qu'il nous supplierait et se traînerait à nos pieds.

14

LE GRAND MARAIS

James Bond se précipita sur le levier d'accélération et le tira vers le bas. La locomotive perdit quelque peu de sa vitesse, mais il ne restait plus qu'une bonne centaine de mètres avant d'arriver à l'endroit où était lié le corps, et le levier du frein se trouvait dans le fourgon, près de Scaramanga. Le Rasta avait déjà saisi son coutelas. Les flammes de la chaudière brillaient sur la lame. Plaqué contre la paroi, comme un animal pris au piège, les yeux rougis sous l'effet de la *ganja*, l'homme regardait avec crainte le revolver qui avait surgi dans la main de Bond. Rien ne pouvait plus sauver la jeune femme, à présent ! Bond savait que Scaramanga s'attendait à le voir apparaître du côté droit du tender. Il se précipita donc vers la gauche. Hendriks avait sorti son revolver. Avant même qu'il n'eût le temps de changer de position, Bond lui plaça une balle entre les deux yeux. La tête partit en arrière, dans un mouvement saccadé. La bouche s'ouvrit toute grande, laissant apparaître un instant une dentition métallique. Le homburg gris tomba sur le sol, au moment où la tête de l'homme mort retombait sur la poitrine. Le pistolet d'or claqua deux fois. Une balle siffla dans la cabine de la locomotive. Le Rasta poussa un cri affreux et s'écroula sur le sol, en se tenant la gorge d'une main. L'autre était encore crispée sur le levier du sifflet, et le train poursuivait sa route en sifflant sans interruption. Plus que cinquante mètres... Les cheveux blonds épars recouvraient le visage. A présent on apercevait distinctement les cordes qui serraient les poignets et les chevilles. La poitrine s'offrait à l'engin hurlant. Bond serra les dents et ferma son esprit à l'horrible vision du choc sanglant qui allait se produire d'un instant à l'autre. Il se précipita de nouveau vers la gauche et tira trois coups de feu. Il eut

l'impression que deux d'entre eux avaient fait mouche, mais c'est à cet instant qu'il ressentit une violente douleur dans le muscle de l'épaule droite et qu'il trébucha en arrière, pour s'écrouler sur le plancher métallique de la cabine, la tête reposant sur le marchepied. C'est de là qu'il vit les roues avant de la machine déchiqueter le corps couché en travers des rails, qu'il vit la tête se séparer du tronc, qu'il vit les yeux bleus lui adresser un dernier regard fixe, qu'il vit enfin le corps, qui n'était plus qu'un pantin informe, se désintégrer, avec des craquements secs, comme ceux que produit le plastique, et disparaître sous le convoi.

James Bond réprima le haut-le-cœur qui lui soulevait l'estomac. Il se remit tant bien que mal sur pied et resta baissé. Il saisit le levier d'accélération et le repoussa vers le haut. Il valait mieux que ce duel au revolver se déroulât au milieu des cahots du train, plutôt qu'à l'arrêt. Il sentait à peine la douleur cuisante de son épaule. Il se glissa vers le côté droit du tender. Quatre coups de feu éclatèrent presque en même temps. Bond se remit prestement à l'abri. C'étaient à présent les truands qui tiraient, mais leur tir n'était pas très précis, car ils avaient la vue en partie masquée par le toit de toile. Bond avait néanmoins eu le temps d'entrevoir une scène réconfortante. A l'arrière, sur la plate-forme du fourgon, Scaramanga avait glissé de son trône et se tenait à genoux, balançant la tête de droite à gauche, comme un animal blessé. Où Bond avait-il bien pu le toucher ?... Et maintenant ?... Comment notre homme allait-il s'en tirer, avec les quatre truands, qui étaient aussi bien dissimulés à sa vue qu'il l'était à la leur ?

A ce moment une voix se fit entendre à l'arrière du train, par-dessus le sifflement ininterrompu. C'était la voix de Felix Leiter. Elle provenait du fourgon.

— Ça va, vous, les quatre rigolos ! Jetez vos armes par-dessus bord. Et en vitesse !

Il y eut le claquement sec d'une détonation.

— J'ai dit en vitesse. Voilà M. Gengerella qui est allé retrouver son créateur... Voilà qui est mieux !... Et maintenant, les mains à la nuque. Très bien... Okay, James !... La bataille est

terminée. Tu peux te montrer, si tu es entier. Nous devons encore jouer le final, et nous n'avons pas de temps à perdre.

Bond se leva prudemment. Il pouvait à peine y croire. Leiter avait dû faire le voyage sur les tampons du fourgon. Il ne s'était probablement pas manifesté plus tôt pour ne pas écoper d'une balle de Bond, destinée à Scaramanga. Mais oui, c'était bien lui, avec ses cheveux blonds ébouriffés par le vent ! Un Colt à long canon, reposant sur son crochet d'acier, lui servant d'appui, et il se tenait les jambes écartées par-dessus le corps de Scaramanga. L'épaule de Bond était devenue très douloureuse. Il cria, d'une voix furieuse, où perçait un intense soulagement :

— Nom de Dieu, Leiter, pourquoi ne t'es-tu pas montré plus tôt ? Ces salopards ont bien failli me régler mon compte.

Leiter éclata de rire.

— Tout est bien qui finit bien. Maintenant, écoute-moi, toquard ! Apprête-toi à sauter. Plus vite tu le feras, moins tu auras à marcher. Moi, je vais terminer le voyage avec ces messieurs et les remettre à la justice à Green Harbour.

Il secoua la tête, pour faire comprendre à Bond qu'il n'en pensait pas un mot.

— C'est le moment, vas-y. Nous traversons le marais et l'atterrissage ne sera pas trop dur. Tu ne sentiras pas fort bon, mais tu auras droit à une douche à l'eau de Cologne quand tu arriveras à la maison. D'accord ?

Le train passa sur un pont métallique et la chanson des roues devint, un instant, un grondement sourd. Bond regarda vers l'avant. Il aperçut le pont d'Orange River, qui, de loin, ressemblait à une toile d'araignée métallique. La locomotive perdait de la vapeur. Le compteur de vitesse n'indiquait plus que vingt-cinq kilomètres à l'heure. Bond jeta un regard au Rasta, mort étendu à ses pieds. Son visage était aussi horrible que de son vivant. Les dents gâtées, aiguisées à force de ronger des cannes à sucre depuis l'enfance, apparaissaient dans un rictus figé. Bond jeta un rapide coup d'œil sous la toile. Le cadavre affaissé de Hendriks ballottait au gré des mouvements du train. Sur ses grosses joues, il y avait encore quelques gouttes de transpiration. Même à l'état de cadavre, il n'inspirait aucune sympathie. Derrière lui se trouvait le corps de Gengerella, dont

la tête avait été à moitié emportée par la balle de Leiter. A côté et derrière lui, les trois autres gangsters levèrent des yeux battus. Il ne s'étaient pas attendus à ce genre de dénouement. Tout cela ne devait être qu'une aimable partie de campagne et les chemises bariolées étaient là pour le prouver. M. Scaramanga, l'invaincu et l'invincible, l'avait déclaré. Il y avait quelques minutes à peine, son pistolet d'or confirmait encore ses paroles. Et voilà que soudain tout était différent ! Comme disent les Arabes quand un grand Cheik vient à mourir, les laissant sans protection : « Il n'y a plus d'ombre ». Ils étaient sous la menace de revolvers braqués sur eux, de l'avant et de l'arrière. Le train filait sur une voie ferrée qui conduisait vers un endroit dont ils n'avaient jamais entendu parler auparavant. Le sifflet émit une plainte. Un soleil surchauffait l'atmosphère. L'horrible puanteur du grand marais assaillit les narines des voyageurs. Ils étaient loin de chez eux. Ils étaient mal embarqués, et même très mal. Le directeur des festivités les avaient abandonnés à leur sort. Deux d'entre eux avaient été tués. Ils étaient désarmés. Leurs visages durs, à présent aussi blancs que des lunes, étaient fixés sur Bond avec une expression de supplication. La voix de Louie Paradise n'était plus qu'un croassement, sous l'effet de la terreur :

— Un million, monsieur ! Un million de dollars, si vous nous sortez de là... Je le jure sur la tête de ma mère. Un million.

Les visages de Sam Binion et de Hal Garfinkel s'éclairèrent. Il y avait peut-être de l'espoir.

— Et un million pour moi !

— Et un autre pour moi, sur la tête de mon petit garçon !

La voix de Felix Leiter, où perçait la colère, se fit entendre :

— Saute !... Mais, nom de Dieu, James, saute !

Sur la plate-forme, James Bond se releva complètement. Il n'écoutait pas les voix suppliantes qui lui parvenaient de sous la toile. Quelques instants plus tôt, ces hommes se réjouissaient d'assister à sa mort. Ils n'auraient pas hésité à le tuer eux-mêmes. De combien de morts chacun d'eux était-il responsable ?... Bond descendit sur le marchepied de la locomotive, choisit son moment et s'élança, en prenant soin d'éviter les traverses pour retomber dans le marais, sur la masse

souple de mangliers. Cette chute dans la boue fit s'exhaler une puanteur d'enfer. De grosses bulles de gaz des marais apparurent à la surface et éclatèrent mollement. Un oiseau poussa des cris effrayés et s'envola dans le feuillage. James Bond se fraya un chemin jusqu'à la terre ferme. A présent son épaule le faisait cruellement souffrir. Il s'agenouilla et fut malade comme un chien.

Lorsqu'il releva la tête, il vit Leiter se jeter à bas du fourgon, qui se trouvait bien maintenant à deux cents mètres du lieu de sa propre chute. Leiter tomba d'une manière bizarre et ne se releva pas. Et, à quelques mètres à peine du long pont métallique, une autre silhouette bondit du train, pour tomber parmi les mangliers. Une grande silhouette, habillée d'un costume clair. Pas de doute, c'était bien Scaramanga ! Bond jura faiblement... Pourquoi Leiter ne lui avait-il pas collé une balle dans la tête ?... Le travail n'était pas terminé, comme Bond l'avait cru. Les cartes avaient de nouveau été mélangées. La dernière partie devait encore se jouer.

Le roulement des roues, de plus en plus faible, se changea brusquement en grondement sourd lorsque le train s'engagea sur le pont métallique. Bond regardant d'un œil vague le train privé de conducteur qui s'éloignait, se demanda quand la pression tomberait tout à fait. Qu'allaient faire les trois gangsters à présent ?... Essayer de gagner les collines ?... Demeurer dans le train, gagner Green Harbour et tenter de filer à Cuba avec le *Thunderbird* ?... La réponse à ces questions fut donnée immédiatement. Au milieu du pont, la locomotive se cabra tout à coup comme un cheval sauvage. Au même instant, il y eut une explosion terrifiante, suivie d'un immense jet de flammes, et le centre du pont s'affaissa, comme une jambe qu'on replie. Des morceaux de métal tordu furent projetés en l'air et sur les côtés, et il y eut un large éclaboussement au moment où les grandes poutrelles cédèrent et s'abattirent dans l'eau. La jolie « Belle » s'engouffra dans l'ouverture béante et, comme un jouet désarticulé, bascula dans la rivière, au milieu d'un grand bouillonnement de vapeur et d'écume.

Un profond silence régna durant de longues minutes. Quelque part derrière Bond une grenouille poussa un cri.

Quatre aigrettes blanches descendirent en planant au-dessus de l'amas de ferraille et de bois et tendirent le cou pour mieux voir. Des points noirs apparurent, très haut dans le ciel, et s'approchèrent en décrivant de larges cercles. Le sixième sens des charognards les avait déjà avertis de ce que l'explosion signifiait : catastrophe et, pour eux, possibilité d'un bon repas. Le soleil frappait dur et faisait briller les rails. A quelques pas de l'endroit où Bond était couché, un groupe de papillons jaunes exécutaient un ballet aérien. Bond se mit péniblement sur pied. Ecartant les papillons, il se mit à marcher lentement en direction du pont. S'occuper d'abord de Felix Leiter. Et ensuite du gros poisson qui s'était échappé.

Leiter était étendu dans de la vase puante et sa jambe gauche formait un angle effrayant. Bond s'agenouilla près de lui, un doigt sur les lèvres, et murmura, d'une voix à peine audible :

— Je ne peux pas faire grand-chose pour toi pour le moment, mon pauvre vieux. Je vais te confier une balle, pour que tu puisses mordre dessus, et je te mettrai à l'ombre. Les gens ne vont sûrement pas tarder à rappliquer. Quant à moi, il faut que je donne la chasse à cette saloperie vivante... L'homme doit être caché quelque part du côté du pont. Qu'est-ce qui t'a fait croire qu'il était mort ?

Leiter grogna, plus de colère que de douleur :

— Il y avait du sang partout, dit-il. Sa voix qui n'était qu'un murmure, s'échappait de ses dents serrées. Sa chemise en était trempée. Il avait les yeux fermés. Je me suis dit que, s'il n'était pas tout à fait mort, il aurait son compte, avec les autres, sur le pont. Comment as-tu trouvé le numéro du « Pont de la rivière Kwaï ? » demanda-t-il avec un faible sourire. Pas mal combiné hein ?

Bond leva un pouce.

— Un vrai feu d'artifice de 14 Juillet. Les crocodiles doivent déjà s'être mis à table, à l'heure qu'il est. Mais c'est ce fichu mannequin qui m'a retourné les sangs. C'est toi qui l'as mis là ?

— Bien sûr. Sur l'ordre de Monsieur S. C'était, ce matin, une excellente excuse pour venir miner le pont. Je ne savais pas que ta petite amie était blonde et que tu étais tombé dans le panneau.

— Vachement bête de ma part, évidemment ! Mais j'ai cru qu'il s'était emparé d'elle la nuit dernière… Maintenant, allons-y ! Voici ta balle. Mords dessus. Dans les romans, on dit que ça aide. Ça ne va pas te faire du bien, mais il faut absolument que je te mette à l'abri du soleil.

Bond prit Leiter sous les aisselles et le hala, aussi doucement que possible, sur un lambeau de terre sèche, sous un gros manglier. Le visage du blessé ruisselait de sueur, sous l'effet de la douleur. Bond le cala contre les racines. Leiter poussa un gémissement et sa tête retomba en arrière. Bond le regarda pensivement. Il s'était évanoui, c'était probablement ce qui pouvait lui arriver de mieux en ce moment. Prenant le revolver de Leiter, Bond le déposa à côté de l'unique main valide, la gauche. S'il devait arriver un coup dur à Bond, Scaramanga ne manquerait pas de se mettre à la recherche de Felix.

Bond se mit en route en direction du pont. Pendant un moment il allait marcher à découvert. Il fit des vœux pour que, se rapprochant de la rivière, il trouvât un terrain plus sec, de manière à pouvoir se diriger vers la mer, et couper ensuite vers le cours d'eau, dans l'espoir d'y découvrir des traces de pas.

Il était une heure trente et le soleil était haut. James Bond avait faim, était assoiffé et son épaule le faisait atrocement souffrir. Il se sentait déjà fiévreux. On peut rêver le jour comme la nuit : à présent qu'il entamait une nouvelle chasse à l'homme, il constata avec étonnement que son esprit était principalement tourné vers le buffet qui les attendait tous, morts ou vivants, à Green Harbour, avec du champagne frappé à point. Pour le moment, notre agent secret se repaissait de l'image fallacieuse de ce buffet, qui avait probablement été dressé sous les arbres, non loin du terminus de la ligne. Il devait y avoir de longues tables couvertes de nappes immaculées, supportant des rangées de verres, de plats et de couverts, ainsi que de grands plats chargés de salade de homard, de tranches de viande froide, avec des montagnes de fruits, pour donner au décor un aspect encore plus exotique. Il devrait y avoir aussi quelque plat chaud. Quelque chose comme du cochon de lait farci, avec du riz et des pois. Il faisait trop chaud pour manger, se dit Bond. Mais quelle fête pour les habitants de Green Harbour, quand les riches

« touristes » seraient partis ! Et il y aurait évidemment la boisson. Du champagne frappé dans des thermos d'argent, des punchs au rhum ; des Tom Collins, du whisky, et, cela allait de soi, de grandes coupes d'eau glacée, qu'on aurait versée au moment où le train serait entré dans la jolie petite gare. Bond voyait parfaitement la scène. Aucun détail de la réception à l'ombre des grands arbres ne lui échappait. Les serveurs de couleur en gants blancs, lui proposant sans cesse d'autres mets et de nouvelles boissons ; à l'arrière plan, avec pour toile de fond les eaux miroitantes du petit port, l'orchestre jouant des calypsos, et les filles lançant des œillades aux convives... Dirigeant et ordonnant le tout, la haute et mince silhouette de l'aimable amphitryon, un long cigare entre les dents, un stetson blanc sur la tête. Légèrement penché vers l'avant, il offrait à Bond un nouveau gobelet de champagne... James Bond trébucha sur une racine de manglier essaya de saisir une branche, pour ne pas tomber, la manqua, essaya une nouvelle fois sans succès et tomba lourdement sur le sol. Il resta étendu un moment, en évaluant le bruit que sa chute avait dû faire. Pas terrible, en tout cas. Le vent soufflant de la mer agitait le feuillage du marais. A une centaine de mètres de là se répercutait le bruit des eaux de la rivière. Il y avait des cris d'oiseaux et le chant des criquets. Bond se mit d'abord à genoux, puis sur pied. A quoi pensait-il donc ?... Allons, espèce d'idiot ! Tu as encore une mission à accomplir... Il secoua la tête pour s'éclaircir les idées. L'aimable amphitryon, tu parles !... Bond était à la recherche du personnage en question, pour lui régler son compte. Des gobelets de champagne glacé ?... C'était bien le moment d'y penser ! Il secoua encore une fois la tête avec colère. Il inspira plusieurs fois, lentement et profondément. Il n'y avait rien de pire que la fatigue nerveuse, alourdie par un accès de fièvre. Tout ce qu'il y avait à faire, c'était de garder l'esprit et l'œil clairs. Et pour l'amour du ciel, plus de rêves en plein jour ! Ragaillardi par ces nouvelles et bonnes résolutions, il chassa les mirages de son esprit et regarda autour de lui, pour se situer. Il se trouvait environ à une centaine de mètres du pont. A gauche, les mangliers étaient plus rares, la terre sèche et craquelée. Il y avait néanmoins encore des places où le sol était

boueux. Bond releva le col de son veston, pour cacher sa chemise blanche. Il parcourut encore une vingtaine de mètres le long de la voie ferrée et obliqua à gauche sous les mangliers. Il constata qu'en marchant aussi près que possible des racines des arbres, il progressait sans trop de difficultés. Du moins n'y avait-il pas de branches ou de feuilles sèches qui risquaient de craquer sous ses pas. Il essaya d'avancer parallèlement à la rivière, mais d'épais buissons l'obligèrent à faire des détours, et il dut estimer sa direction en repérant les parcelles de terre sèche et la légère surélévation des terres, le long des rives de la rivière. Il tendait l'oreille comme un animal, pour capter le moindre son. A présent la boue était percée de trous de crabes, devant lesquels gisait, ici et là, la carapace vide d'une victime des oiseaux ou des mangoustes. Pour la première fois depuis que Bond marchait sous le couvert des arbres, il fut attaqué par des moustiques et par des mouches des sables. Il ne pouvait pas tuer avec des gifles ceux des insectes qui se posaient sur lui, mais uniquement les écraser mollement avec le mouchoir, qui fut bientôt couvert de petites taches de sang sucé à fleur de peau, sang qui, mêlé à la sueur de l'homme blanc, attirait en masse les bestioles.

Bond estimait qu'il s'était enfoncé deux cents mètres dans le marais lorsqu'il entendit une voix étouffée.

15

VIANDE POUR CRABES

L'homme qui toussait se trouvait à une vingtaine de mètres, en direction de la rivière. Bond se laissa tomber sur un genou, les sens en éveil, comme les antennes d'un insecte. Il resta immobile cinq minutes. Comme la toux ne se répétait pas, il se mit à ramper, en tenant son revolver dans la bouche.

Il aperçut l'homme dans une petite clairière dont le sol était fait de boue noire, sèche et craquelée. L'agent secret cessa d'avancer et essaya de reprendre son souffle.

Scaramanga était étendu bras et jambes écartés, le dos appuyé au centre de deux racines de manglier. Son chapeau et sa canne avaient disparu, et tout le côté droit de son veston était taché de sang, sur lequel festoyaient une nuée d'insectes. Mais les yeux étaient bien éveillés !... A intervalles plus ou moins réguliers, le regard balayait la clairière. Les mains de Scaramanga reposaient sur les racines, à côté de lui. On ne voyait pas de pistolet.

Soudain le visage se tendit et s'immobilisa légèrement, penché vers l'avant, comme la tête d'un chien d'arrêt. Bond ne pouvait voir ce qui avait ainsi éveillé l'attention de son ennemi. Mais soudain une tache d'ombre bougea, à l'extrémité de la clairière, et un magnifique serpent, tacheté de brun foncé et de brun clair, zigzagua lentement sur la boue noire, en direction de l'homme.

Bond regardait, fasciné. Il supposa qu'il s'agissait d'un boa de la famille des anacondas, qui avait été attiré par l'odeur du sang. Le reptile, qui mesurait environ un mètre cinquante, était inoffensif pour l'homme.

Bond se demanda si Scaramanga savait cela. Il fut rapidement édifié. L'expression de Scaramanga n'avait pas

changé, mais sa main droite glissa lentement le long de la jambe jusqu'à hauteur de ses courtes bottes du Texas, dont il défit un bouton et en retira un stylet effilé. Il attendit, en tenant le stylet mollement sur son estomac, mains pointé à la manière d'un couteau à lancer. Le reptile s'arrêta à quelques mètres de l'homme et dressa la tête, pour faire une dernière inspection. La langue fourchue allait et venait. Tête haute, le serpent se remit à avancer.

Pas un muscle du visage de Scaramanga ne bougea. Les yeux n'étaient plus que deux fentes, derrière lesquelles les prunelles regardaient fixement l'animal. Celui-ci arriva dans l'ombre du pantalon et rampa lentement en direction de la chemise barbouillée de sang. Brusquement, la langue d'acier qui reposait sur l'estomac de Scaramanga fila comme une flèche. Elle transperça la tête du serpent, exactement en son centre, la cloua au sol et l'y maintint, tandis que le corps puissant se contorsionnait sauvagement, cherchant à agripper une racine de manglier, sous le bras de Scaramanga. Mais, dès que le serpent y parvenait, ses propres convulsions l'obligeaient à lâcher prise, pour chercher un nouvel appui dans une autre direction.

Les soubresauts devinrent moins violents et finirent par cesser. Le serpent resta étendu sans vie. Scaramanga était un homme prudent. Il promena la main sur toute la longueur du corps du reptile. Seule, l'extrémité de la queue battait encore l'air par à-coups. Scaramanga retira le stylet de la tête du serpent et la coupa, d'un seul coup de la lame effilée, pour ensuite la jeter avec adresse, après un instant de réflexion, vers un trou de crabe. Il attendit, pour voir si un crabe, sortant de la cachette, allait s'emparer de ce repas providentiel. Aucun crabe ne se montra. Le bruit de la tête du serpent tombant à proximité du trou devait avoir incité les crabes à se terrer pendant quelques minutes, en dépit du fumet, prometteur d'un bon repas.

James Bond, agenouillé derrière le taillis, avait observé le déroulement de la scène avec la plus grande attention. Chaque geste de Scaramanga, chaque expression fugitive qui était passée sur son visage, avaient été autant de précieuses indications quant à la vigueur et à la vitalité du bandit blessé.

L'épisode du serpent en révélait autant, sur l'état physique et moral du tueur, qu'une feuille de température ou qu'un détecteur de mensonges. De l'avis de Bond, Scaramanga était encore bien vivant, en dépit de la perte de sang et des blessures. Il restait le plus redoutable et le plus dangereux des hommes. Ayant accompli sa tâche d'une manière satisfaisante, Scaramanga changea lentement de position et, centimètre par centimètre, entreprit d'examiner derechef les environs.

Au moment où le regard de Scaramanga passa sur lui sans le voir, Bond bénit la bonne idée qu'il avait eue d'endosser un costume sombre. Il n'était ainsi qu'une ombre parmi les ombres, bien camouflée, dans les blancs et les noirs de la végétation, sous le soleil de midi. Satisfait, Scaramanga ramassa le corps flasque du serpent, le posa en travers de son estomac et pratiqua une longue incision, jusqu'à l'extrémité du corps. Il dépiauta la bête, avec les gestes précis d'un chirurgien, nettoya la chair veinée de rouge et jeta les déchets vers les trous de crabes, avec l'expression ennuyée de l'homme riche qui ne voit pas la valetaille se précipiter pour s'emparer des reliefs qu'il abandonne. Lorsque l'opération fut terminée, il scruta encore une fois attentivement les environs, pour ensuite tousser avec prudence et cracher dans une main. Il examina le résultat et lança le bras de côté, d'un geste brusque. Le crachat forma sur le sol une tache rosâtre. La toux ne semblait pas faire souffrir le blessé, ni lui coûter aucun effort. Bond supposa que sa balle avait dû l'atteindre au côté droit de la poitrine et manquer le poumon de quelques millimètres. Il y avait hémorragie et la place de Scaramanga aurait été à l'hôpital, mais la chemise trempée de sang ne révélait pas toute la vérité. De nouveau rassuré par son coup d'œil circulaire, Scaramanga mordit dans la chair du serpent. On aurait dit un chien se précipitant sur sa pâtée. Bond avait l'impression que s'il sortait maintenant de sa cachette, Scaramanga retrousserait les babines et grognerait comme un dogue. Il se dressa, prit son revolver, tout en surveillant les mains de Scaramanga, et s'avança lentement jusqu'au centre de la petite clairière.

Scaramanga ne grogna pas. Il leva à peine les yeux du morceau de serpent qu'il tenait entre les mains. La bouche pleine, il dit :

— Vous avez mis le temps, pour arriver ! Vous en voulez un morceau ?

— Non, merci. Je préfère le serpent grillé avec du beurre fondu. Mais ne vous arrêtez pas de manger. J'aime voir vos deux mains occupées.

Scaramanga ricana. Il désigna sa chemise tachée de sang.

— Peur d'un mourant ?... Vous autres, Engliches, vous êtes de vraies poules mouillées.

— Le mourant ne s'est pas mal débrouillé avec le serpent. Vous avez d'autres armes sur vous ?

Scaramanga fit le geste de déboutonner son veston.

— Halte ! cria Bond. Pas de mouvements brusques ! Contentez-vous de me montrer votre ceinture, vos aisselles et de tapoter vos cuisses sur toutes les faces. Je le ferais bien moi-même, mais je n'ai pas envie de subir le même traitement que le serpent. Tant que vous y êtes, jetez donc votre stylet dans les buissons. J'ai dit « jetez » et pas « lancez », si vous saisissez la nuance... Mon index est un peu nerveux aujourd'hui. Il a tendance à presser la détente sans que je m'en rende compte... Oui, c'est ça !

D'un coup de poignet, Scaramanga avait projeté en l'air le stylet. La lame d'acier tournoya dans le soleil. Bond dut se jeter sur le côté. Le stylet se ficha en terre à l'endroit exact où il s'était trouvé. Scaramanga éclata de rire. Le rire se transforma en toux. Une expression douloureuse se peignit sur le visage. Trop douloureuse, peut-être... Il cracha rouge, mais pas aussi rouge qu'on aurait pu s'y attendre, de la part d'un homme dans un tel état. L'hémorragie n'avait dû être que légère. L'homme avait peut-être une ou deux côtes cassées. Scaramanga pourrait facilement sortir d'un hôpital au bout d'une quinzaine de jours. Il déposa le morceau de serpent et fit exactement ce que Bond lui ordonnait de faire, sans cesser de fixer sur le visage de Bond un regard froid et arrogant. Lorsqu'il eut terminé, il reprit le morceau de reptile et mordit dans la chair. Il releva la tête.

— Satisfait ? demanda-t-il.

— Assez, répondit Bond, qui s'accroupit.

Tenant son revolver d'une main souple, il le dirigea vers un point situé quelque part entre eux.

— Bon ! Maintenant, nous pouvons parler. Je crains que vous n'ayez plus beaucoup de temps devant vous, Scaramanga. Vous êtes arrivé au terme de votre périple. Vous avez tué un trop grand nombre de mes amis. Je suis chargé de vous tuer et je vais le faire. Mais, contrairement à vos bonnes habitudes, je le ferai rapidement. Pas comme vous vous y êtes pris avec Margesson… Vous souvenez-vous encore de lui ? Vous lui avez placé une balle dans chaque genou et dans chaque épaule. Vous l'avez ensuite obligé à ramper à vos bottes. Vous avez été assez idiot pour vous en vanter auprès de vos amis de Cuba. Cela n'a évidemment pas manqué de venir à nos oreilles. A titre documentaire, combien de personnes avez-vous tuées au cours de votre vie ?

— Avec vous, ça fera environ cinquante.

Scaramanga venait de nettoyer le dernier morceau de reptile. Il jeta l'os vers Bond.

— Mangez ça, terreur des Caraïbes, et faites votre boulot. Dites-vous bien que vous ne tirerez rien de moi, si c'est à ça que vous pensez. Et n'oubliez pas ceci. J'ai été descendu par des experts et je suis toujours en vie. Je ne suis peut-être pas en très grande forme pour l'instant, mais comme je n'ai jamais entendu parler d'un Anglais qui ait tué de sang-froid un homme sans défense et gravement blessé… Vous autres Anglais, vous n'avez pas assez de cran pour faire une telle chose. Je parie que nous allons sagement rester ici à discuter le bout de gras, jusqu'à ce que les secours arrivent. Ensuite, je serai heureux d'assister à mon procès. Dites-moi un peu ce qu'ils pourraient bien retenir contre moi, hein ?

— Eh bien, il y a déjà ce charmant M. Rotkopf, qui a une de vos fameuses balles dans le crâne et que vous avez jeté dans la rivière derrière l'hôtel !

— Ce sera, disons, le pendant de votre charmant M. Hendriks, qu'on retrouvera avec une de vos balles entre les deux yeux. Nous partagerons peut-être la même cellule… Ce serait chouette, non ? Il paraît que le pénitencier de Spanish Town est

des plus confortables. Qu'est-ce que vous en dites, l'Engliche ?... On risque de vous y retrouver avec un crochet planté dans le dos dans l'atelier d'assemblage des sacs de jute. Mais, tant que nous y sommes, dites-moi comment vous avez appris la chose, au sujet de Rotkopf ?

— Il y avait un autre micro-espion dont vous ignoriez l'existence. On dirait que vous jouez de malchance ces derniers temps, Scaramanga. Vous avez engagé de mauvais hommes de confiance. Vos deux directeurs sont des agents du C.I.A. et l'enregistrement de vos réunions doit déjà être en route pour Washington, à l'heure qu'il est. Vous y parliez également du meurtre de Ross, vous vous souvenez ? Ça vous tombe vraiment dessus de tous les côtés.

— Un enregistrement ne constitue pas une preuve, devant une cour américaine. Mais je vois ce que vous voulez dire, toquard. On dirait que j'ai commis quelques erreurs. Eh bien, d'accord !

Scaramanga fit un grand geste de la main droite.

— Je vous offre un million de dollars, et vous m'oubliez.

— On m'en a offert trois, dans le train.

— Je double cette offre.

— Je regrette, mais c'est non.

Bond se leva. La main gauche, qu'il tenait derrière le dos, était crispée devant l'horreur du geste qu'il allait accomplir. Il s'obligea à penser à ce que devait être le pauvre corps brisé de Margesson, et aussi aux corps de tous ceux que Scaramanga avait tués et qu'il tuerait encore si Bond faiblissait. Cet homme était probablement le tueur le plus efficace du monde. James Bond le tenait à sa merci. Il avait reçu pour mission de le tuer. Il devait le faire, blessé ou non. Bond prit un air détaché et essaya de se montrer aussi froid que son ennemi.

— Pas de message, Scaramanga ?... Pas d'instructions à laisser ?... Personne dont vous voudriez qu'on s'occupe ?... Je m'en chargerai personnellement.

Scaramanga éclata de rire, mais il fit attention, car, cette fois, le rire ne se transforma pas en toux.

— Le brave petit Anglais ! Exactement comme je l'avais imaginé !... Je suppose que vous n'accepteriez pas de me prêter

votre revolver et de me laisser seul cinq minutes, comme dans les romans ? Eh bien, vous avez raison, toquard ! Je ramperais sur vos traces et je vous arracherais la tête d'une seule balle.

Les yeux considéraient toujours Bond avec l'expression arrogante d'un homme qui se prenait pour un *superman*, et qui était en tout cas le plus grand tueur du monde. Ayant toujours évité l'alcool et la drogue, il avait pu se spécialiser dans l'assassinat, pour de l'argent et parfois aussi pour le plaisir.

Bond l'examina avec soin. Comment Scaramanga ne s'effondrait-il pas, alors qu'il savait que dans un instant il allait mourir ? L'homme avait-il un dernier atout dans sa manche ? Une dernière arme cachée ?... Mais l'homme restait étendu là, apparemment décontracté, adossé aux racines de mangliers, la poitrine se soulevant en cadence et, par-dessus, un visage de granit, qui demeurait impassible. Il n'y avait pas plus de sueur perlant sur son front que sur celui de Bond, Scaramanga était couché à l'ombre. James Bond, au contraire, se tenait en plein soleil depuis une dizaine de minutes. Il sentit brusquement toute sa vitalité le quitter. Et, avec elle, la résolution qu'il avait prise.

— Ça va, Scaramanga ! s'entendit-il dire d'une voix rude. Le moment est venu.

Il leva le revolver et, le tenant à deux mains, le pointa sur l'homme.

— Je vais vous exécuter le plus rapidement possible.

Scaramanga leva une main. Pour la première fois, une certaine émotion se peignit sur son visage.

— Ecoutez, mon vieux.

La voix avait un surprenant accent de supplication.

— Je suis catholique. Laissez-moi faire ma dernière prière... D'accord ?... Ce ne sera pas long. Après, vous pourrez me bousiller. Nous devons tous mourir un jour ou l'autre. Vous n'êtes pas trop mal dans votre genre, et la chance était de votre côté. Si j'avais placé ma balle un centimètre ou deux plus à droite, c'est vous qui seriez mort à ma place. D'accord ?... Je peux dire ma prière ?

Bond baissa lentement le revolver. Il allait accorder à cet homme quelques minutes. Plus, c'était impossible... Il y avait la

douleur, la faim, la soif. Il ne tarderait pas, lui aussi, à s'écrouler dans la boue sèche et dure, pour se reposer. Alors, si quelqu'un venait avec l'intention de le tuer, il n'opposerait même plus de résistance. Il parla, d'une voix lente et fatiguée :

— Allez-y, Scaramanga. Je vous donne une minute.

— Merci, mon vieux.

Scaramanga porta les mains au visage et se couvrit les yeux. Il murmura quelques mots en latin. L'agent secret se tenait debout, en plein soleil, le revolver baissé, les yeux fixés sur Scaramanga, mais presque sans le voir. Son attention se relâchait sous l'effet de la douleur, de la chaleur, de la mélopée que l'homme émettait, le visage caché derrière ses mains. Bond pensait avec horreur à ce qu'il allait devoir faire dans une minute… Peut-être deux…

La main droite de Scaramanga glissa imperceptiblement sur le côté de son visage ; s'arrêta à hauteur de l'oreille. La prière en latin continuait d'être débitée, sur le même ton lent et ennuyeux. Puis la main plongea derrière la tête, et le minuscule Derringer en or fit feu. James Bond tournoya sur lui-même, comme s'il avait reçu sur la joue droite une gifle retentissante. Il s'écroula sur le sol. Scaramanga fut immédiatement sur pied et s'avança, comme un chat. Il ramassa le stylet et l'éleva devant lui. Mais James Bond se contorsionna sur le sol comme un animal blessé, et le Walther PPK qu'il tenait toujours à la main, cracha cinq fois, pour retomber ensuite sur le sol noir, tandis que sa main droite se portait sur le côté droit du ventre et se crispait sur la terrible douleur qui lui brûlait les entrailles. Le géant resta encore un instant debout et leva la tête vers le ciel bleu. Ses doigts s'ouvrirent comme dans un spasme et laissèrent échapper le stylet. Son cœur percé d'une balle avait hésité, avait eu un raté et s'était arrêté. Il s'écroula sur le dos et resta étendu, les bras en croix.

Quelques minutes s'écoulèrent, et les crabes des sables sortirent de leurs trous pour recueillir les restes du serpent. Quant au grand festin, il pouvait attendre jusqu'à la nuit.

16

L'EMBALLAGE-CADEAU

Le policier à la tenue soignée, qui faisait partie de la patrouille envoyée sur les lieux de l'accident de chemin de fer, remonta le cours de la rivière, avec toute la dignité qu'affichaient à la Jamaïque les agents de l'ordre dans l'exercice de leurs fonctions. Aucun d'entre eux ne se met jamais à courir. On leur a enseigné que cela affaiblit leur autorité. Felix Leiter (qui reposait à présent, sous l'effet de la morphine) avait eu la force de dire qu'un « bon » pourchassait un « mauvais » dans les marais, et que des coups de feu seraient probablement échangés. Felix Leiter n'avait pas été plus explicite, mais il avait ajouté qu'il faisait partie du F.B.I. de Washington, ce qui était un euphémisme légitime. Le policier rassembla quelques hommes pour former une patrouille qui alla fouiller les environs du pont.

Les détonations des revolvers et les cris des oiseaux lui permirent de s'orienter. Il était né au Négril, non loin des marais ; enfant, il était souvent venu jouer avec sa fronde dans ce coin sauvage. Il n'avait donc pas peur de s'y aventurer. Lorsqu'il eut remonté la rivière jusqu'à un certain point, il tourna à gauche et s'enfonça sous les mangliers. Comme son uniforme noir et bleu était visible de loin, il s'avança avec prudence dans le marais. Pour toute arme, il n'avait que son bâton. Tuer un policier était un crime capital. Il espérait que le « bon » et le « mauvais » savaient cela, tous les deux.

Tous les oiseaux s'étant envolés, il régnait un profond silence. Le policier remarqua que les traces des rats et des autres petits animaux, convergeaient vers le point. Soudain il entendit le frottement des pattes des crabes sur la boue séchée et, par-delà un bouquet de mangliers, il aperçut la chemise

ensanglantée de Scaramanga. Il observa et écouta. Il n'y avait ni mouvement, ni bruit. Le policier s'avança dignement au milieu de la clairière, regarda les deux corps et les armes, et prit son sifflet d'argent, dont il tira trois longues modulations. Il s'installa ensuite à l'ombre d'un buisson, son carnet de rapports à la main, lécha la pointe de son crayon et se mit à écrire, avec application.

*

* *

James Bond reprit conscience une semaine plus tard, dans une chambre verte. Il était sous l'eau ; les pales du ventilateur fixé au plafond, tournant lentement, étaient celles d'une hélice de bateau qui allaient le hacher en morceaux. Il tenta de s'éloigner à la nage, mais n'y parvint pas. Il était attaché et maintenu au fond de la mer. Il cria de toutes ses forces. L'infirmière qui se tenait au pied du lit n'entendit qu'un faible gémissement. Elle vint immédiatement près du blessé, et posa sur son front une main fraîche. Tandis qu'elle prenait son pouls, James Bond la regardait avec des yeux encore vagues. C'était donc cela la figure d'une sirène.

— Vous êtes jolie, marmotta-t-il.

Et il sombra à nouveau dans les bras de la jolie nymphe des eaux. L'infirmière inscrivit « quatre-vingt-quinze » sur sa feuille et téléphona à l'infirmière de garde. Elle s'examina dans le miroir terne et arrangea quelques mèches de cheveux, en prévision de la visite du « M.R. », qui soignait ce très important malade. Le médecin résident, un jeune Jamaïquain diplômé de l'Université d'Edimbourg, arriva en compagnie de l'infirmière en chef, une sorte de bon dragon. L'infirmière fit son rapport au médecin, qui s'approcha du lit et souleva doucement les paupières de Bond. Il glissa un thermomètre sous le bras du blessé et lui prit le pouls d'une main, tout en tenant de l'autre un chronomètre de poche. La chambre était silencieuse. Du dehors, on n'entendait que le bruit assourdi de la circulation dans Kingston Road.

Lâchant le poignet de Bond, le médecin glissa le chronomètre dans une poche du pantalon, sous la blouse blanche. L'infirmière ouvrit la porte, et tous trois passèrent dans le couloir. Le docteur s'adressa à l'infirmière en chef et la jeune infirmière fut autorisée à assister à l'entretien.

— Il s'en tirera. La température est tombée. Le pouls est un peu rapide, mais c'est probablement dû au fait qu'il s'est réveillé. Réduisez la dose des antibiotiques. J'indiquerai la dose à l'infirmière de garde. Continuez à le nourrir artificiellement par intraveineuses. Le Dr Macdonald viendra un peu plus tard, pour refaire les pansements. Cela le réveillera probablement. S'il demande quelque chose à boire, donnez-lui du jus de fruit. Il ne devrait pas tarder à pouvoir s'alimenter légèrement. C'est un véritable miracle, qu'il en soit sorti. La balle n'a touché aucun viscère abdominal et n'a même pas effleuré le rein. Quand on pense qu'il y avait sur ce projectile assez de poison pour tuer un cheval !... C'est une chance inouïe, qu'un habitant de Sav' La Mar ait tout de suite reconnu les symptômes de l'empoisonnement par venin de serpent et qu'il lui ait immédiatement administré une dose massive d'antipoison par injection. Rappelez-moi de lui écrire. Il a sauvé la vie de cet homme. Ensuite, pas de visiteurs avant une semaine !... Vous pouvez annoncer à la police et aux services du haut-commissaire que le blessé est en bonne voie de rétablissement. Je ne sais pas qui il est, mais Londres se fait beaucoup de souci à son sujet. Je crois qu'il doit faire partie du ministère de la Défense. A partir d'aujourd'hui, vous transmettrez toutes les demandes d'information aux services du haut-commissariat.

Il fit une pause et poursuivit :

— A propos, comment va son ami du numéro douze ? Celui dont l'ambassadeur américain et Washington ont demandé des nouvelles... Il ne figure pas sur une liste, mais il ne cesse de demander à voir ce M. Bond.

— Fractures du tibia en plusieurs endroits, dit l'infirmière en chef. Pas de complications. Sauf, ajouta-t-elle en souriant, qu'il a la main un peu leste avec les infirmières... Normalement, il devrait pouvoir marcher avec des cannes d'ici une dizaine de jours. Il a déjà vu la police. Je suppose que tout cela est en

rapport avec l'histoire que rapporte le *Gleaner*, et qui mentionne la mort de ces touristes américains, lorsque le pont s'est effondré sous le train, près de Green Island Harbour. C'est le commissaire qui s'occupe personnellement de l'enquête, et l'article du *Gleaner* est assez vague.

— A moi, on ne me raconte jamais rien, dit le médecin en souriant. Mais je ne m'en plains pas. Je n'ai pas le temps d'écouter toutes ces histoires... Eh bien, merci, infirmière-chef ! Il faut que je m'en aille. Il y a eu un carambolage monstre à Halfway Tree. Les ambulances ne vont pas tarder à ramener les blessés.

Il s'éloigna d'un pas pressé. L'infirmière en chef regagna son bureau. L'infirmière, très excitée par cette mystérieuse histoire, rentra sans faire de bruit dans la chambre verte, recouvrit l'épaule du blessé, que le médecin avait dénudée, reprit place dans son fauteuil au pied du lit et se replongea dans la lecture du magazine *Ebony*.

*
* *

Dix jours plus tard, la petite chambre était pleine de monde. James Bond, adossé à une pile de coussins, considérait avec amusement cette constellation de personnages officiels, rassemblés autour de lui. Le commissaire de police, resplendissant dans son uniforme noir aux insignes d'argent, se tenait à sa gauche. A sa droite, il y avait un juge de la Cour suprême, vêtu de la robe et coiffé de la perruque, et à côté de lui, se tenait un greffier à l'allure déférente. Un homme corpulent, envers lequel Felix Leiter montrait un certain respect, avait été présenté comme étant « le colonel Bannister » de Washington. Le chef de la Station C, un homme calme appelé Alec Hill, qui avait été envoyé par Londres, se tenait près de la porte et fixait sur Bond un regard admiratif. Mary Goodnight devait rédiger le compte rendu de la cérémonie, mais elle était également chargée, par l'infirmière en chef, de faire évacuer la chambre au premier signe de fatigue de James Bond. Elle était assise d'un air grave à côté du lit, son bloc de sténo sur les genoux. Mais

James ne se sentait pas fatigué. Au contraire, il se réjouissait de voir tous ces gens réunis autour de lui, assistant à sa rentrée dans le vaste monde. Il regrettait pourtant de n'avoir pu, avant la réunion, s'entretenir avec Felix Leiter, de manière à faire concorder leurs versions des faits. En outre, il avait été assez sèchement avisé par les services du haut-commissaire qu'il n'aurait pas à se faire représenter par un homme de loi.

Le commissaire de police s'éclaircit la gorge.

— Commander Bond, commença-t-il, la réunion de ce jour n'est guère qu'une formalité, mais elle répond au désir exprimé par le Premier ministre, avec l'accord de vos médecins. De nombreuses rumeurs circulent dans l'île et à l'étranger, et sir Alexander Bustamante souhaite y mettre un terme, au nom de la justice et pour le bon renom de l'île. Notre réunion a donc le caractère d'une information judiciaire, requise par le cabinet du Premier ministre. Si les conclusions à laquelle nous aboutissons sont satisfaisantes, il ne sera sans doute plus nécessaire d'avoir recours à une autre procédure légale. Vous me comprenez ?

— Oui, dit Bond, qui n'avait rien compris.

— Dans ce cas, continua le commissaire d'une voix pesante, voici les faits. Une conférence de ce qui peut être décrit comme des gangsters étrangers notoires, comprenant des représentants des services secrets soviétiques, de la Mafia et des services secrets cubains, s'est tenue récemment au *Thunderbird Hotel*, situé dans le Parish du Westmoreland. Les buts de cette conférence étaient, entre autres, d'organiser le sabotage de l'industrie jamaïquaine de la canne à sucre, d'augmenter la production de *ganja* dans l'île, d'acquérir par des moyens de pression économique les récoltes du pays et de corrompre des personnages officiels jamaïquains, en vue de créer une industrie du jeu, dirigée par des gangsters ; ainsi que quelques autres projets non conformes à la loi et au bon renom international de la Jamaïque. Est-ce exact, Commander ?

— Oui, répondit Bond, cette fois à bon escient.

— Parfait, poursuivit le commissaire, sur un ton encore plus emphatique. Les desseins de cette organisation subversive ne tardèrent pas à être connus du C.I.D. (*Criminal Investigation Department*) de la police jamaïquaine, et un rapport fut soumis

au Premier ministre en personne. Tout cela se fit évidemment dans le plus grand secret. Une décision devait alors être prise, afin de déterminer la manière dont cette conférence pourrait être surveillée de près. Il fallait étudier en détail les diverses opérations que le groupement subversif se proposait d'engager. Certains pays amis, et notamment la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, étant directement intéressés à notre problème, il y eut des contacts secrets avec les représentants du ministère de la Défense britannique et avec ceux du *Central Intelligence Agency* des Etats-Unis. Il en résulta que le gouvernement américain a généreusement et gratuitement mis MM. Nicholson et Leiter à la disposition du gouvernement jamaïquain, pour l'aider à déjouer ces machinations contraires aux intérêts de la Jamaïque.

Le commissaire s'interrompit et jeta un regard circulaire sur l'assistance, afin de s'assurer que ses paroles avaient été correctement interprétées. Bond remarqua que Felix Leiter approuvait comme les autres par de vigoureux hochements de tête, mais que cette mimique lui était plus particulièrement adressée, à lui, Bond.

Il sourit. Il avait enfin compris. Il approuva également de la tête.

— En conséquence, continua le commissaire, MM. Bond, Nicholson et Leiter, en étroite liaison et sous la direction du C.I.D. jamaïquain, se sont acquittés de leur mission d'une manière exemplaire. Les intentions des gangsters furent pénétrées. Hélas ! au cours de l'opération, l'identité d'au moins un des agents contrôlés par le C.I.D. jamaïquain fut découverte, et il s'ensuivit une bataille rangée, au cours de laquelle les agents ennemis suivants – ici figurera une liste – furent tués, grâce à l'habile comportement de MM. Bond et Leiter, tandis que d'autres – nouvelle liste – le furent au cours de l'ingénieuse destruction, par M. Leiter, du pont d'Orange River, sur la ligne Lucea-Green Island Harbour, à présent transformée en ligne de chemin de fer privée à l'usage des touristes. Deux des agents contrôlés par le C.I.D. jamaïquain furent gravement blessés et sont actuellement convalescents au Memorial Hospital. Nous devons encore mentionner les noms du policier Percival

Sampson, de la section du Négril, qui arriva le premier sur les lieux du combat, et du Dr Lister Smith, de Savannah La Mar, qui prodigua des soins vitaux au commander Bond et à M. Leiter. Sur l'ordre du Premier ministre, sir Alexander Bustamante, une séance d'information judiciaire s'est tenue ce jour, dans la chambre du commander Bond, en présence de M. Felix Leiter, de manière à confirmer les faits relatés ci-dessus. Cette déposition a été faite en présence de M. Justice Morris Cargill, de la Cour suprême, qui les a actés et confirmés.

Le commissaire était manifestement ravi de la tournure solennelle qu'il avait donnée à son discours. Il se tourna, rayonnant, vers Bond.

— Il ne me reste plus… – Il tendit à Bond un paquet scellé, le même à Felix Leiter et un troisième au colonel Bannister – qu'à conférer au commander Bond, de Grande-Bretagne, à M. Felix Leiter, des Etats-Unis et, par intérim, à M. Nicholas Nicholson, des Etats-Unis, la Médaille de la police jamaïquaine, pour d'éminents services rendus à la cause de l'Etat indépendant de la Jamaïque.

Il y eut des applaudissements discrets. Mary Goodnight continua à battre des mains après les autres. Elle s'en aperçut soudain et s'arrêta, en rougissant jusqu'aux oreilles.

James Bond et Felix Leiter balbutièrent des remerciements. Justice Cargill se leva et, d'un ton majestueux, demanda tout à tour à Bond et à Leiter :

— Cette relation des faits est-elle correcte et véridique ?

— Parfaitement exacte, dit Bond.

— Tout à fait correcte, Votre Honneur, dit Felix Leiter avec ferveur.

Le juge s'inclina. Tous se levèrent et s'inclinèrent, sauf Bond qui se contenta d'incliner la tête.

— En conséquence, je déclare close la séance d'information.

La tête surmontée de la perruque se tourna vers Mary Goodnight :

— Voulez-vous avoir l'obligeance de faire signer les documents par les intéressés, en présence de témoins, et de me les faire parvenir à mon cabinet ? Je vous remercie.

Il fit une pause et sourit en ajoutant :

— Ainsi que les copies, si vous le voulez bien.

— Certainement, Votre Honneur, dit Mary Goodnight en jetant un coup d'œil à Bond. Et à présent, veuillez m'excuser, mais le malade a besoin de repos et de calme. L'infirmière en chef a beaucoup insisté…

On se dit au revoir. Bond rappela Leiter. Mary Goodnight flaira de petits secrets privés.

— Je vous donne une minute, déclara-t-elle, en sortant de la chambre, dont elle referma la porte.

Leiter se pencha vers le lit. Un sourire railleur éclairait son visage.

— Bon Dieu ! James, dit-il, on nous a empaqueté cette affaire dans le plus bel emballage-cadeau que j'aie jamais eu sous les yeux ! Tout est net et parfaitement en ordre, et nous avons même récolté un ruban.

Quand on parle, ce sont les muscles de l'estomac qui se mettent les premiers en mouvement. Les blessures de Bond commencèrent à redevenir douloureuses. Il sourit, sans rien laisser paraître de la souffrance qui se rappelait à son bon souvenir. Leiter devait repartir pour les Etats-Unis dans le courant de l'après-midi. Bond ne voulait pas se séparer de lui, car Felix Leiter était un homme à qui il vouait une profonde amitié et qui tenait un grand rôle dans son passé.

— C'était quelqu'un, ce Scaramanga ! dit-il. On aurait dû le prendre vivant. Qui sait ?… Tiffy est peut-être parvenu à lui jeter un sort, par l'intermédiaire de Mère Edna. Finalement, nous avons eu de la chance d'avoir sa peau.

Leiter n'envisageait pas la question sous un angle aussi sympathique.

— C'est exactement la façon dont, vous autres, Anglais, parlez maintenant de Rommel, de Dönitz et de Guderian, Napoléon mis à part. Une fois que vous les avez battus, vous en faites des héros. Je ne vois pas ça du même œil. Chez moi, un ennemi est et reste un ennemi. Tu voudrais que Scaramanga soit encore en vie ?… Tu te l'imagines en ce moment dans cette chambre, braquant sur toi son fameux pistolet d'or, le petit ou le grand ?… Et moi, me tenant à cette même place ?… Je parie mille contre un que non. Ne sois pas stupide, James. Tu as fait

du bon boulot. Tu as enrayé une épidémie de choléra : il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Tu comptes reprendre ta place dans l'équipe qui est chargée d'enrayer les épidémies dans le monde ?... Mais bien sûr, que tu la reprendras, petite tête ! C'est pour cela que tu as été créé. Pour enrayer les épidémies, comme je l'ai dit. Ce qui compte c'est de trouver le meilleur moyen de les enrayer. Les épidémies ont existé de tout temps. Si Dieu a créé les chiens, il a aussi créé leurs puces. Ne te mets pas martel en tête.

Remarquant que le front de James Bond s'était couvert de sueur, Leiter se dirigea vers la porte et l'ouvrit, avec un bref signe de la main. De leur vie, les deux hommes ne s'étaient serré la main. Leiter jeta un coup d'œil dans le couloir.

— Tout va bien, miss Goodnight. Vous pouvez dire à l'infirmière en chef qu'elle peut le rayer de la liste des grands malades. Tant que vous y êtes, essayez de persuader ce gentleman de me laisser en paix pendant une semaine ou deux. Chaque fois que je le rencontre, je laisse un morceau de moi-même sur le carreau. Je ne tiens pas à devenir l'homme invisible.

Il fit un nouveau signe de son unique main et disparut.

— Attends, espèce de toquard ! cria Bond.

Mais, quand Leiter, ainsi rappelé, rentra un instant dans la chambre, Bond, épuisé, n'eut plus la force de jeter au visage de son ami quelques épithètes choisies de son répertoire, en guise de réponse, car notre homme avait sombré dans l'inconscience.

Mary Goodnight fit signe à Leiter, plein de remords, de quitter définitivement la chambre, et elle fila d'un trait chercher l'infirmière de garde.

17

CONCLUSION

Une semaine plus tard, James Bond, assis dans un fauteuil, et vêtu exclusivement d'une serviette nouée autour des reins lisait *The Craft of intelligence*, d'Allan Dulles, en maudissant son sort. Les médecins de l'hôpital avaient fait des miracles, les infirmières avaient été gentilles, surtout celle qu'il avait surnommée « la sirène », mais il avait hâte de quitter les lieux. Il consulta sa montre. Quatre heures, l'heure des visites… Mary Goodnight n'allait pas tarder à arriver, et il pourrait déverser sa bile. Au mépris de toute justice, il avait malmené oralement toutes les personnes qui passèrent à portée de voix, et si Mary entrait dans son champ de tir, elle n'y couperait pas.

Elle entra, aussi fraîche qu'une rose, en dépit de la chaleur. Catastrophe : elle portait quelque chose qui ressemblait à une petite machine à écrire !… Bond reconnut la machine qu'on utilisait pour le déchiffrage des messages « Triple X » en code. Qu'est-ce que cela annonçait encore ?

Bond répondit par des grognements maussades aux questions que la visiteuse lui posait sur sa santé.

— Et ça, c'est pour quoi ? demanda-t-il en désignant la machine.

— J'ai un message « Œil n°un », personnel, de « M », dit-elle avec excitation. Un message qui fait bien dans les quarante mots.

— Quarante mots ! Est-ce que cette vieille baderne sait que je ne dispose que d'un bras ?… Allez-y, Mary, mettez-vous au travail. S'il s'agit encore une fois de quelque chose d'ultra-secret, je prendrai la relève.

Mary Goodnight prit un air choqué. « Œil n°un » était un indicatif sacro-saint. Mais le visage de Bond, agité de tics, ne

présageait rien de bon. Ce n'était manifestement pas le jour, pour entamer une discussion. La jeune fille s'installa sur le bord du lit, posa la machine sur ses genoux et tira de son sac un pneumatique. Elle posa son carnet de notes à côté de la machine, se gratta la nuque avec le crayon, comme pour s'éclaircir les idées, en vue de déchiffrer le code compliqué, jusques et y compris l'heure et la date d'émission du pneumatique. Elle régla le cylindre de la machine et la fit fonctionner en actionnant un petit manche. Chaque fois qu'un mot complet apparaissait, dans une fenêtre oblongue au bas de l'appareil, elle en prenait note sur son carnet.

James Bond surveillait l'expression de Mary. Manifestement, elle était satisfaite. Après quelques minutes, elle lut à haute voix :

« M. Personnel pour 007 Œil n°un stop votre rapport et dito de bons amis (un euphémisme pour le C.I.A.) reçu stop vous avez parfaitement exécuté une difficile et périlleuse mission à mon entière satisfaction stop vous espère en bonne santé (Bond poussa un grognement de colère) stop quand pourrez-vous vous présenter pour faire plus ample rapport oral. »

Mary Goodnight sourit d'un air ravi.

— Je ne l'ai jamais connu aussi expansif. Et vous, James ? Ce passage, « je répète, entière satisfaction », c'est tout bonnement sensationnel.

Elle le dévisagea, en espérant voir s'éclairer le visage renfrogné de Bond.

En fait, il était secrètement ravi, mais il n'allait certainement pas le montrer à Mary Goodnight. Aujourd'hui, elle était encore une des gardiennes qui le retenaient prisonnier dans cet hôpital.

— Pas mal pour le vieux ! dit-il à contrecœur. Mais, ce qu'il veut avant tout, c'est me revoir devant son fichu bureau. De toute façon tout cela n'est que du bla-bla. Qu'est-ce qui vient ensuite ?

Il feuilleta son livre, feignant de se désintéresser du cliquetis de la petite machine.

— Oh ! James ! s'écria Mary Goodnight, attendez, j'ai presque fini !... C'est épatant !

— Je vois, dit Bond d'un ton amer. Une carte pour un déjeuner gratuit, tous les deuxièmes vendredis du mois... Une clef du lavatory privé de « M »... Un bon pour un nouveau costume, destiné à remplacer celui qui, on se demande comment, a été percé de trous de balles.

Mais son regard ne quittait pas les doigts dont l'agitation trahissait l'émotion de la jeune femme. Qu'est-ce qui pouvait bien l'exciter à ce point ? Un événement qui le concernait, certainement !... Il l'examina d'un air approbateur. Perchée au bord du lit, Mary Goodnight en blouse blanche de tussor et jupe beige étroite, un pied enroulé autour de la cheville de l'autre, en signe de concentration, le visage doré, rayonnant de bonheur sous une masse de cheveux blonds, était, songea Bond, le genre de femme qu'on aimerait toujours avoir près de soi. En tant que secrétaire ?... En tant que quoi ?... Mary Goodnight, les yeux brillants, se tourna vers Bond, et la question s'envola, comme tant de fois déjà, sans réponse.

— Ecoutez ceci, James, dit-elle en s'approchant de lui avec le carnet de notes. Et, pour l'amour du ciel, quittez cet air maussade.

Bond sourit.

— Ça va, Mary. Allez-y. Videz la hotte du père Noël. Et espérons que rien ne se cassera en tombant.

Il referma le livre qu'il tenait sur les genoux.

Le visage de Mary Goodnight devint grave.

— Ecoutez bien ce qui suit.

Elle se mit à lire posément :

« Eu égard à la nature exceptionnelle des services rendus au pays ainsi qu'à la cause des alliés virgule qui ont peut-être une plus grande importance que vous ne l'imaginez virgule le Premier ministre propose de vous recommander à Sa Majesté la Reine Elizabeth pour l'octroi immédiat du titre de Chevalier.

— Continuez, Mary. Tout cela est excellent.

Il est d'usage de s'informer auprès du candidat s'il accepte le grand honneur qui lui échoit avant que Sa Majesté n'appose son sceau sur le décret stop une lettre de confirmation devrait faire suite au télégramme marquant votre acceptation cette distinction a évidemment reçu mon appui et mon entière approbation et Œil n°un vous envoie ses félicitations personnelles fin du texte Messager. »

James Bond se retrancha une nouvelle fois derrière une fausse indifférence.

— Pourquoi doit-il toujours signer « Messager » au lieu de « M » ? Ce doit être une déformation professionnelle, de vouloir trop camoufler. Je crois finalement qu'il est aussi romantique que tous les crétins qui ont quelque chose à voir de loin ou de près avec le service.

Mary Goodnight baissa les paupières. Elle savait que Bond essayait de cacher la satisfaction que lui apportait le message ; une satisfaction que, pour rien au monde, il n'aurait étalée au grand jour. Qui ne serait heureux et fier ? Elle s'adressa à lui sur un ton professionnel.

— Voulez-vous que je sténographie votre réponse et que je l'envoie ? Je pourrais être de retour vers six heures, avec le texte complet codé, et je sais qu'on me laissera encore entrer. Je m'arrangerai avec les spécialistes des services du haut-commissaire pour trouver les formules officielles exactes. Je sais que cela commence à peu près par : « Je présente mes humbles devoirs à Sa Majesté…» J'ai aidé le secrétariat à rédiger quelques-unes de ces formules lorsque des distinctions honorifiques ont été attribuées à certains agents à l'occasion du Nouvel An.

James Bond s'essuya le front avec un mouchoir. Bien sûr, qu'il était heureux ! Mais il était surtout heureux des félicitations de « M ». Il savait que tout le reste n'était pas de son niveau. Il n'avait jamais été un homme en vue et ne tenait pas à le devenir. Il n'avait aucun préjugé pour ou contre les noms précédés d'un titre. Mais il y avait une chose qu'il chérissait par-dessus tout : le secret de sa vie privée. Son caractère anonyme… L'idée de devenir un homme en vue et

d'évoluer dans le monde snob d'Angleterre ou d'ailleurs, en allant poser une première pierre, ou en prononçant un discours après un banquet, suffisait à le faire transpirer. « James Bond. » Pas d'autre nom, ni devant ni derrière. Pas de trait d'union. Un nom de tout repos, un peu ennuyeux et anonyme. Il était, évidemment, commander dans la Branche du R.N.V.R. mais il utilisait rarement cette qualité. Il en allait de même pour sa C.M.G. Il l'arborait peut-être une fois l'an, sous les deux rangs de rubans multicolores, à l'occasion du banquet des « Anciens » – fraternelle des ex-agents secrets, connue sous le nom de « Club des Serpents Jumeaux ». – Cette réunion fastidieuse se tenait dans la grande salle du *Blades* et faisait grand plaisir à un bon nombre de braves gens qui, en leur temps, avaient rendu service à leur pays. Tous ces anciens brillants agents n'étaient plus que de vieux messieurs et de vieilles dames fort préoccupés de leurs petits « bobos ». Ils ne parlaient que de leurs anciens exploits, lesquels n'étant pas entrés dans l'histoire, devaient être racontés une fois de plus au cours de la soirée, généralement après le toast à la Reine ; racontés à un voisin comme James Bond, qui ne s'intéressait qu'aux faits d'actualité. Telle est l'occasion annuelle au cours de laquelle il portait ses rubans et ses médailles, pour faire plaisir aux « Vieux enfants » le soir de leur banquet annuel. Le reste de l'année, médailles et rubans se couvraient de poussière dans un coin secret où May les conservait.

C'est pour cette raison qu'évitant le regard de Mary Goodnight, James Bond s'exprima en ces termes :

— Mary, ceci est un ordre. Prenez note d'un message et envoyez-le dès ce soir : « Messager Œil n°un bien reçu et grandement apprécié stop informe par autorités médicales que J. rentrera Londres prêt à reprendre service dans un mois stop en référence au grand honneur J. vous prie de présenter ses humbles devoirs à Sa Majesté et il demande d'être autorisé virgule en toute humilité virgule à décliner la grande faveur que Sa Gracieuse Majesté a bien voulu se proposer de conférer à son humble et dévoué serviteur parenthèse à Messager vous prie de bien vouloir transposer texte ci-dessus suivant formule officielle pour le Premier ministre stop la raison majeure du refus est que

je ne tiens pas à payer plus cher dans les hôtels et les restaurants fin parenthèse. »

— James ! s'exclama Mary Goodnight horrifiée, vous êtes libre de faire ce que vous voulez, mais vous ne pouvez pas envoyer ce dernier paragraphe.

Bond approuva.

— Je ne faisais que l'essayer sur vous, Mary. D'accord. Reprenons au dernier stop.

« J. est un paysan écossais et se sent bien comme tel et J. sait virgule que vous comprendrez son attitude et qu'il peut compter sur votre indulgence fin parenthèse lettre de confirmation suit par prochain courrier fin du texte Ohosète. »

Mary Goodnight referma son carnet de notes, d'un coup sec. Elle secoua la tête, où les cheveux blonds dansèrent rageusement.

— Vraiment, James, êtes-vous sûr qu'il ne vaudrait pas mieux vous donner une nuit de réflexion ? Je savais que vous étiez de mauvaise humeur aujourd'hui. Demain, vous verrez peut-être les choses sous un autre jour. Vous n'avez donc pas envie d'être reçu à Buckingham Palace, de voir la Reine et le duc d'Edimbourg, de vous agenouiller pour que Sa Majesté vous touche l'épaule de l'épée et vous dise : « Relevez-vous, Chevalier » ou ce qu'elle dit dans ces cas-là ?

Bond sourit.

— Ce ne serait pas tellement déplaisant, surtout pour un Ecossais. Mais je refuse de m'appeler sir James Bond. J'éclaterais de rire chaque fois que je me verrais dans un miroir. Ce n'est pas du tout mon genre, Mary. Je frissonne rien qu'à l'idée que cela aurait pu m'arriver. Je sais que « M » comprendra. Il pense comme moi, pour ce genre de chose. De toute manière, telle est ma décision, et je ne reviendrai pas là-dessus. Vous pouvez coder le message et l'envoyer dès ce soir. J'écris une lettre de confirmation à « M » dès que vous serez partie. Y a-t-il quelque chose d'autre ?

— Eh bien, oui, il y a encore quelque chose, James ! dit Mary Goodnight en baissant son joli nez. L'infirmière en chef m'a dit que vous pourriez quitter l'hôpital à la fin de la semaine, mais que vous aurez besoin d'au moins trois semaines de convalescence. Avez-vous une idée de l'endroit où vous irez ?... Vous ne devriez pas trop vous éloigner de l'hôpital.

— Aucune idée. Qu'est-ce que vous me conseillez ?

— Eh bien... ! euh... ! j'ai une petite villa, près de Mona Dam – le débit de la jeune fille s'accéléra –, il y a une belle chambre d'amis, avec vue sur la rade de Kingston ! Et il fait frais, là-haut. Si vous ne voyez pas d'inconvénient à partager ma salle de bains, ajouta-t-elle en rougissant... Je n'ai évidemment pas de chaperon. Mais, à la Jamaïque, les gens ne font pas attention à ce genre de chose.

— Quel genre de chose ? demanda Bond pour la taquiner.

— Ne soyez pas stupide, James ! Vous savez bien... Les gens qui vivent sous le même toit sans être mariés et tout ça...

— Oooh ! ce genre de chose-là ! Ça me semble évidemment un peu osé. A propos, est-ce que votre chambre à coucher est rose avec des volets blancs ? Et est-ce que vous dormez sous une moustiquaire ?

— Oui, dit-elle d'un air surpris. Comment le savez-vous ?

Comme il ne répondait pas, elle le pressa :

— Vous savez, James ce n'est pas loin du Liguanea Club, où vous pourrez aller jouer au bridge et au golf quand vous aurez repris des forces. Vous aurez l'occasion de parler à des tas de gens. Je pourrai évidemment m'occuper de vous et vous mijoter des petits plats si vous aimez ça.

Parmi toutes les propositions insidieuses qu'une femme pouvait faire à un homme, celle-là était la plus traîtresse et la plus mortelle. James Bond, en pleine possession de toutes ses facultés, les yeux bien ouverts, les pieds sur terre passa quand même la tête dans le piège.

— Goodnight, vous êtes un ange ! dit-il.

Et il le pensait.

Au même instant, il sentit au plus profond de lui que l'amour de Mary Goodnight ou de n'importe quelle autre femme ne lui suffirait jamais. Ce serait toujours comme s'il prenait une

chambre avec « une belle vue ». Pour James Bond, n'importe quelle vue ne tarderait pas à devenir insipide.

FIN